Tome dixième N° 4 1938

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Cette revue est publiée sous le haut patronage de M. le Professeur S. Freud.

MEMOIRES ORIGINAUX
COMPTES RENDUS

DE PSYCHANALYSE

187, Rue Saint-Jacques
PARIS-5e

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque Sigmund Freud

La Structure de la Personnalité et ses déviations

par Sophie MORGENSTERN

CHAPITRE PREMIER

1. Introduction
2. Attitudes de la personnalité envers la réalité.
3. Théories non-psychanalytiques sur le problème de la structure de la personnalité.
4. Relation entre la structure du corps et celle du caractère.
5. Le rôle de la vie en société pour l'organisation de l'individu.
6. Valeur du socius dans la vie de l'individu.
7. Le « moi et le toi ».
8. Les deux grands groupes de la personnalité.

« Accepter la réalité ou la nier,
imposer son être ou s'anéantir,
ce sont les possibilités primordiales
de notre attitude devant la vie. »

Laure Morgenstern, Esthétiques d'Orient et d'Occident, p. 56, Ernest Leroux, Paris 1937.

Le problème de la personnalité s'impose chaque fois que l'on se trouve devant des malades qui, ayant des attitudes très différentes, présentent cependant les mêmes troubles névrotiques. L'étude des conflits familiaux, des réactions affectives intra-familiales, c'est-à-dire provoquées dans un même cadre extérieur et dans les mêmes circonstances héréditaires, tout en se manifestant sous des aspects multilatéraux, nous montre que l'organi-

sation de la personnalité contient pour chaque être des apports différents.

La même névrose provoquant chez les différents sujets les mêmes symptômes aura des appoints individuels. Certains malades viennent en pleine confiance vers leur psychanalyste et l'aident à les libérer de leurs symptômes. Les autres sont méfiants, renfermés, regrettent d'avoir confié leurs secrets, reviennent sur ce qu'ils ont dit, recommencent le traitement à plusieurs reprises, et quelquefois n'arrivent pas à le continuer, même s'ils se rendent compte qu'ils se nuisent à eux-mêmes.

L'attitude que le névrosé prend vis-à-vis de sa souffrance dépend de la ligne de conduite générale qu'il adopte dans toutes les situations de sa vie. Elle dépend de même de sa capacité de se replier sur lui-même ou de son besoin d'extérioriser ses états d'âme et de participer aux événements intéressant d'autres êtres humains.

Ces réactions si différentes peuvent même exister les unes à côté des autres chez un même individu et se manifester à différentes périodes de sa vie.

En outre, le même individu possède à la fois plusieurs personnalités, et nous découvrons souvent, par hasard, grâce à des circonstances nouvelles dans lesquelles nous les rencontrons, chez des êtres que nous croyons connaître depuis longtemps, une personnalité que nous ignorions jusqu'alors. Peut-être sont-ce les diverses faces d'une même personnalité dans les rôles que sa vie privée, sa vie professionnelle ou sa vie sociale lui imposent. N'ayant pas eu avec cette personne que des rapports familiaux ou amicaux, nous sommes très étonnés de découvrir chez elle, du fait d'une nouvelle situation, des attitudes et des expressions que nous ne lui connaissions pas.

De quelque côté que nous abordions le problème de la personnalité, nous revenons toujours à la même question fondamentale : *Dans quelles conditions tel individu a-t-il pu faire siennes certaines réactions définitives ?*

Dans quelles conditions les abandonne-t-il ?

C'est la réponse à ces deux questions que nous nous sommes efforcé de trouver.

Nous ne ferons certainement pas fausse route en mettant à la base de ce problème l'évolution affective de l'individu, car chacun a une évolution qui lui est propre, et la difficulté est de sa-

voir comment découvrir les facteurs qui ont contribué à construire la mosaïque d'une personnalité donnée. Les écueils que la structure de la personnalité rencontre dans son évolution sont ceux qui menacent, dès son enfance, la vie affective de l'individu. Les traumatismes affectifs sont les facteurs qui confèrent à un caractère une empreinte spéciale.

Au cours de son évolution affective, l'enfant subit déjà à un très jeune âge certaines privations que l'amour maternel lui enseigne à accepter. Pour s'adapter aux exigences de la vie en société, il est obligé de dompter ses tendances instinctuelles et de les remplacer par des plaisirs d'un autre ordre.

Il transpose ses forces instinctives dans le domaine intellectuel, moral, artistique et social, c'est-à-dire qu'il accepte la sublimation. C'est à cette période de la vie qu'il crée la base de sa personnalité.

La structure psychique de l'individu comprend le « ça », c'est-à-dire les tendances instinctives, le « moi » — le facteur conscient et le « surmoi » — les directives morales. L'équilibre de la personnalité dépend de la relation qui existe entre ces trois facteurs. Le facteur régulateur, le « moi » maintient l'équilibre en permettant à une partie des tendances instinctuelles de se réaliser et en obligeant une autre partie à se sublimer, mais aussi en modérant les exigences trop sévères du « surmoi », qui joue un rôle primordial dans la structure de la personnalité.

Montaigne, dans son livre « De la Coutume » dit à propos de l'importance des premières inclinations de l'enfance : « Je trouve que nos plus grands vices prennent leur pli dès notre plus tendre enfance, et que notre principal gouvernement est entre les mains des nourrices... »

Parlant des actes de cruauté, de déloyauté que les enfants commettent pour le grand plaisir de leurs parents, il écrit : « Ce sont pourtant les vraies semences et racines de cruauté, de tyrannie, de trahison... »

La destruction ou la déviation de la personnalité s'annoncent souvent longtemps avant d'être manifestes, par un acte ou par une pensée qui ne sont pas en harmonie avec l'ensemble du sujet. L'entourage s'étonne parfois, longtemps avant l'apparition des symptômes morbides, d'observer, chez un être apparemment doux et affectueux, un acte ou d'entendre une réflexion cruels, bizarres. Ce sont les précurseurs de troubles ultérieurs plus graves.

Les réactions qui caractérisent une personnalité évoluent de différentes manières par rapport à l'ambiance. Alors que certains individus ne subissent nullement l'influence de leur entourage, mais s'imposent à lui et tâchent de le modifier d'après un plan préconçu, les autres se confondent avec l'ambiance, deviennent son écho et sont absorbés par elle.

Une troisième catégorie adhère à l'ambiance d'une façon gluante et a un champ d'action très restreint.

Les types de la première catégorie ont tendance à devenir, dans les états les plus évolués, des créateurs de systèmes philosophiques, moraux, scientifiques et sociaux, et dans les états morbides, des obsédés et des paranoïaques qui veulent plier tout le monde à leurs propres idées.

La deuxième catégorie comprend des êtres qui sont adaptés à leur ambiance dans les états normaux, et qui deviennent soit des excités, soit des déprimés, dans les états morbides.

Les types de la troisième catégorie ont une affectivité accumulée sous pression, avec tendance à des explosions périodiques. Ils ont un attachement exagéré pour leurs plus proches et pour les objets de leur entourage. Dans leurs états morbides, ils deviennent des épileptiques avec des appoints hystériques.

Peut-être paraît-il déplacé d'envisager dès le début de ce travail le problème de la personnalité sous ses aspects morbides, on ne manquera pas, en effet, de nous objecter qu'un névrosé ou qu'un être plongé dans la psychose subit une destruction de sa personnalité. Cependant, ce sont les manifestations morbides qui nous permettent d'étudier en profondeur un problème psychologique, et d'observer de plus près les mécanismes psychologiques en action.

Avant de parler des éléments psychanalytiques de la personnalité, nous voudrions passer en revue d'autres théories sur ce problème.

La question la plus discutée est celle de savoir quels rôles respectifs incombent dans la structure de la personnalité d'une part à l'hérédité et de l'autre au milieu, aux événements extérieurs. Pour le psychiatre, c'est le facteur constitutionnel qui est le plus important. Les psychanalystes, au contraire, considèrent les circonstances dans lesquelles se développent la vie instinctive de l'individu, les traumatismes affectifs qu'il subit, comme des éléments décisifs dans l'organisation de la personnalité.

E. Kretschmer (1) a fait des recherches sur la corrélation entre les structures du corps et du caractère, en admettant pour les deux l'influence des glandes endocrines. Il écrit (2) : « Le caractère est pour nous l'ensemble de toutes les possibilités de réactions affectives et volontaires, telles qu'elles se sont formées au cours de l'évolution. Elles résultent par conséquent de la disposition héréditaire et de tous les facteurs exogènes : influence corporelle, éducation psychique, milieu, traces laissées par les événements. En parlant du caractère, on considère la personnalité psychique du point de vue affectif sans naturellement en séparer l'intelligence. »

Il étudie deux types morphologiques : les pykniques et les leptosomes et trouve pour chacun d'eux une organisation psychique en corrélation avec la structure de leur corps.

Les pykniques sont trapus, ont des contours ronds et mous, une figure ronde, souriante. Le visage est, d'après Kretschmer, « la carte de visite de la personnalité » (3). Leur caractère est gai, ouvert, en harmonie avec l'ambiance, leur compagnie est recherchée à cause de sa légèreté et de sa facilité.

A la limite normale de ce type se trouvent les cyclothymes qui présentent les traits de caractère ci-dessus mentionnés, à la limite morbide les maniaco-dépressifs, atteints de crises d'excitation alternant avec des crises de dépression. Entre les deux se placent les cycloïdes qui se rapprochent, par l'alternance d'états d'excitations légères et de légères dépressions, des maniaco-dépressifs.

Les leptosomes ont des proportions de corps et de figure tirées en longueur. Ils sont maigres, frêles, leur personnalité psychique est caractérisée par leurs proportions psychesthésiques, c'est-à-dire par une fluctuation entre un défaut total et une exagération de l'affectivité. On trouve chez eux à la fois les traits de caractère les plus contraires : une sensibilité extrême, un goût littéraire et artistique raffiné, une moralité sévère, en même temps qu'une brutalité et qu'une grossièreté primitives.

Le trait essentiel de cette nature psychique est la froideur, le manque d'affectivité qui va depuis la diminution d'intérêt pour

(1) E. Kretschmer : *La structure du corps et du caractère*, Payot, Paris 1930.

(2) Page 57.

(3) E. Kretschmer,... page 59.

la vie affective de l'entourage jusqu'à la perte du contact affectif avec les êtres les plus proches.

Dans les limites du normal, Kretschmer a donné à ce caractère le nom de schizothymes. Lorsqu'apparaissent les signes pathologiques qui sont souvent les précurseurs de la psychose, il donne à ce groupe le nom de schizoïdes, et à la limite extrême pathologique, il place le groupe dit des schizophrènes.

Leurs troubles intellectuels sont caractérisés par une discordance de la pensée, par une fêlure qui les empêchent de penser et d'agir d'une manière pragmatique, bien qu'ils disposent d'un outillage intellectuel intact. Il ne s'agit pas non plus d'un manque total d'affectivité, celle-ci restant fixée à des îlots de représentations unies les unes aux autres par quelque échec affectif et plongées, ensuite dans l'oubli. Il ne s'agit pas d'une disparition réelle de la vie affective, mais seulement de son ensevelissement sous des ruines et des cendres desquelles elle peut surgir par moments, à la suite de secousses extérieures très fortes. Le trait le plus caractéristique de leur personnalité est la bizarrerie qui affecte toute la gamme de son évolution, à un degré faible chez le schizothyme, plus accentué chez le schizoïde et atteignant son apogée chez le schizophrène.

Pendant que la personnalité du cyclothyme se trouve mêlée à la vie des autres, celle du schizothyme domine son entourage ou se met à l'écart.

Dans les alliages de ces deux types de caractères, la sélection des traits de chaque type donne à l'entité la valeur positive ou en fait une entité manquée.

Kretschmer étudie les deux types chez l'homme seulement, car il est d'avis que le corps de la femme qui est plutôt de nature pyknique ne permet pas de bien distinguer les traits caractéristiques de chaque type.

Bleuler (4), dans sa publication sur la « Syntonie et la schizoïdie » qui a suivi le travail de Kretschmer, donne une définition un peu différente de la personnalité psychique de ces deux types. Le syntone de Bleuler correspond au cyclothyme de Kretschmer, mais Bleuler souligne la note affective du caractère syntone, son don de vibrer à l'unisson de son entourage, de prendre

(4) E. Bleuler : *Die Probleme der Schizoidie und der Syntonie*, Z.f.d.g. Neur.u. Psych. LXXVIII, 1922.

une part très active à la vie des autres, d'être un membre utile de la société, d'apporter, là où il apparaît, de la gaîté, de l'activité pragmatique.

Chez le schizoïde, Bleuler souligne la tendance à l'isolement, à la perte du contact affectif avec l'ambiance. C'est l'original, la boîte à surprise, sa nature discordante le rend capable d'un acte de générosité surprenante, aussi bien que d'un acte cruel, destructif. Il peut nous élever au plus haut degré de la pensée, et détruire ensuite, par une seule observation déplacée, l'édifice si laborieusement construit. On a l'impression de se trouver devant un jeu intellectuel qui n'a pas d'autre but que de nous duper. Le comportement du schizoïde se trouve sous le signe de l'ambivalence, d'une disposition positive à côté d'une négative envers le même événement. On accepte et on refuse une chose en même temps.

Ces traits caractéristiques existent sous une forme très atténuée chez l'individu normal, et peuvent atteindre le degré pathologique le plus marqué chez le schizophrène.

Dans une discussion sur ce sujet, Bleuler a observé plaisamment, que si le bon Dieu lui avait demandé d'après lequel des deux modèles il fallait créer l'homme, il lui aurait indiqué le type syntone, qui facilite la vie en commun, cependant que le schizoïde se crée à lui-même et crée aux autres des complications et des difficultés dans la vie.

Si nous voulons choisir un compagnon intéressant, original d'esprit, nous le trouverons parmi les schizoïdes, mais si nous tenons à trouver un être qui nous aidera à construire une vie solide, belle, riche en affection, nous le rechercherons parmi les syntones.

Bleuler est d'avis que tout individu dispose de traits de caractère de ces deux personnalités et qu'il les extériorise à certaines époques de sa vie, ou dans des circonstances favorables à l'une d'entre elles. D'après lui, nous sommes tous, dans l'enfance, à l'exception de certains cas morbides, des syntones ; l'adolescence est, pour la plupart des individus, l'âge de la schizoïdie, et c'est seulement à l'âge adulte que s'accentue la vraie personnalité.

Bleuler caractérise l'attitude de ces deux types envers l'ambiance de la manière suivante : le schizoïde se détache trop de son entourage, le syntone le fait d'une façon suffisante. En caractérisant une personnalité, nous nous trouvons souvent devant le

problème de savoir dans quelle mesure elle est syntone, et dans quelle mesure elle est schizoïde.

Nous tâcherons de montrer par la suite ce que nos observations sur les enfants, les adolescents et les adultes nous ont appris sur la personnalité aux différents âges de l'individu.

La stabilisation du caractère syntone ou schizoïde de la personnalité dépend, dans une grande mesure, des circonstances extérieures de la vie et surtout de l'ambiance affective qui joue un très grand rôle dans l'attitude adoptée par l'individu. Une atmosphère sympathique permettra aux facteurs syntones d'apparaître ; une ambiance hostile, ou peut-être simplement austère, provoquera la manifestation des facteurs schizoïdes.

Après avoir essayé d'examiner la structure de ces deux individualités psychiques, dont mon maître Bleuler a donné une description si brillante, je voudrais mentionner un troisième type psychologique, celui auquel Mme Minkowski, appuyée par Bleuler, a donné le nom d'épileptoïde. Il a une structure de corps athlétique, une intelligence lente, adhérente, un horizon étroit, une affectivité visqueuse. Il est caractérisé par un attachement excessif à la famille, ou plutôt aux souvenirs familiaux. Il collectionne photos, petits objets, souvenirs, carnets, dans lesquels il note minutieusement les événements du jour. Il éprouve de la difficulté à se détacher d'une personne ou d'un objet. C'est le type dont Bleuler dit « qu'il ne se détache pas de son ambiance ».

De tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, il résulte à l'évidence que les modalités d'expression de la personnalité sont en étroite corrélation avec l'affectivité.

Dans sa « Contribution à l'étude des types psychologiques », Jung (5) prend comme point de départ l'hystérie et la schizophrénie.

Il base l'opposition de ces deux types nosologiques sur les deux modes d'extériorisation de leur libido. Il emploie le terme « libido » dans le sens de « désir ou passion en général et pas seulement dans le sens sexuel pour exprimer la poussée psychobiologique instinctive, l'élan vital, l'entrain de vivre, l'intérêt fondamental de l'individu. »

L'hystérique est caractérisé dans ce travail par une émotivité exagérée, par la tendance centrifuge de la libido qui est dirigée

(5) Jung : *Contribution à l'étude des types psychologiques*, Communication présentée au congrès psychanalytique à Munich, Sept., 1913.

vers le monde extérieur et vers l'objet, auxquels l'individu attribue une importance et une valeur essentielles.

Chez le schizophrène la libido a une tendance centripète ; elle est rétractée sur le sujet même ; le monde extérieur perd pour lui tout intérêt et toute valeur.

Pour le mode centrifuge de la libido, Jung a créé la notion d'extraversion, et pour celui à tendance centripète : l'introversion. Il y ajoute encore des formes secondaires régressives. D'après Jung, ces deux mouvements de la libido, en tant que simples mécanismes psychiques, doivent pouvoir entrer en jeu alternativement chez le même individu.

L'introversion avec son trait caractéristique de dépréciation du monde extérieur, et l'extraversion avec sa tendance à se cramponner à l'objet, peuvent s'observer, d'après Jung, chez un seul et même individu.

Il existe aussi l'alliage de ces deux types psychologiques avec prédominance de l'un ou de l'autre.

BINET a dit avec raison que la névrose ne fait qu'accentuer et mettre davantage en relief les traits caractéristiques de la personnalité. Ainsi le caractère hystérique n'est pas seulement l'effet d'une maladie, mais existe chez les normaux aussi bien que le caractère introverti.

WILLIAM JAMES, en parlant des philosophes de profession, introduit le principe du tempérament et dit que, quel que soit le tempérament d'un philosophe de profession, c'est ce tempérament qu'il s'efforce d'exprimer et de justifier dans sa philosophie.

Cette notion de James confirme l'affinité que nous avons observée depuis longtemps, entre la profession et la personnalité. La profession sert souvent de moyen pour réaliser un projet très personnel et très cher, pour résoudre un conflit, pour s'écarter d'une difficulté dans la vie personnelle.

La manière dont on exerce une profession est imprégnée des traits caractéristiques de la personnalité. Mais d'autre part la profession a une répercussion incontestable sur la personnalité.

James divise les philosophes en deux catégories : les idéologues (tender-minded), c'est-à-dire les tendres, les délicats, ceux qui n'ont d'intérêt que pour la vie intérieure, les choses spirituelles ; et les positivistes (tough-minded), orientés vers les choses matérielles, les réalités objectives.

Les premiers sont des hommes à principes et à systèmes ; ils

se soucient peu des faits ; ils correspondent au type pathologique du « paranoïaque » qui impose à l'univers ses conceptions délirantes et qui trouve moyen de tout « arranger », suivant l'expression d'Adler, conformément à leur système morbide préconçu.

Ce type concentré sur le monde intérieur correspond à l'introverti de Jung, au schizoïde de Bleuler et de Kretschmer.

Le type positiviste, au contraire, est empiriste. Il ne voit que les données de la réalité qui, seule, compte pour lui. Toutes ses réactions ne sont que des réactions affectives par rapport à la réalité matérielle. Le positiviste reste attaché à la « superficie éternellement changeante du monde phénoménal et est emporté dans le tumulte chaotique de l'univers ». Il reflète toutes les conséquences de son attitude envers le monde extérieur. Il est aussi bien déterministe et fataliste que pluraliste et sceptique. Ce sont les syntones de Bleuler, les cyclothymes de Kretschmer.

Les notions que James nous donne sur ces divers types correspondent à une localisation de la libido sur deux différents plans. Tantôt la libido, « cette puissance magique qui fait le fond de notre être, se porte sur la vie intérieure de l'individu, tantôt elle se porte sur le monde objectif ».

Le même problème de la personnalité est envisagé par WILHELM OSWALD, qui divise les savants géniaux en classiques et romantiques. Pendant que les classiques manquent d'enthousiasme, vivent à l'écart, sont renfermés et produisent des œuvres de grande profondeur, qui leur valent souvent une célébrité posthume, les romantiques sont d'une ardeur et d'un enthousiasme communicatifs, ils exercent une influence personnelle très grande et font des maîtres admirables, des fondateurs d'école remarquables.

Les mêmes mécanismes psychologiques se reflètent dans les deux principes que NIETZSCHE personnifie dans « l'esprit Apollinien » et dans « l'esprit Dionysien ».

Le premier s'exprime dans le rêve, le second dans l'ivresse : « dans le rêve l'individu entre », dit-il, « dans le plus profond de lui-même. Dans l'ivresse, au contraire, il se plonge, délivré de son propre être, dans la multiplicité du monde objectif ». Apollon est, d'après Nietzsche, « la personnification divine la plus splendide du principe de l'individualisation ». L'état apolloninien est la rentrée en soi-même, l'introversion, l'écart du monde extérieur

du schizoïde. Par contre, dans l'état dionysien, l'ivresse psychique exprime le déchaînement du torrent de la libido qui se répand dans le monde objectal.

ALFRED ADLER (6) envisage ce même problème de la personnalité dans une théorie purement intellectuelle-finaliste. Les réactions de l'individu ne sont pas, dit-il, une réponse aux événements extérieurs, mais le résultat d'intentions et de buts très complexes. Les antécédants et les influences concrètes du milieu sont d'une importance bien moins grande que les « fictions directrices » de l'individu. Ce sont les principes *de force, de protestation virile, d'activité.*

L'essentiel pour Adler est de protéger la propre individualité, de la garantir contre les influences hostiles de l'entourage. Il s'agit de garder la suprématie de l'individu, d'assurer son triomphe et sa libération des puissances hostiles à l'existence. L'individu cherche une compensation, soit à des infériorités réelles dans son organisation physique ou psychique, soit à son sentiment d'infériorité à la suite d'humiliations réelles ou imaginaires.

Ce sont, d'après Adler, ces directives qui obligent l'individu à protester contre les sévices réels ou imaginaires de la vie, à cultiver les qualités qui renforceraient sa position envers son entourage. Adler a décrit l'ensemble de ces réactions de sauvegarde, de protection et de protestation, dans son livre « Le caractère nerveux » (6). Il trouve que la vie de chaque individu est orientée d'après ces principes.

Il partage le monde en deux parties, dont une représente le principe de la force, la protestation virile, l'élément actif ; l'autre la faiblesse féminine, le facteur passif et l'infériorité physique et psychique.

Les attitudes que l'individu adopte envers le monde extérieur sont d'avance « arrangées » par les traits de son caractère. Il sera orienté vers le « haut », s'il possède la protestation virile, le principe actif et la force. Il visera vers « le bas », s'il n'a pas la force de protester contre un sentiment d'infériorité, s'il est un caractère féminin, passif.

Tels sont les facteurs qui, d'après Adler, dirigent la personnalité. Adler appuie ses idées sur les éléments conscients de l'individu, sur une activité dirigée vers un but final. Il n'admet

(6) A. ADLER : *Le Tempérament Nerveux,* Payot, Paris 1926.

pas la part de la large base de l'inconscient dans laquelle la personnalité puise ses facteurs les plus importants. Cela nous démontre à quel point il s'éloigne sur ce problème de la théorie classique psychanalytique.

KLAGES (7), dans son travail sur « Les principes de la caractérologie » définit la personnalité comme le caractère pris dans le sens le plus large.

Il cherche dans le théâtre grec l'origine du mot « personnalité » qu'il décompose dans les mots « persona » et « personare ». « Persona » signifie pour l'antique le masque que portait l'acteur quand il jouait son rôle dans la tragédie. Sur ce masque se trouvaient figés les traits de la figure qui représentaient la peur, l'horreur, le tragique. La voix humaine animait ce masque en introduisant l'élément dynamique, le souffle ; car « personare » veut dire traverser, c'est-à-dire faire passer la voix humaine par le masque.

Cette conception de la personnalité contient un élément stable — le masque, ce symbole du destin implacable, de l'**ananke** qui est suspendu au-dessus de tout être vivant et lui impose, aux moments culminants de sa vie, une expression unique englobant toute la douleur, et d'autre part, l'élément vital, dynamique, la voix humaine, le souffle qui traverse le masque et l'anime.

Klages distingue trois éléments du caractère ou de la personnalité :

1. Le matériel de l'inconscient fait de la disposition de l'individu à assimiler des contenus (la mémoire, l'aptitude artistique, etc...) ;

2. La structure de la personnalité, les qualités de l'individu qui permettent au même processus interne de se réaliser différemment chez deux individus ;

3. La qualité affective qui décide de la hiérarchie des motifs, de la directive des tendances, et de l'activité.

Ces trois éléments de la personnalité correspondent, d'après nous, au terrain ou à la constitution, et aux modes de réactions qui sont différents pour chaque individu, d'après l'évolution que subira sa libido, d'après les fixations affectives qu'il acquerra aux tournants difficiles de sa vie.

Klages distingue sept types différents : 1. le visuel, 2. l'auditif,

(7) Docteur Ludwig KLAGES : *Prinzipien der Charakterologie, Verlag Johann Ambrosius Barth,* Leipzig 1920.

3. le riche, 4. le pauvre, 5. le moteur, 6. l'abstrait, 7. le concret.

Les mêmes objets éveillent un intérêt différent chez le type visuel et le type auditif.

Certains individus disposent d'une richesse d'associations et d'un don de combinaison, d'autres sont pauvres en associations, sans imagination et n'ont aucun don de combinaison. Le type moteur peut présenter une fuite d'idées, une activité très rapide, ou un ralentissement de la pensée et de l'activité.

Le type abstrait est logique, il s'occupe de mathématiques et de philosophie.

Le type concret est orienté vers la réalité, et cependant l'artiste sera, d'après Klages, un type concret.

La pensée concrète est colorée de chaleur, la pensée abstraite de froideur.

Klages distingue aussi le caractère actif et le caractère passif, le caractère profond, réfléchi sur lui-même, et le caractère superficiel, dirigé vers l'extérieur.

Le caractère de la personnalité dépend, dit-il, des relations entre les deux facteurs : l'esprit et l'âme.

Il oppose l'esprit à l'âme qui, elle, représente le facteur inconscient, instinctif, l'instinct du sacrifice qui apparaît sous la forme de l'instinct de la mort, de l'anéantissement de l'individu.

L'esprit est le facteur conscient de la personnalité, il domine la logique, l'esthétique et l'éthique.

Les formules que Klages crée pour caractériser la personnalité sont basées sur l'instinct de la conservation qu'il envisage sous multiples points de vue.

L'activité et la passivité, l'extase et la passion, la raison et le manque de raison, l'égoïsme et l'altruisme, avec une quantité de subdivisions, sont les éléments qui forment, d'après Klages, la personnalité.

Cette théorie contient beaucoup trop de points de départ, qui amènent l'auteur à des observations spirituelles et élégantes sur la structure de la personnalité, mais n'en donnent pas une conception claire et concluante.

*
* *

Un grand groupe de psychologues envisage la personnalité du point de vue social. D'après eux, la personnalité n'a pas de raison d'être en dehors de la vie en société.

La personnalité ne peut se développer en dehors de la société, car si l'être humain n'avait pas à se défendre contre ses semblables, ni à se heurter aux réactions de leur inconscient, il aurait une personnalité toute différente et il adopterait d'autres principes de vie. Les êtres humains qu'on a trouvés abandonnés parmi les animaux ressemblaient par leur aspect et leur comportement aux bêtes de leur entourage.

PIERRE JANET (8), dans son travail sur « Les troubles de la personnalité sociale » met en valeur la doctrine de Josiah Royes de la Harvard University, d'après laquelle la personnalité humaine « n'est qu'une formation sociale. Elle n'existe que dans la société et par la société. En dehors de la société il n'y a pas de raison pour qu'il y ait des personnes humaines ».

WILLIAM JAMES introduit dans l'étude de la personnalité la notion du socius, dont l'individu a besoin pour s'extérioriser.

D'après Marc Baldwin, la personnalité s'édifie sur les rapports des hommes les uns avec les autres.

Pierre Janet dit : « L'homme connaît immédiatement par la conscience sa propre personnalité. Il induit d'après certains signes de la physionomie et de la parole la personnalité du socius... ».

« Le problème de la personnalité prend un aspect inattendu. Ce qu'il faut expliquer, ce n'est plus la construction isolée de la personnalité du socius, ni sa ressemblance avec la personnalité du sujet. C'est la distinction et la séparation de celle-ci, c'est l'attribution séparée de tels ou tels actes à l'un ou à l'autre de ces deux personnalités primitivement confondues... »

Ce même problème étudié chez l'enfant nous montre le socius, soit comme une identification avec le sujet, auquel il sert alors de vrai compagnon de vie et avec qui il partage ses impressions agréables et douloureuses, soit comme la personnalité à laquelle il attribue tous les actes qu'il réprime consciemment.

Le problème du dédoublement de la personnalité prend un aspect très intéressant dans les troubles de la dépersonnalisation où le sujet s'en rend bien compte et dans le problème du socius chez l'enfant et chez le schizophrène. L'un et l'autre s'en servent pour lui confier leurs sentiments les plus intimes, ou pour projeter en lui tous les actes interdits.

Ce socius peut être symbolisé de même par un animal vivant ou un animal-jouet, par une poupée, par un objet quelconque que

(8) Ann. Méd. Psych. XVe Année. T. II. Juillet 1937.

l'enfant garde depuis son plus jeune âge avec un amour très grand, sans se soucier de son aspect. Ce double peut aussi être personnifié pour l'enfant par un ami, un frère ou une sœur.

La perte de ce socius peut produire un effet considérable sur l'enfant et peut même devenir la cause d'un changement total de son caractère. Ainsi une fillette de quatre ans, gaie et sociable, devint, après la perte de son petit ours qu'elle ne quittait jamais, renfermée et triste. Elle chercha pendant un temps infini son petit ours, et aucun des beaux spécimens de ce jouet que lui donnèrent ses parents ne parvint à la consoler. A l'âge de seize ans, en me parlant de son premier chagrin, elle mentionne la perte du petit ours, qui créa dans sa vie un vide énorme.

Un autre type de socius de l'enfant est celui qui commet des actes interdits en lui permettant ainsi d'extérioriser son agressivité sans en porter la responsabilité. Ainsi, un de mes petits malades, un garçon âgé de dix ans, intelligent, mais sujet à des crises hystériques, à des colères très violentes et à des obsessions, se servait, dans ses rêveries, où il jouait lui-même le rôle de grand manitou, d'un ami, de deux ans plus âgé que lui, comme d'un double qui se disputait pour lui avec ses voisins, qui s'était fait interner à la clinique à sa place, et qui portait toujours une arme sous son chandail.

La relation entre la petite fille et son ours était basée sur l'identification : le petit ours devait subir les mêmes joies et les mêmes peines qu'elle : il l'aidait à augmenter son plaisir et à diminuer son chagrin.

L'ami de notre jeune garçon était une projection de ce dernier, c'est-à-dire de cette part de son inconscient qu'il désapprouvait et qu'il ne pouvait réaliser que grâce aux actes insolites de ce socius.

L'adulte réalise le problème du socius dans ses rêveries au moment d'une détresse morale, d'un échec affectif ou autre, dans lesquels cet être imaginaire devient son appui, son aide ou son admirateur.

Ce rôle du double atteint son apogée chez les schizophrènes qui partagent à tel point leur vie avec ce double, qu'ils mettent de côté une part de leur nourriture pour ce compagnon imaginaire. Ils parlent avec une telle réalité de ce socius, qu'il faut être sur ses gardes pour ne pas se laisser entraîner à croire à son existence réelle.

Otto Rank, dans son travail sur « Structure et expression de la personnalité » caractérise la relation entre le « moi et le toi », non seulement dans le sens des relations entre mère et enfant, mais comme une création nouvelle, basée sur la relation de l'enfant à la mère, projetée sur un autre être « qu'on veut transformer à sa propre image ».

L'homme projette, d'après Rank, dans une grande mesure, son *moi* dans ses créations artistiques et techniques. La projection correspond, dit-il, au type viril-impulsif, sadique, l'identification correspond au type passif, inhibé, féminin masochiste.

L'enfant est, d'après lui, le type d'identification masochiste. La puberté est la période orageuse des pulsions, l'âge de la projection. C'est seulement l'âge adulte qui réunit la projection et l'identification, exempte du caractère de l'esclavage de l'enfant. Cette période implique une évolution du caractère du stade d'identification au stade d'accusation de la personnalité, du stade d'adaptation au stade de création.

Nous sommes d'avis que même dans l'enfance il y a en même temps qu'identification, mécanisme de projection. L'âge de révolte et de lutte de la puberté n'est pas non plus exempt d'identification. Quand l'enfant qui s'est cogné bat la table qui lui a fait mal, il s'agit d'un acte de projection. L'enfant projette dans la table la capacité de faire mal et de ressentir la douleur comme lui-même.

Quand l'adolescent se révolte ou lutte pour une idée, il s'identifie à un héros qui est le créateur de cette idée, ou à un chef auquel il s'attache grâce à cette aptitude d'identification.

A l'âge adulte, il s'agit de faire jouer les deux mécanismes. La personnalité chez laquelle l'identification sera au premier plan appartiendra au groupe syntone, celle chez laquelle la projection primera, au schizoïde.

En résumant les différentes notions sur la question de la personnalité, nous nous apercevons que tous les auteurs distinguent deux groupes de types. Les signes caractéristiques d'un groupe sont : une affectivité en apparence restreinte, en sourdine, une intelligence plutôt créatrice attaquant les problèmes formels, abstraits, une difficulté à s'adapter à la réalité.

L'autre groupe est caractérisé par une affectivité riche en nuances, vibrant à l'unisson avec l'ambiance, par une intelligence orientée vers les questions matérielles, par une activité pragmatique.

CHAPITRE II

Voies d'évolution de la libido et son rapport au type psychanalytique de la personnalité

1. Corrélation entre la structure du caractère et du stade libidinal chez les névrosés d'après Freud.
2. Eléments structuraux de la personnalité en relation avec l'évolution libidinale de l'enfance.
3. Traumatismes affectifs aux différents stades de la libido.
4. Répercussions proches ou lointaines du traumatisme.
5. Difficultés de retrouver différents chainons d'une déviation de la personnalité.
6. Exemples cliniques.

Après avoir mentionné différentes théories psychologiques sur la structure de la personnalité, en dehors de la psychanalyse freudienne, nous envisagerons ce sujet du point de vue psychanalytique et nous tâcherons de montrer ce que nous a appris l'observation clinique.

Freud a constaté une corrélation entre la structure du caractère et le stade libidinal chez le névrosé.

Abraham a fait des recherches très poussées sur les formes morbides du caractère et leurs relations avec des fixations libidinales.

Freud distingue dans son travail « Quelques types de caractère en psychanalyse », trois types :

1. Les exceptions ;
2. Ceux qui échouent au seuil du succès ;
3. Les criminels par suite d'un sentiment de culpabilité.

1. — Il caractérise les « exceptions » de la manière suivante : « il s'agit, chez un groupe de malades, d'une particularité acquise en bas âge, d'un destin lointain : leur névrose dérive d'un événement ou d'une souffrance qui date des premières années de leur vie, et dont ils ne furent pas responsables. Ils considèrent la cause de leur névrose comme un tort fait à leur personne ».

Ainsi, un des malades de Freud, qui se croyait promis à un grand avenir, eut à subir toute sa vie les conséquences d'une infection dont sa nourrice l'avait pourvu. Il revendiqua sans cesse un dédommagement du tort qui lui avait été fait.

Nous avons eu l'occasion d'observer chez un jeune garçon un comportement basé sur les mêmes principes que celui du malade de Freud.

Roger C., jeune homme de seize ans et demi, était l'aîné de trois enfants. Il voulait devenir ingénieur comme son père et projetait de partir pour les colonies. Depuis son jeune âge, il aimait le sport et rêvait de faire de la bicyclette, mais tous ces projets étaient contrecarrés par une infirmité acquise à l'âge de huit ans.

A cet âge, il eut une ostéochondrite de la hanche droite, pour laquelle il fut immobilisé pendant une année à Berck. A neuf ans, il rentra chez lui, en apparence guéri. Peu de temps après, il eut une rechute qui l'obligea à rester étendu pendant trois ans. Sa coxalgie guérit avec ankylose, raccourcissement et claudication. Le malade accusa, au cours de sa rechute, le médecin de Berck de l'avoir déclaré prématurément guéri pour se débarrasser de lui.

A partir du moment où le malade commença à circuler et à ressentir son infirmité, un grand changement se produisit dans sa personnalité. Jusqu'alors doux, docile, travaillant bien, il devint désobéissant, insupportable, hostile envers ses parents et ses frère et sœur.

Il entra au lycée, où ses camarades le taquinaient souvent à propos de son infirmité. Il prit tout en grippe : les parents, le lycée, le travail, et malgré son désir de passer son baccalauréat, il se fit renvoyer du lycée.

A plusieurs reprises, il quitta la maison paternelle en laissant un mot de menace de suicide, mais il rentra, chaque fois, de lui-même. Il subtilisa même du poison dans le laboratoire de

son père, sans en faire usage. Il voulait quitter pour toujours sa famille et même son pays.

Ce garçon, qui était bien doué et avait, malgré son infirmité, des possibilités d'arriver dans la vie, rendait tout le monde responsable du malheur qui l'avait frappé sans aucune faute de sa part. Il s'isola de plus en plus et sa seule consolation, il la trouva dans le violon dont il jouait presque toute la journée.

La personnalité de notre jeune malade ressemble à celle d'un paranoïaque, basée sur un système de revendication vis-à-vis de la société qu'il rend responsable de son malheur.

Il ne cherche pas à s'adapter à la situation, à profiter des moyens que ses parents mettent à sa disposition, pour se préparer à une carrière intéressante. Il considère son avenir, dont il se promettait beaucoup, comme compromis et refuse de faire le moindre effort, en dehors de sa musique.

Sa personnalité se trouve fixée au stade libidinal génital infantile, et la musique remplace pour lui un autre plaisir solitaire : la masturbation.

Notre jeune malade se trouve en pleine révolte contre sa mère, et lui cause la plus grande peine. Tant qu'il était immobilisé et que sa mère s'occupait de lui plus que de ses frère et sœur, il lui montrait une grande tendresse. Depuis qu'il peut circuler, il n'est plus l'enfant préféré ; sa mère lui demande le même effort qu'aux autres. Il ne veut pas accepter un amour partagé et régresse vers un stade libidinal antérieur. Il refuse d'évoluer jusqu'au stade où l'enfant apprend à faire des sacrifices, il tâche de garder la situation exceptionnelle de l'enfant malade. Son infirmité devient pour lui une source de chantage : moins ses tentatives d'extorquer des privilèges ont de succès, plus ses sentiments hostiles envers ses parents lui paraissent légitimes. Les projets d'avenir qu'il avait forgés étaient en partie d'avance condamnés par son infirmité. Il se considérait comme destiné à une existence beaucoup plus brillante que celle que son infirmité lui permettait.

Plus il se sent handicapé par son infirmité, plus il se défend par l'arme du faible en se retirant dans sa coquille dans une attitude hautaine et hostile. Il cherche à trouver la compensation de ses privations dans l'opposition vis-à-vis de ses parents et dans la peine qu'il cause à sa mère, élément actif du foyer, dans le chantage du suicide, l'abandon du travail scolaire et enfin dans son violon,

Le traumatisme moral de son infirmité a marqué la personnalité de notre jeune malade. Il lui a imposé une régression au stade génital infantile et au résidu des stades oral et anal.

Nous avons eu l'occasion d'observer un comportement analogue chez un autre garçon de dix-sept ans, bègue. Il devint insupportable à la maison, s'isola de plus en plus et trouva l'apaisement de son hostilité dans la musique qu'il travaillait pendant la plus grande partie de la journée, en négligeant ses autres études.

2. — Le deuxième groupe de personnalités dont Freud parle dans ce travail incite à rejeter l'idée que la névrose est la conséquence d'un refus de bonheur.

Chez ces individus la névrose ou la rechute dans la névrose se déclare au moment du succès.

Ainsi une malade de Freud commença à négliger ses devoirs de maîtresse de maison et à persécuter son ami au moment précis où celui-ci venait d'aplanir toutes les difficultés qui s'opposaient à leur union légitime.

Un savant, appelé après la mort de son chef à prendre la place de celui-ci, commença, dès ce moment, à douter de ses capacités à pouvoir remplir ces fonctions, et devint mélancolique.

Dans notre propre expérience clinique, nous avons observé un échec au succès chez un homme de quarante-cinq ans aux tendances homosexuelles, après qu'il eût été guéri d'une névrose d'obsession et d'une névrose d'angoisse avec idées de suicide. Une année après sa guérison, alors qu'il s'était débarrassé de toute homosexualité, que sa situation pécuniaire s'était grandement améliorée, et qu'il avait trouvé la compagne de sa vie, il commit une tentative de suicide.

On a eu l'impression que notre malade voulait manifester encore une fois son sentiment de culpabilité, au moment où le bonheur venait vers lui.

Il s'agit, dit Freud, dans ces cas, d'un refus intérieur d'accepter un bonheur. Chaque conflit psychologique contient une disposition intérieure favorable à la situation extérieure néfaste. Le refus extérieur seul n'a d'importance qu'autant qu'il s'y ajoute un refus intérieur. Ce refus intérieur provient d'un sentiment de culpabilité qui ne permet pas d'accepter le bonheur qui se présente. Il est préparé par les événements antérieurs, par les senti-

ments et les projets hostiles que ces individus nourrissent à l'égard de leur entourage.

3. — Le troisième groupe comprend les sujets qui commettent des actes criminels par sentiments de culpabilité.

Jusqu'au moment de l'acte criminel il n'y a rien à reprocher à ces sujets. Ce qui paraît tout à fait contradictoire avec le comportement habituel de ces individus, c'est qu'ils se déclarent allégés après avoir commis l'acte.

Ce sentiment s'explique par la détente qu'ils éprouvent après avoir vécu un certain temps dans un malaise incompréhensible, sous la pression d'une culpabilité inconsciente et apparemment illégitime.

Ils empruntent, dans ce comportement, plutôt l'attitude du pervers que celle du névrosé. Le pervers montre une activité analogue à celle du névrosé, avec cette différence que « le névrosé réalise dans ces symptômes le crime et le châtiment, tandis que le pervers se charge du crime et attend son châtiment de la société ».

Ces êtres commettent donc un crime pour se débarrasser d'une tension psychique qui pesait lourdement sur eux. Comme l'analyse de ces névrosés le démontre, il s'agit chez eux de la liquidation du sentiment de culpabilité refoulé, lié au complexe d'Œdipe et à celui de castration. L'acte criminel accompli crée une culpabilité réelle qui fait disparaître le sentiment de culpabilité né du désir incestueux envers la mère, et des souhaits de mort envers le père.

Nous avons observé déjà chez l'enfant des actes irrationnels accomplis pour provoquer une punition et pour le débarrasser du sentiment de culpabilité dû à la masturbation.

L'incapacité de liquider un sentiment de culpabilité crée chez ces individus une ligne de conduite qui les rend incapables de sortir de toute situation pénible. Ils se sentent obligés de répéter de temps en temps des actes irrationnels pour arriver à une détente.

Les deux cas suivants fournis par notre propre expérience clinique permettent d'entrevoir chez deux types opposés une grande différence dans le comportement calqué chez l'un, sur le modèle du criminel, et chez l'autre sur celui du névrosé.

Dans le premier cas, il s'agit d'un jeune garçon intelligent, de onze ans, qui a perdu son père à l'âge de huit mois. Il a été

élevé par sa mère et par sa sœur. Il est l'idole de sa mère qui exécute toutes ses volontés.

Ce jeune garçon qui adora sa mère jusqu'à l'âge de six ans, est devenu insupportable avec elle. Il la bat, la pique avec des épingles, menace de la tuer. Il l'oblige à prendre ses repas à la cuisine, car sa bouche, dit-il, lui répugne. Il a des obsessions et des peurs qu'il conjure par des rites. Il observe avant de se coucher le rite suivant : pas d'espace libre entre le lit et le mur ainsi qu'entre l'oreiller et le mur ; le drap doit être sans aucun pli. Il explique ces rites par la peur des araignées qui pourraient s'introduire dans son lit, et par la peur que les plis du drap puissent le « caresser ». Il dit aussi qu'il a assez de la vie et qu'il voudrait mourir.

Il appréhende la mort de sa mère. Après avoir appris que son professeur venait de perdre sa mère, il rentra à la maison, angoissé, de peur que sa propre mère ne soit morte. Chaque fois qu'elle ne rentre pas à l'heure prévue, il a la même crainte.

Jusqu'à l'âge de six ans, il démolissait ses poupées et ses jouets : il aimait à provoquer des accidents de chemin de fer avec ses trains. Mais maintenant, nous dit-il, c'est le contraire : il examine les wagons en les sortant de la boîte, pendant une heure, pour voir s'ils ne sont pas cassés ; et même après cette inspection, il n'est pas rassuré et il regarde dedans avec sa lampe électrique. Il veut réparer un tort commis vis-à-vis de ses jouets, mais aussi il s'identifie à eux et il craint qu'on ne les abîme, comme il craint qu'on ne le poignarde dans le métro ou dans le train. Il aime lire les romans policiers, surtout parce que ce n'est pas lui qui subit les tortures.

La mère entoure cet enfant des portraits de son père et d'une tante décédés, elle lui parle beaucoup des qualités de caractère de ces deux êtres. Ils représentent pour lui des « sur-moi » qu'il aime, mais qu'il craint plus encore. Il se sentait ces derniers temps persécuté par ces portraits, poursuivi par leurs yeux, et pour se défendre, il les injuriait.

A partir de l'âge de six ans ce jeune garçon s'est intéressé à la provenance des enfants et s'est mis à questionner sa mère à ce sujet. Dès qu'il sut lire, il s'instruisit à l'aide de dictionnaires sur ce point, et répondit à sa mère aux reproches qu'elle lui faisait : « tu as voulu m'avoir et tu dois me garder ».

A l'amour qu'il avait pour sa mère se mêle, à partir de cet

âge, une inquiétude sexuelle : il se sent coupable, épié par les yeux des portraits de son père et de sa tante, et en a peur.

A cause de son sentiment de culpabilité, cet enfant a vécu ces derniers temps sous une telle tension psychique qu'il faisait des colères, ainsi qu'il le dit lui-même, et se roulait par terre pour détendre ses nerfs. Il dit être content chaque fois qu'il fait du mal à sa mère, car il n'a plus peur. Son agressivité lui sert de contre-poids à cette peur.

Il nous raconte qu'à l'examen des tests du caractère qu'on lui a fait passer à la clinique, il ne se trouva que des défauts.

En parlant de la peur de la mort de sa mère, il nous dit qu'il avait souhaité cette mort à plusieurs reprises. Il avait accusé sa mère de l'avoir piqué avec une épingle empoisonnée. Il comprit au cours du traitement que son accusation émanait de sa propre intention de se procurer des épingles empoisonnées pour se défendre contre d'imaginaires agresseurs.

La personnalité de notre jeune malade représente une entité aussi formée que celle d'un adulte. Il a atteint la phase libidinale de latence dans laquelle il n'est pas entré sans accrocs. Il a échoué à la solution du complexe d'Œdipe et de celui de castration, bien que l'objet réel contre lequel sa haine se serait normalement dirigée n'existât pas. Le « surmoi », symbolisé par le portrait de son père, suffit à augmenter et à maintenir son sentiment de culpabilité qui provient de son amour incestueux pour sa mère. L'ambivalence que forme cet amour avec la haine éveille en lui la peur de la mort et un malaise psychique très grand. Il ne trouve pas d'autres moyens de défense que les crises de colère, les tentatives criminelles contre sa mère, les projets de crimes contre ses agresseurs imaginaires, ainsi que les rites du coucher et des conjurations contre les événements redoutés.

Le soulagement que lui procurent les tentatives criminelles contre sa mère ne dure pas, car il n'obtient pas l'effet désiré : la punition. Ainsi, il demeure dans ce cercle vicieux. Le seul remède apparemment efficace était un séjour chez son oncle, où il subissait une autorité masculine qu'il respectait.

La personnalité de notre petit malade s'accuse de plus en plus. Jeune garçon intelligent, sa curiosité sexuelle très éveillée se trouve, en partie, sublimée par le goût de la lecture et l'envie de s'instruire.

Le danger qui le guette gît dans un surmoi trop sévère, trop

irréel pour son âge. Les moyens dont se sert son « moi » pour se défendre contre ce surmoi ressemblent à une armée qu'on prépare contre d'invisibles ennemis.

Notre jeune malade voit dans sa mère qui l'amène souvent au cimetière sur la tombe de son père et lui parle constamment de ce dernier, l'incarnation de ce père, et en commettant des actes criminels contre elle, en menaçant de la tuer, il tâche de se débarrasser de ce surmoi dangereux.

Si l'analyse n'arrive pas à diriger les tendances destructives provenant de son complexe d'Œdipe non-résolu sur une activité utile et sur une sublimation, notre jeune malade s'affirmera comme une personnalité obsédée, appartenant à la catégorie des bourreaux domestiques.

Nous avons choisi cet exemple pour illustrer le type psychologique décrit par Freud, type de celui qui cherche à se débarrasser par des actes criminels d'une tension psychique à base de culpabilité.

L'exemple suivant nous montre comment un névrosé arrive par un acte d'autopunition à résoudre le même problème.

Il s'agit d'une jeune fille de treize ans, dont les parents sont divorcés. Elle avait, au moment du divorce de ses parents, onze ans. Depuis, elle a vécu avec sa mère, ses sœur et frère chez ses grands parents maternels.

Colette O. travaillait très mal en classe, mais passait brillamment ses examens. Elle employait son temps à lire des romans et à composer de petites histoires et des dessins d'ordre érotique.

Elle aimait à semer la discorde et à brouiller les gens. Elle empoisonnait la vie de sa famille par des cancans entre son père et sa mère. Elle taquinait sa petite sœur de cinq ans et son petit frère âgé de deux ans jusqu'à les faire pleurer, elle exaspérait ses grands parents par son esprit d'opposition dans le seul but de les ennuyer. Elle cherchait noise à leur femme de ménage et lui rendait la vie impossible par des discussions interminables et des promesses de l'aider qu'elle retirait à la moindre occasion.

Son plaisir à inventer des histoires et à raconter des mensonges avait atteint la limite de la mythomanie. Elle accusa ses grands parents et sa mère de la maltraiter et porta même plainte contre eux devant le commissariat de police.

Elle se sentait très attirée vers son père qui l'avait mise très jeune au courant des questions sexuelles, et lui avait appris un langage très cru.

Elle était sexuellement très précoce, aussi bien physiquement que moralement. Par son attitude, sa figure fardée, le rouge qu'elle mettait aux lèvres, elle faisait à treize ans l'impression d'être une grande jeune fille.

Elle accusait sa mère d'être coquette avec les hommes, mais elle voulait rivaliser sur ce domaine avec elle. Elle prenait parti pour son père, mais ne voulait pas quitter sa mère à laquelle elle se disait très attachée.

A douze ans, elle se fit renvoyer du lycée, et entra dans une école normale en province. Elle ne s'y plut pas et retourna chez elle, très déprimée, pour les grandes vacances.

A ce moment, la femme de ménage, qui était depuis plusieurs années au service des grands parents et qui était pour Colette la victime de ses accès de mauvaise humeur, mais aussi la personne qui lui disait souvent des vérités, se trouva enceinte. Colette voulait faire d'un vieux vêtement de la layette pour l'enfant que la femme de ménage attendait. Elle se servit pour défaire les coutures de ciseaux très grands. Elle eut un geste si maladroit qu'elle s'enfonça les ciseaux dans l'œil. L'œil fut sauvé, mais une grande cicatrice de la cornée demeura et la vue en fut diminuée.

La personnalité de notre jeune malade est toute différente de celle du malade précédent. Tandis que le premier avait tendance à rapporter tous les défauts et tous les événements extérieurs à lui-même, à se sentir fautif et en même temps persécuté, notre jeune fille projette toute activité coupable dans son entourage, accuse sa mère et ses grands parents de la maltraiter, se plaît à inventer des histoires calomnieuses et essaie de brouiller tout le monde. Elle joue le rôle de metteur en scène, de régisseur qui se plaît à arranger des spectacles.

Cependant, elle n'est pas exempte du sentiment de culpabilité qui se traduit dans son besoin de se défendre en projetant ses propres sentiments hostiles sur son entourage, et plus clairement sur son accident, qui n'est qu'un acte d'autopunition.

Colette O. est une jolie fille qui a déjà atteint le stade génital de sa libido, lié à des résidus du stade oral. Celui-ci se manifeste dans son attitude agressive, dans son besoin d'obtenir le maximum de ce que sa famille peut lui donner.

La grossesse de la femme de ménage raviva toutes ses préoccupations sexuelles et les sentiments de jalousie que provoquaient autrefois en elle les grossesses de sa mère, car elle est l'aînée de ses sœur et frère. Cette grossesse coïncidait avec la résistance qu'elle opposa pour retourner, après les vacances, à l'école, où elle ne se plaisait plus. Le terrain pour l'accident était donc préparé. Colette voit elle-même plus qu'un hasard dans cet accident, car d'habitude, dit-elle, elle se servait, pour défaire une couture, de petits ciseaux, alors que cette fois elle chercha les plus grands de la maison.

La manière dont elle accepta cet accident, qui la diminue physiquement et l'empêche d'embrasser la carrière à laquelle elle aspirait, nous prouve qu'elle le considère comme un acte expiatoire. Ce fut pour elle une détente de son sentiment de culpabilité en même temps qu'une satisfaction morale.

Les personnalités de ces deux exemples sont construites sur des bases toutes différentes. Celle du jeune garçon contient des éléments d'une névrose d'obsession ; celle de la jeune fille des éléments hystériques.

Pour les comprendre et pour les apprécier, nous sommes obligés de nous préoccuper de l'organisation de la vie instinctive de l'être humain. Freud et Abraham nous ont donné, nous l'avons dit, des travaux essentiels sur ce problème, dans lesquels ils traitent la question de la corrélation des traits de caractère avec le stade libidinal de l'individu, car « la libido a ses propres lois et son propre destin qui donne une empreinte à la personnalité ».

Freud nous a appris, et notre propre expérience nous en a donné maintes preuves, que l'individu en difficulté morale a une tendance à revenir aux mécanismes psychologiques d'une phase antérieure de son organisation libidinale, c'est-à-dire à faire une régression. Cette tendance se traduit, soit par un acte asocial, criminel, soit par un symptôme névrotique, soit par un changement dans l'attitude de l'individu, ce qui semble provoquer une modification de la personnalité.

La mosaïque de la personnalité prend un autre aspect dans ces moments d'épreuves morales, des éléments semblent disparaître et être remplacés par d'autres qui existaient sous des formes latentes et dissimulées.

Freud dit dans « Les trois essais sur la théorie de la sexualité » : « ce que nous appelons caractère est en grande partie cons-

truit avec un matériel d'excitation sexuelle. Il est composé des tendances fixées depuis l'enfance ou acquises par la sublimation, ainsi que des constructions destinées à réprimer les mouvements pervers qui ont été reconnus non-utilisables. »

La source primordiale des éléments de la personnalité se trouve donc dans l'enfance. La structure de la personnalité dépend de la manière dont évolue la libido de l'individu, de sa fixation à l'un des stades infantiles et surtout de l'alliage de différentes phases sexuelles. Toute la vie affective de l'adulte est déjà contenue dans la sexualité infantile. Celle-ci possède trois voies, d'après Freud, pour arriver à une formule définitive : la perversion, la névrose et la sexualité normale. Si la personnalité adulte reste fixée au stade libidinal infantile, elle est à la merci de ses instincts.

Il nous paraît intéressant de confirmer cette notion par l'exemple clinique d'une névrose de phobie chez un enfant de cinq ans, névrose qui permettait de prévoir la structure de sa personnalité future.

Ce petit garçon, Jean R., enfant unique est d'une intelligence remarquable. Assez chétif, il est sujet à des bronchites fréquentes, à des otites et des crises de foie. Ses parents s'inquiètent beaucoup de sa santé et l'ont rendu accessible à des inquiétudes morbides qui dégénèrent en nosophobie et en obsessions. Il vit dans la peur des microbes. Il refuse certains plats de crainte d'être empoisonné, il examine souvent son corps, surtout ses doigts pour se convaincre qu'il n'y a pas d'égratignures par où les microbes pourraient entrer dans son corps.

Parallèlement à ces peurs et ces préoccupations hypochondriaques, Jean R. a un comportement des plus agressifs dans sa famille. Il fait des scènes épouvantables pour empêcher sa mère d'aller le matin à son travail, il bat sa grand'mère et sa bonne ; il organise des batailles avec son père, quand celui-ci le fait partir à l'école, d'où il s'enfuit plusieurs fois. Il est devenu un vrai tyran familial.

Son père, représentant de commerce, est souvent absent et l'enfant couche alors dans le lit de ses parents. Il refuse de coucher seul dans sa chambre quand son père est à la maison.

Il souligne à chaque occasion les prérogatives de l'homme, surtout vis-à-vis des trois femmes de son entourage : sa grand' mère, sa mère et sa bonne. Dans ses jeux, il aime à s'armer d'un grand bâton et à menacer avec cette arme la jeune bonne. Il accen-

tue par tous les moyens sa force virile et, d'autre part, il a peur de perdre celle-ci.

Nous nous trouvons en présence d'un enfant chez lequel les complexes d'Œdipe et de castration sont en pleine action, mais il s'y ajoute des éléments des phases orale et anale non liquidées. Il a un besoin oral de posséder sa mère, de l'englober, son agressivité comporte un caractère destructeur. Les phases libidinales orale et anale sont des sources qui nourrissent son attitude de tyran familial, mais aussi son ambition dans son travail à l'école.

Ses phobies expriment d'une manière camouflée sa peur de la punition suprême pour la masturbation, il le souligne en s'inquiétant tout spécialement de la possibilité de perdre un de ses doigts qu'il examine à toute occasion pour s'assurer de leur intégrité. Les bâtons dont il menace les femmes sont un symbole assez transparent de l'organe par lequel il voudrait les attaquer.

Cet enfant se montre très accessible au traitement psychanalytique. Il nous déclare qu'il suffit que son père travaille pour gagner sa vie, sa mère n'a qu'à rester à la maison pour faire « câlin » avec lui.

Le transfert qu'il a fait sur sa psychanalyste lui permet d'accepter des sacrifices et d'emprunter la voie de la sublimation. Il consent à coucher seul dans sa chambre et à aller régulièrement à l'école, où il se plaît de plus en plus grâce aux prix qu'il décroche facilement et à l'amitié qu'il noue avec ses camarades.

La structure de la personnalité de notre jeune malade avait pris une direction morbide qui désorganisa sa propre vie et celle de sa famille. Ses symptômes morbides et ses troubles de caractère provenaient en grande partie des résidus des phases orale et anale qui nourrissaient aussi son ambition et son envie de s'instruire ; ils l'aideront à devenir un être actif, énergique, à s'affirmer dans la vie.

La phobie des microbes et la peur des écorchures ne sont que la condensation des symboles des complexes de castration et d'Œdipe. Elles sont une punition de ses sentiments incestueux envers sa mère et de son hostilité envers son père. Une fois guéries elles laisseront probablement comme séquelles un mécanisme psychologique auquel notre petit malade aura recours aux moments difficiles de sa vie, aux moments de rechutes dans les stades antérieurs libidinaux. Cet être si jeune contient donc déjà toutes les pièces de construction de sa personnalité adulte.

L'être humain est obligé, pour arriver à une organisation sexuelle définitive, de développer des *inhibitions psychiques*. C'est à l'âge de latence, entre l'âge de cinq ans et celui de la puberté, que ces forces inhibitrices apparaissent sous forme de l'inverse des perversions. La pudeur, le dégoût, la pitié, l'amour de la propreté et la morale imposée par la vie en société dominent à partir de cette époque la vie de l'individu. Plus sera large la base de ces nouvelles acquisitions, plus d'associations intellectuelles et morales les fixeront à la vie de l'individu, plus forte sera sa personnalité adulte.

D'après Freud, il est permis de dire que la disposition sexuelle, généralement perverse, de l'enfant crée, par les réactions qu'elle provoque, un grand nombre de nos vertus.

Chaque phase libidinale approvisionne la personnalité adulte de ses apports. Les résidus des phases antérieures servent à la construction des phases suivantes. « C'est sur les ruines d'un érotisme anal raté — nous dit Abraham — que se construit un caractère anal. »

La libido de chaque phase peut évoluer dans différentes voies. Elle peut renforcer la personnalité dans une activité scientifique, artistique ou sociale. Elle peut fixer des penchants instinctifs pervers ; elle peut se transformer en un moyen de défense morbide dans une névrose. Freud dit dans son travail sur « Caractère et érotisme anal » : « Les traits de caractère définitifs sont la continuation des instincts primordiaux, leurs sublimations ou des réactions de défense contre eux. »

Sur le même sujet, Abraham nous dit, dans ses « Etudes psychologiques du problème de la structure de caractère », que les éléments de la sexualité infantile qui ne prennent pas part à la sexualité de l'adulte se transforment en partie en certains traits de caractère. C'est à la suite d'un traumatisme affectif que ces mécanismes primordiaux de la libido se fixent ou reprennent leur activité.

Un traumatisme affectif à un âge très tendre peut altérer profondément l'état psychique d'un enfant. Il peut devenir l'origine d'une névrose, d'une perversion immédiate ou seulement à l'âge adulte, se manifestant dans la période intermédiaire par des bizarreries, des sautes d'humeur, des troubles du caractère, des actes agressifs ou des cruautés, toute la gamme des symptômes psychopathiques frustes, un changement essentiel de l'orientation de

l'individu peut se produire. Nous savons qu'il est quelquefois très difficile de faire le chemin à rebours d'une névrose à son origine ce qui nous permettrait de connaître la structure de la personnalité du sujet avant sa névrose, ainsi que le point de départ de ses déviations.

Ces traumatismes touchent à l'organisation affective la plus complexe et la plus intime de l'être humain et contribuent souvent à un changement profond de la personnalité.

Si le traumatisme est résolu, les éléments emprisonnés de la personnalité reprennent leur vitalité, l'apaisement d'une activité désordonnée, basée sur une excitation morbide rend à l'individu son aspect habituel, sa capacité de se pencher sur lui-même, d'assimiler le matériel et de diriger son activité sur des buts déterminés.

Un traumatisme non-résolu crée une prédisposition à retourner aux mécanismes libidinaux primordiaux, aux réactions morbides, même à tomber dans une névrose grave. Entre les réactions tardives chez l'individu adulte et les réactions immédiates du traumatisme dans l'enfance peut se produire un énorme écart, ce qui rend très difficile la tâche de retrouver les chaînons manquants entre les déviations de la personnalité et leur origine.

Nous tâcherons d'illustrer cette question par quelques exemples cliniques, en étudiant l'influence des traumatismes affectifs à différentes époques de la vie humaine dans la structure de la personnalité et dans ses déviations.

Une jeune femme d'une trentaine d'années commence par avoir le dégoût d'un plat, jusqu'alors son plat préféré, devient difficile pour la nourriture, souffre d'insomnie et d'angoisse.

Une bronchite d'apparence insignifiante, la cloue au lit, la fait maigrir avec une rapidité inquiétante, son cœur fléchit et son état inspire des inquiétudes sérieuses à son entourage et à ses médecins. Les examens cliniques et bactériologiques ne justifient pas l'état de faiblesse de la malade. On l'attribue aux suites d'une grippe et on prescrit un séjour de longue durée à la montagne.

Parallèlement à son mauvais état physique se produit chez elle un changement psychique profond : personne affectueuse, passionnée, pleine d'intérêts scientifiques, littéraires et artistiques, elle devient une momie vivante, réduite aux fonctions végétatives de son organisme. Les symptômes physiques dominaient à ce point l'état de notre malade que son changement psychique faillit échapper à l'observation de ses médecins.

C'est seulement un médecin, ami de la famille, revenu après une absence de plusieurs années, qui s'aperçoit du changement moral de la malade et la met entre les mains d'un psychanalyste.

Comme cause immédiate de son état morbide, l'analyse fait apparaître un concours d'événements qui ont ébranlé la foi de la jeune femme dans l'amitié, dans l'amour, dans tous liens familiaux, mais surtout dans sa propre force morale. Elle se débattait dans une lutte terrible entre ses sentiments de devoirs envers son mari et un nouvel amour sans réciprocité. Après une période de vie conjugale très heureuse elle se trouvait devant une situation sans issue. Entre elle et son mari se creusait un abîme qui devenait de plus en plus profond. A ce moment elle rencontra l'homme qui lui parut, comme jadis son mari, l'idéal rêvé.

Depuis sa première jeunesse elle cherchait un compagnon de vie qui partagerait ses intérêts et ses aspirations. Sa vie instinctive est restée dans une phase encore infantile, malgré son mariage et la naissance d'un enfant sur lequel elle avait transféré une grande partie de son amour pour son mari.

La personnalité très complexe de notre malade s'annonçait déjà dans son enfance. La jalousie envers ses sœurs et son frère se traduisait par des actes d'agressivité et de cruauté. Elle se croyait la pauvre victime qu'on n'aime pas et de laquelle la famille voudrait être débarrassée, car elle était la seule parmi ses sœurs et frère qui ait été mise en nourrice.

A l'âge de cinq ans sa jalousie s'accentua lors de la naissance d'un petit frère, qu'elle accusa d'avoir accaparé tout l'amour de ses parents. Dès lors elle devint très malheureuse : sa curiosité sexuelle et ses tendances instinctives, alimentées de nouveau par la naissance du petit frère, cherchaient des satisfactions qu'elle ne pouvait pas trouver dans le cadre de sa propre famille. Elle se les procura doublées d'une consolation par des jeux sexuels en société d'enfants qu'elle fréquenta, pendant une courte période, en cachette de sa famille.

Elle accumula par son comportement hostile envers ses sœurs et frère, par les connaissances et les satisfactions acquises clandestinement, un sentiment de culpabilité très grand envers ses parents. Par des actes bizarres, quasi criminels, elle s'attira des punitions qu'elle subissait sans broncher. Par contre, elle se révoltait parfois avec véhémence, quand elle jugeait une punition injuste et alors elle se promettait de prendre sa revanche, quand elle serait grande.

Elle vivait de vrais drames à cette époque de sa vie. Elle avait une très grande admiration pour le caractère de son père et pour la beauté de sa mère. En réalité, elle aurait préféré que son petit frère soit l'enfant d'elle et de son père, mais elle voulait aussi avoir la mère pour elle toute seule.

A cette époque de sa vie, où sa détresse morale et son sentiment de culpabilité avaient atteint leur apogée, il lui arriva des accidents qui faillirent être mortels. Les années suivantes elle fut souvent malade, quelquefois même sérieusement. A ces occasions sa mère la soignait avec un grand dévouement ce qui la rassurait au point de vue amour maternel. C'est dans ces circonstances qu'il s'accomplit chez elle une sélection pour certains plats. Elle appréciait beaucoup les plats qu'on lui servait après les accidents et au cours de ses maladies, par contre elle eut très longtemps en horreur un plat qu'on l'obligea à manger, comme punition, plusieurs jours de suite, après un acte en apparence criminel, mais qui n'était en réalité qu'un acte de défense contre le sentiment d'être délaissée.

Son dégoût, au début de sa névrose, du plat jusqu'alors préféré se déclara après qu'elle se fut forcée de l'avaler à un dîner, pour lequel elle était rentrée chez elle après une discussion violente avec l'homme aimé. Elle se sentait humiliée comme dans le temps, quand elle était punie pour un acte que son entourage n'avait pas compris.

Cette anorexie élective était calquée sur l'incident, survenu dans l'enfance, où un lien magique s'était créé entre un plat et un événement chargé d'affectivité pénible. Ce lien magique persistait en état de latence, capable de réapparaître à toute occasion analogue.

L'origine de la ligne de conduite de notre malade remonte à la non-résolution du complexe d'Œdipe et de celui de castration, ainsi qu'à ses relations avec ses sœurs et frère, car la naissance de son petit frère avait ravivé tous ces complexes et toutes ces questions. Le refoulement imposé par un surmoi sévère, calqué sur celui de ses parents, ne lui permettait ni de réaliser ses tendances instinctives, ni de trouver impunément une réponse aux questions mentionnées, la sublimation d'autre part n'était pas encore à sa portée.

Elle subissait à l'âge adulte les conséquences de toutes ces fixations libidinales. Son analyse a permis de retrouver dans son

enfance les pièces de construction de la mosaïque de sa personnalité, les clichés de ses fuites dans la maladie et dans des tentatives de mort accidentelle. Grâce à l'analyse on arriva à désarticuler les fixations libidinales et magiques, ce qui permit à la jeune femme de récupérer dans la réalité la place à laquelle ses capacités l'avaient prédestinée.

Le terrain constitutionnel sur lequel la personnalité si complexe de notre malade s'était développée, se trouvait composé d'éléments syntones et schizoïdes, ce qui donnait un accent spécial aux différentes périodes de sa vie. Dans les périodes heureuses sa nature syntone s'affirmait par un besoin de participer à la vie des autres, par une débordante affection pour son entourage, par une activité joyeuse, — dans les périodes difficiles, malheureuses de sa vie, les éléments schizoïdes provoquèrent chez elle le besoin de s'isoler, le retour sur elle-même, le désintéressement de son entourage, la recherche d'une échappatoire dans une maladie somatique ou dans un accident qui pourrait être mortel.

Après l'analyse, sa personnalité arriva à une stabilisation dans laquelle les éléments schizoïdes freinaient la disposition syntone et celle-ci, à son tour, mettait une note affective dans l'orientation schizoïde de sa personnalité.

*
* *

Dans le cas suivant il s'agit d'une phobie obsessionnelle élective chez un jeune garçon de neuf ans, phobie déclenchée par un traumatisme affectif. Ce cas nous paraît intéressant surtout par les moyens qu'il a mis entre nos mains d'étudier cet état morbide *in statu nascendi,* par la transparence de ces symptômes qui parlent un langage clair pour un psychanalyste averti.

Notre jeune malade, Jacques F. ressentit, au retour d'un séjour dans un préventorium, des sensations étranges dans la tête, à la vue de manches de casseroles, de lames de couteaux, de fourchettes, de bouts aiguisés de crayons, de pinces de dentistes, lorsque ces objets étaient disposés dans une direction perpendiculaire à lui-même.

Il n'osait plus regarder dans la direction de ces objets, il était troublé par leur vue. Il se sentait attiré vers eux, tout en les évitant. La même impression de gêne était provoquée chez lui par la lettre « p », c'est-à-dire par la jambe de cette lettre. Il lui

arriva de ressentir une sensation analogue à la vue d'un bout relevé du col d'un monsieur qui était assis à côté de lui dans un cinéma. Il s'arrangea pour l'aplatir par un geste imperceptible. Tous ces objets le mettaient dans un état d'excitation et de peur. Il avait l'impression qu'ils se trouvaient dans sa tête, dans son nez ; cela l'inquiétait beaucoup, le rendait impatient, coléreux et déprimé.

Au cours des séances psychanalytiques, il reconstitua la première apparition de ces troubles. Le jeune garçon vivait au préventorium dans une atmosphère chargée de sexualité. Les garçons et les fillettes jouaient pendant la récréation dans des cours séparées par une grille. On s'envoyait des billets doux, de part et d'autre ; il n'était question que d'amour et de mariage. Lui-même avait une « fiancée » de huit ans qui lui envoya un billet doux qu'il fit lire par ses camarades, étant lui-même illettré. On se moquait de lui.

A l'école il embrassa cette petite fille, ce qui lui valut d'être renvoyé et de faire quatre heures de chaise longue au lieu de deux. Il était très indigné de cette punition, car il trouvait déjà très pénible de rester pendant deux heures allongé sur le dos sans rien faire, mais quatre heures, c'était exaspérant.

Pendant cette première sieste de quatre heures, nous dit-il, quelque chose s'était passé qui déclencha ces états étrangers. La seule chose dont il se souvienne est la prise de température, et surtout le thermomètre. Cet objet rappelle par sa forme les autres objets obsessionnels — tous des symboles de l'objet tellement redouté par cet enfant — de l'organe sexuel viril.

Notre jeune garçon craignait, dans le préventorium, le surveillant qui était tout-puissant. Cet homme, très sévère, punissait les enfants pour un rien.

Cet enfant avait aussi très peur de son grand-père chez lequel il habite avec sa mère et sa sœur, sa mère n'étant pas mariée. Cette peur est basée sur la peur de castration qui est aussi à l'origine de sa peur de la jambe de la lettre « p », par laquelle commence le mot « pépé », c'est-à-dire « grand-père ».

L'atmosphère amoureuse du préventorium, les siestes prolongées dont le seul divertissement consistait dans la prise de la température contribuaient beaucoup à diriger l'intérêt de Jacques vers l'organe sexuel. En cherchant le début de ses obsessions, il précisa tous ces détails, sans comprendre leur sens symbolique. L'objet réel de sa peur appartenait aux choses tabou et fut

remplacé par des objets en soi anodins, qui s'étaient pourvus de toute la charge affective de l'objet interdit et qui, à son tour, lui causaient une gêne excessive, le mettaient dans un état d'excitation sexuelle doublée de peur. Les symptômes morbides de Jacques contiennent l'origine de perversions qui se sont traduites chez lui par des phobies et des obsessions. Ces mêmes causes, en moindre proportion peuvent créer des malaises qui révoltent et intimident tout à la fois la personnalité, dévient la vie sexuelle vers les perversions du fétichisme, de l'exhibitionnisme et du voyeurisme.

Nous sommes arrivés, par le traitement psychanalytique, à désarticuler cet engrenage de symptômes, si pénible pour l'enfant, et à le libérer de ses obsessions et de son excitation sexuelle fruste. Il est probable que si la psychanalyse n'était pas intervenue, cet enfant aurait trouvé une solution en transférant sa charge affective sur un de ces objets obsessionnels, et en aurait fait un fétiche qui lui aurait permis d'arriver à une fausse adaptation à la réalité. Il serait entré dans la voie du fétichiste qui vit dans une excitation sexuelle assez grande dont la détente est liée à des actes bizarres qu'il est obligé de commettre en cachette et dans des circonstances assez complexes.

Nous avons pu souvent constater quelles voies détournées l'interdiction du surmoi oblige l'individu à prendre pour satisfaire ses tendances sexuelles excessives. L'objet de son intérêt étant frappé d'interdiction, il le scotomise et le remplace par une multitude d'objets anodins qui lui ressemblent par leur forme, leur usage ou un autre lien plus éloigné. Notre exemple nous a permis d'entrevoir les voies par lesquelles un traumatisme affectif en accentuant les préoccupations sexuelles, devient l'origine de certains traits du caractère, de troubles psychiques et même physiques, stabilise ou change l'attitude du sujet envers son ambiance.

CHAPITRE III

Rôle joué dans la structure de la personnalité par l'alliage des apports de différentes phases libidinales et par les instincts partiels

1. Personnalité aux traits de caractère dus à une seule phase libidinale.
2. Groupes opposés de la personnalité provenant de la même phase libidinale.
3. L'influence sur l'évolution de l'individu de l'alliage d'éléments provenant de différentes phases libidinales.
4. Déviations dues aux affluents instinctuels partiels.
5. Exemples cliniques de ces différents groupes.

Les principaux éléments structurels de la personnalité sont d'origine *orale, anale* et *génitale.*

Ces trois sources sont enrichies par les affluents des instincts partiels, c'est-à-dire des perversions : exhibitionnisme, fétichisme, masochisme et sadisme.

Si nous envisageons les différentes voies d'évolution de la phase orale de la libido, nous trouvons qu'elle peut persister chez l'adulte sous sa forme primordiale du plaisir d'absorber la nourriture, mais aussi qu'elle peut se transformer en plaisir du baiser, en plaisir de la possession. Le plaisir de la succion peut se transformer chez l'individu adulte en grand optimisme, en confiance dans la vie. Ces personnalités répandent autour d'elles une atmosphère sympathique et heureuse. Le type oral heureux est, d'après Abraham, généreux et sociable.

Si la tendance à la possession s'accentue trop, la forme morbide du plaisir de mordre, d'absorber et de garder ce qu'on possède, prendra le dessus.

Une autre forme morbide de l'érotisme oral est celle dans laquelle l'individu s'accroche à un autre être, l'inonde de son besoin insatiable de tout communiquer. Ce besoin de parler abon-

damment se substitue aux autres modes inconscients de tuer son partenaire, de le mordre, de l'absorber.

Le type oral sadique sera poussé à la jalousie, à l'envie, à la convoitise et à l'hostilité. Il contiendra l'élément d'avarice du type sadique-anal.

L'érotisme oral sublimé peut s'exprimer par le travail scientifique et devenir l'origine de recherches scientifiques.

Un travail scientifique peut contenir tous les éléments de l'érotisme oral et intestinal. Ainsi il commence par l'absorption, continue par la digestion et finit par la projection, c'est-à-dire par l'évacuation des matériaux digérés. Le personnage du savant peut présenter l'alliage de ces trois mécanismes ou peut rester fixé à l'un d'eux. Les uns ont le don d'absorber de grandes quantités de matériel scientifique, mais sont très inhibés dans un travail créateur. D'autres, par contre, manquent de la capacité de rétention : à peine absorbé, leur matériel scientifique est projeté à l'extérieur.

La fixation à la phase orale donne une priorité au sein comme objet de plaisir et peut devenir le point de départ de différentes déviations de la personnalité. Cette fixation se trouve presque toujours à la base de l'homosexualité, dans laquelle le phallus remplace le sein maternel. D'autre part, la fixation au sein maternel est la cause d'un sevrage difficile et marque le comportement de l'enfant et même de l'adulte.

Ces êtres sont révoltés contre leurs parents, ils ne supportent pas l'autorité paternelle, ni aucune contrainte, et rendent la vie familiale, souvent même au sein du foyer qu'ils ont eux-mêmes créé, impossible. En dehors de leur famille, ils sont l'amabilité même, des êtres charmants et sympathiques.

Nous avons eu l'occasion d'observer ces mêmes déviations de caractère chez des enfants fixés à la phase érotique orale. Ils sont très autoritaires, agressifs, indisciplinés ; ils réclament leur liberté ; ils ont des crises de colère très violentes et ne veulent pas accepter leur situation familiale.

Un autre trait caractéristique de ce groupe d'enfants est la difficulté de les alimenter. Ils ne veulent pas renoncer au plaisir oral éprouvé au sein maternel et gardent, jusqu'à l'âge de quinze, seize ans, une préférence pour les plats lactés et farineux.

Ainsi, un de nos jeunes malades, Emile R., âgé de quatorze ans, garçon intelligent, gentil et charmant en dehors de sa famille, a été depuis son tout jeune âge très indiscipliné et insupportable

chez lui. Il se battait avec son père, frappait et mordait sa mère.

Les définitions qu'il donna des mots « père », « mère » et « enfant » sont très intéressantes : « le père est une personne humaine, la mère une personne de laquelle on ne peut pas se détacher, et l'enfant une petite personne ». Ces trois définitions caractérisent toute la situation affective de notre jeune malade. Celle-ci nous permet d'entrevoir l'évolution de sa personnalité, s'il n'arrive pas à se détacher de sa mère.

Son alimentation a toujours été des plus difficiles. Son sevrage fut extrêmement pénible. A quatorze ans, il avait encore gardé une préférence pour les plats doux. Il est resté fixé au stade oral sadique, et n'est pas parvenu à renoncer au plaisir oral éprouvé, dans le temps, au sein maternel. Il tâcha de retrouver, après le sevrage, le paradis perdu en n'acceptant, même assez tardivement, que de la nourriture lactée et farineuse.

Sa malignité, son agressivité, ses actes destructeurs sont dus, pour la plus grande part, à la non-liquidation de son érotisme oral et anal. La personnalité de notre jeune malade contient aussi des éléments provenant en grande partie de stades libidinaux ultérieurs au stade oral. Sa révolte contre son père provenait du stade génital, son agressivité du stade anal, tous les deux n'ayant pas fait une évolution normale. Il se défendait contre les complexes d'Œdipe et contre celui de castration qu'il n'est pas non plus arrivé à liquider.

Il voulait quitter la maison paternelle, car loin d'elle il n'était pas inquiété par les résidus de différents stades libidinaux, ni par les complexes dus à son âge. En dehors du foyer familial les motifs de réactions autoritaires n'existaient pas pour lui, et son comportement était impeccable.

Seulement, ces forces affectives refoulées cherchent une issue et se dirigent avec le temps sur d'autres êtres qui deviennent des écrans pour les parents.

Nous avons eu l'occasion de revoir notre jeune malade deux ans plus tard, et nous avons appris qu'il se déplaisait à l'école et qu'il était devenu insupportable vis-à-vis de certains professeurs. Emile R. gardera sa personnalité faite d'éléments provenant de la non solution du complexe d'Œdipe et de castration, ainsi que des résidus assez considérables des phases orale et anale.

Nous avons déjà envisagé les conséquences d'une fixation orale de la libido sous la forme morbide de possession. Les indi-

vidus qui en sont affectés ont une tendance à englober, à absorber ; ils ont un appétit excessif dans tous les domaines et un besoin de le satisfaire immédiatement.

Ainsi, une de mes malades éprouvait de grandes difficultés à prendre ses repas à des heures régulières. En tant que femme mariée, elle s'arrangeait, dès que cela lui était possible, pour ne pas rester assise à table pendant toute la durée d'un repas. Elle préférait aussi manger en cachette les restes du garde-manger.

Se trouvant devant l'étalage d'une charcuterie, elle ne pouvait souvent résister à la tentation d'acheter des provisions et de les consommer aussitôt sous une porte cochère ou ailleurs, bien que cette manière de manger se trouvât en contradiction avec son éducation, sa situation sociale et son savoir vivre. Elle avait aussi, dans d'autres domaines, un besoin d'assouvir son appétit immédiatement et supportait difficilement un refus.

La personnalité de cette malade était empreinte de la tendance à la possession provenant de la fixation de sa libido au stade oral-sadique.

Mais ces appétits instinctuels démesurés ont fait apparaître des forces morales inhibitrices. Une de ces forces est la *peur*, qui entre déjà en action dans le stade oral-sadique pour contrebalancer le narcissisme avec son but érotique cannibale. Notre malade était sujette de temps en temps à des peurs injustifiées et cherchait une libération de ces états pénibles dans des courses à travers la ville, sans but. Sous l'action de la peur elle s'accusait parfois d'actes illicites pour lesquels elle se croyait poursuivie.

Dans ce cas, l'équilibre des éléments dont la sexualité orale est construite était décomposé et provoquait chez la malade des états d'anxiété, d'angoisse, le sentiment d'être perdue dans le monde. Grâce à cette circonstance, ces éléments prenaient des proportions démesurées. Leur aspect morbide nous permit de pénétrer plus profondément dans leur mécanisme et de nous familiariser avec l'importance, pour la structure de la personnalité, d'une évolution normale de cette phase libidinale.

La connaissance du destin des lois de l'« érotisme oral », celle des mécanismes psychiques normal, pervers et névrosé, qui accompagnent l'évolution et la fixation du stade libidinal, nous facilitent maintenant l'étude des éléments de caractère émanant de ce stade.

Freud, en premier lieu, et ensuite Jones et Abraham ont

constaté la relation étroite qui existe entre la fixation de l'érotisme anal et la névrose d'obsessions, ainsi que le caractère obsessionnel.

Freud a délimité les trois traits suivants du caractère obsessionnel : l'amour de l'ordre qui peut dégénérer en minutie ; l'économie, qui passe facilement à l'avarice et l'entêtement qui peut devenir de l'obstination. Mais ces éléments obsessionnels, tant qu'ils ne dépassent pas une certaine limite, peuvent aussi être utiles dans la structure de la personnalité.

La phase anale et uréthrale est l'origine, en dehors des traits obsessionnels de caractère, de la tendance à la possession, à l'agressivité, à la destruction et à la cruauté.

L'individu, au stade anal-uréthral, acquiert plus d'indépendance dans la faculté de se procurer un plaisir. Il est maître des muscles obturateurs de l'anus et de la vessie et apprend à régler leur fonctionnement d'après le principe du plaisir maximum. Cette possibilité d'être soi-même la source d'un plaisir renforce le narcissisme de l'enfant, son sentiment de puissance, sa confiance dans sa force créatrice. Ces éléments narcissiques caractérisent l'individualité construite sur les résidus de la phase anale.

La fixation au plaisir d'érotisme anal uréthral confère à la personnalité certains traits mentionnés de caractère, tous liés par leur apport obsessionnel.

L'acte d'évacuation des matières et de l'urine, peut devenir, entre autres, la source d'imaginations très vives, d'idées de grandeur et de puissance. La plupart des enfants voient dans cet acte un modèle de la procréation.

Les excréments ont pour l'enfant une valeur d'objet d'échange affectif, une valeur monétaire. La fixation à ce stade érotique devient l'origine d'une relation affective exagérée avec des objets qui, à l'âge adulte, remplacent les produits du corps ou deviennent leurs symboles — l'argent, les bijoux, les œuvres d'art, tout ce qui peut se collectionner.

Le trait classique du caractère anal est représenté chez ces individus dans les relations qu'ils ont avec l'argent. Leur trait de caractère essentiel est l'avarice qui correspond sur le domaine anal à la rétention des excréments. Ces individus ont un besoin d'amasser en grande quantité des pièces de monnaie, des objets même sans aucune valeur. Ils éprouvent une grande difficulté à se séparer des objets inutiles et cependant ils sont capables de se

débarrasser de ces collections d'un seul coup, ce qui correspond au plaisir de retenir les excréments aussi longtemps que possible et de les évacuer d'un seul jet.

Une malade d'Abraham confirma, par la manière dont elle se sépara d'objets usagés, l'origine anale de son comportement. Elle attacha ces objets d'une manière insuffisante, par un bout, sous sa ceinture, au dos et les laissa tomber en route dans la forêt. Pour revenir elle emprunta un autre chemin afin de n'être tentée de ramasser ces objets.

On a l'impression que chez ces personnes, la mesure de la valeur réelle des objets est déplacée. C'est leur sens symbolique seul qui compte, aussi satisfait-il le besoin de garder les choses. Ces individus éprouvent de la difficulté à engager une dépense pour des choses qui ne laissent pas de traces matérielles. Il existe une disproportion entre leur parcimonie, leur avarice et leur prodigalité pour des objets d'une durée très grande.

L'exemple suivant confirme cette notion : un de mes malades, d'une avarice excessive, comptait les allumettes qu'il laissait à la disposition de sa femme de ménage, ne recevait pas de visites pour ne pas user ses chaises, n'admettait pas de dépenses pour le théâtre, les concerts et les voyages. Par contre, ce même homme dépensa une somme considérable pour préparer son caveau. Il surveilla personnellement les travaux de construction du monument qu'on édifierait après sa mort et en acquitta tous les frais.

Ces personnes remplacent dans leurs besoins affectifs des êtres vivants par des objets. Notre malade vivait dans un isolement complet. Il était brouillé avec sa famille, n'avait pas d'amis ; ses maîtresses étaient des femmes de rencontre qu'il battait et torturait, si l'occasion s'y prêtait.

Le caractère obsessionnel de son comportement, ses relations avec l'argent, avec les êtres vivants et les objets — tout était imprégné des éléments de provenance anale.

La psychanalyse des enfants nous permet souvent d'observer dans leur personnalité une structure anale. Leur comportement en dehors de l'analyse, et même au cours des séances, nous apporte un matériel très précieux à ce sujet. Leur intérêt direct pour la fonction physiologique de la digestion, leur penchant pour le langage scatologique, leur propreté exagérée ou leur négligence excessive, leur tendance à amasser des objets inutiles et sans valeur, leur besoin de collectionner des timbres, des pièces de

monnaie, même des ficelles, leur agressivité et souvent leur manque de relations affectives avec l'entourage — tout cela peut se trouver chez un même enfant et provenir de la structure anale.

Un de mes malades, un jeune garçon de onze ans, atteint d'une névrose d'obsession, collectionnait des sous troués qu'il enfilait sur une ficelle. Il était très fier de cette collection et la gardait précieusement. Il me demandait à chaque séance que je lui fasse cadeau d'un sou troué. Bien qu'il fût comblé de cadeaux d'un prix élevé, il attribuait à ces pièces de monnaie une valeur excessive.

Le même jeune garçon se plaisait à négliger sa personne et ses vêtements, mais de temps en temps il arrivait à la séance dans un costume impeccable, les cheveux bien arrangés, un jeune homme à la page. Cela ne l'empêchait pas, même dans cette tenue, de se servir de mon W.C. pour se débarrasser de ses matières et de ne pas tirer la chaînette pour que je m'aperçoive bien du cadeau qu'il me faisait.

Ce jeune garçon était au début du traitement d'une agressivité marquée. Il ne montrait pas le moindre signe d'affection pour son entourage. Il était surtout agressif à l'égard des femmes, et avait une grande curiosité pour leur sexe. De cette manière, il extériorisait ses préoccupations sexuelles.

La collection des pièces de monnaie trouées décelait plusieurs intérêts et conflits de notre jeune malade. D'une part, c'était un symbole de ses préoccupations anales, de son intérêt pour les excréments, pour leur valeur affective, pour le plaisir de leur rétention ; d'autre part, il voulait nous démontrer par les pièces trouées ses connaissances sexuelles, son mépris de la femme. Mais il voulait aussi nous obliger à contribuer à ces connaissances si curieuses.

Son agressivité, son plaisir de détruire, ses obsessions de symétrie dans la disposition des objets, dans leur conservation de la place occupée, la répétition des gestes, toutes ces obsessions nous indiquent la structure anale de la personnalité de notre jeune malade.

L'appréciation des excréments comme objets d'échange affectif joue un très grand rôle dans l'éducation à la propreté. L'enfant apprend au prix de témoignages d'amour ou de punition de la part de la mère ou de la personne qui la remplace, à déposer ce cadeau à des heures régulières.

Nous avons parlé des conséquences du sevrage non réussi. Nous sommes obligés de constater qu'une éducation maladroite à la propreté peut avoir des conséquences importantes sur la structure de la personnalité. Un traumatisme affectif à cette occasion peut devenir l'origine d'une névrose à l'âge adulte.

Il existe un type de caractère qui est dû au traitement de la constipation chez l'enfant par les lavements qu'applique l'un des parents ou bien la nourrice. Ce sont des individus sans confiance en eux-mêmes, sans initiative, mous, qui demandent à leur entourage de faire pour eux les efforts.

En analyse, ils refusent de se laisser aller à des associations libres et demandent au psychanalyste de prendre sur lui tout le travail. Ils restent souvent soumis aux personnes qui leur administraient les lavements.

Les personnalités d'une structure anale ont souvent un amour exagéré de la propreté et de l'ordre. Chez ces êtres, on trouve une transposition de la libido de la zone génitale à la zone anale.

Les femmes de ce type sont souvent frigides, mais elles tiennent à remplir d'une manière impeccable leurs devoirs de maîtresses de maison, d'épouses et de mères de famille.

Les individus de ce type trouvent un plaisir excessif à s'occuper de statistiques, à établir des programmes d'emploi du temps, à faire des rubriques et des classifications. Le travail même qui consiste à préparer toutes ces listes et tous ces programmes leur procure un plaisir très grand et leur permet de mettre dans la manière de les exécuter toute leur personnalité. Ce sont d'habitude des gens qui ne tiennent qu'à leurs propres méthodes et à leurs propres points de vue.

Le comportement de ces individus comporte l'élément obsessionnel qui est le plus caractéristique de leur personnalité.

Nous pensons qu'il est intéressant d'étudier une obsession à caractère anal *in statu nascendi* chez un enfant.

Nous avons eu l'occasion de soigner un jeune garçon de dix ans ayant l'obsession de donner des gifles ou de lancer, pendant les repas, des assiettes à la tête de sa mère, ou d'autres personnes de sa famille. Ce comportement tendait à exprimer sa haine contre sa mère qu'il considérait comme coupable du divorce de ses parents. Il prenait sur lui le rôle de défenseur du père qui a été évincé de la famille.

Cet enfant vivait dans sa famille à l'écart : il ne partageait

pas les jeux de ses frère et sœur, et il prenait les repas à la cuisine en compagnie des domestiques contre lesquels il n'éprouvait aucun besoin de réaliser ses obsessions.

A côté des obsessions évidentes pour son entourage, il en avait d'autres qu'il nous confia comme un grand secret et qui nous renseignèrent sur leur origine anale.

Il se sentait poussé à ranger en piles dans son esprit des objets qu'il voyait ou qu'il imaginait. Les objets d'une pile étaient tous de la même taille et chaque pile contenait des objets de taille plus petite que la précédente. Les piles mêmes étaient disposées d'une manière décroissante.

Dans ses promenades, il rangeait, d'après ce même système, les pierres qui se trouvaient amassées dans les rues pour les travaux publics. Pour cet enfant, ce système de piles avait différents sens. D'une part, ces piles symbolisaient pour lui la hiérarchie familiale, les relations entre ses parents, entre la mère et les enfants eux-mêmes ; d'autre part, elles représentaient ses excréments, les produits de son propre corps. Ces piles étaient encore en rapport avec sa curiosité de la provenance des enfants.

Cet enfant, qui depuis son plus jeune âge était privé d'un vrai amour maternel, vu le caractère très dur de sa mère et le manque de compréhension de son entourage, était prédestiné au refoulement, à la recherche des compensations morbides d'une vraie vie de famille. Il se replia de plus en plus sur lui-même et trouva dans ses obsessions des mesures de défense. Son imagination se réalisa dans les jeux symboliques de sa propre invention, qui traduisaient ses préoccupations anales.

Nous avons essayé d'illustrer par cet exemple l'image de la personnalité construite des éléments de la phase libidinale anale.

Nous avons vu que, suivant leur intensité, les mêmes traits de caractère peuvent servir à la structure d'un être normal, doué de grandes qualités, ainsi qu'à celle d'êtres morbides ou asociaux.

Les traits essentiels d'un caractère anal sont : l'amour de l'ordre, la relation avec l'argent et le penchant à une rigidité qui peut dégénérer en obsessions.

L'amour de l'ordre peut créer entre autres des êtres grincheux, méticuleux, qui, en transposant leur érotisme de la zone génitale à la zone anale, deviennent incapables d'une vie sexuelle normale.

Nous avons essayé de montrer dans nos exemples que l'agres-

sivité, mais aussi une vive imagination, une grande originalité peuvent provenir d'un apport anal.

Certains résidus des phases infantiles de la sexualité peuvent donc contribuer utilement à la structure de la personnalité : ceux de la phase orale peuvent fournir à l'âge adulte une notion utile de la possession ; ceux de la phase anale une régularité et une assiduité dans le travail ; la phase génitale ajoutera un élément d'amour aux précédents et deviendra un facteur essentiel dans les directives de la personnalité adulte.

Freud trace une image très vivante de la décomposition en ses éléments de la personnalité, sous l'influence d'un facteur morbide. Il la compare à un cristal qui, jeté par terre, ne se casse pas d'une manière quelconque, mais se divise en morceaux d'après ses faces de structure.

CHAPITRE IV

Le rôle de la phase génitale pour la structure de la personnalité

1. Deux noyaux de cette phase : l'amour et la haine.
2. La haine complément de l'amour dans la première phase génitale.
3. Destin de la haine dans l'évolution libidinale de l'individu.
4. Déviation dans la structure de la personnalité due au choc entre la phase génitale et les résidus des phases précédentes.
5. Exemple clinique des troubles de la personnalité dans la « dépersonnalisation ».
6. Déviation de la personnalité exprimée dans « l'hystérie ».

La sexualité génitale qui évolue en deux phases chez l'être humain contient les éléments les plus importants pour la structure de la personnalité.

La première phase commence à l'âge de deux à trois ans et dure jusqu'à l'âge de la latence, c'est-à-dire jusqu'à sept ans ou même jusqu'à la puberté. Elle apprend à l'enfant à renoncer au plaisir et à faire des sacrifices.

Le plaisir sexuel consiste, à cette phase, dans la masturbation, car la réalisation du désir sexuel du jeune garçon pour la mère, et de la petite fille pour le père est d'avance condamnée.

Le sentiment incestueux pour le parent du sexe opposé à celui de l'enfant est accompagné de la haine pour le parent de son propre sexe. Cette situation affective très trouble crée le complexe d'Œdipe qui est, à son tour, l'origine du complexe de castration.

Celui-ci traduit la peur de l'enfant, du châtiment suprême qu'il attend de la part du père pour ses sentiments incestueux envers sa mère.

Ces deux noyaux affectifs — l'amour et la haine — qui dirigent toute la vie de l'être humain et décident du sort de l'individu et des peuples entiers proviennent donc de ces deux conflits primordiaux de l'enfance.

Les complexes d'Œdipe et de castration devraient, dans une évolution sexuelle normale, arriver à une liquidation dès le premier stade génital de la libido.

L'étude des stades antérieurs sexuels nous a montré que, le plus souvent, leur évolution ne s'accomplit pas sans accrocs.

C'est le cas aussi pour le stade génital de la sexualité.

La deuxième phase génitale, celle de la puberté, représente la clé de voûte dans la structure de la personnalité. Cette phase modèle l'être humain dans le sens sexuel définitif. Dans son évolution normale, l'individu choisit à cette époque, comme partenaire de la vie sexuelle, un être du sexe opposé au sien.

L'âge de la puberté, ce tourniquet qui marque le passage de l'enfance à l'âge adulte, est hérissé de difficultés.

Les complexes d'Œdipe et de castration, qui paraissaient inexistants pendant la période de latence où chez l'enfant les préoccupations sexuelles cèdent le pas aux intérêts scientifiques, esthétiques, moraux et sociaux, reviennent avec une force accrue. Ces deux complexes cherchent à cet âge une solution définitive.

Le fils est capable de détacher son désir sexuel de la mère et de le reporter sur un être féminin en dehors de la famille, ce qui lui enlève le sentiment de culpabilité et la haine envers le père. Le jeune homme donne alors libre cours à sa tendresse pour sa mère, mais il arrive aussi à éprouver ce sentiment pour son père, ainsi que pour ses frères et sœurs.

Cette nouvelle puissance d'aimer dans le sens le plus large permet à l'individu de prendre sur lui les sacrifices et les devoirs de l'âge adulte, d'entrer dans cette nouvelle période de la vie dans un équilibre stable. La personnalité construite sur une telle base est caractérisée par une grande harmonie et par une résistance aux vicissitudes de la réalité.

Ce qui effraye la jeunesse à l'âge de la puberté, c'est le changement dans les conditions sociales et morales de la vie — le travail et la responsabilité de ses actes. La puberté est le carrefour des difficultés intérieures et extérieures de la vie humaine. Le fait suivant, raconté par les parents d'un jeune malade de seize ans, nous montre ce que le problème du travail peut contenir d'effrayant et de magique pour un enfant :

Ce jeune homme, malgré une intelligence normale, a toujours refusé de poursuivre des études régulières. En classe, il passait

son temps à jouer, à la maison à écrire des poésies et des drames sans aucune valeur littéraire.

Il avait eu à l'âge de sept ans son premier et unique accès de colère, quand il aperçut sur l'édifice d'un ministère l'inscription en lettres d'or : « Ministère du travail ». Il se jeta par terre et cria, indigné de ce qu'il existait un ministère du travail et que l'inscription était faite en lettres d'or. Cette seule réaction à l'âge de sept ans contenait la ligne de conduite de la personnalié de notre jeune malade.

Les individus qui ont une telle difficulté à accepter le devoir du travail ont également une évolution sexuelle déviée. Le jeune malade dont je viens de parler en donne la preuve. Il vivait dans un refoulement absolu des problèmes sexuels et prétendait ne pas être renseigné à l'âge de seize ans sur la provenance des enfants. Cet arrêt de l'évolution sexuelle était accompagné d'une stérilité intellectuelle presque complète.

Une précocité sexuelle, par contre, va souvent de pair avec une intelligence très grande, une activité scientifique bien organisée. Cette corrélation était très marquée chez un de mes jeunes malades de huit ans atteint d'une masturbation excessive et d'une curiosité sexuelle précoce.

Sous l'apparence d'une indifférence complète, il cachait un amour profond pour sa mère, sa petite sœur et ses grands-parents, il supportait les punitions sévères que son père lui faisait subir avec un stoïcisme étonnant pour son âge et cependant il en était très indigné et il souffrait profondément d'être privé des friandises et des plaisirs accordés à ses frères et sœur.

Il s'était créé un monde à lui dans lequel il trouvait la réponse aux questions qui le préoccupaient. Il s'intéressait à l'astronomie, aux sciences et étudiait la structure du corps humain dont il faisait des dessins anatomiques surprenants. Il dessinait le squelette humain, le corps de l'homme et de la femme avec un réalisme rare chez un enfant de son âge. Il observait dans une glace sa bouche ouverte, dans laquelle la luette attirait tout spécialement son attention.

Il était tout fier de briller devant sa psychanalyste par ses connaissances de la structure des voies respiratoires et digestives et par sa connaissance de la distance entre la terre et le soleil. Sa curiosité sexuelle l'a donc poussé aux investigations en d'autres domaines. Il arriva à réaliser ses conflits affectifs et sa curio-

sité sexuelle dans les domaines scientifique et artistique et à trouver dans cette activité une très grande satisfaction.

Sa personnalité nous paraît tracée : elle est faite d'une sexualité génitale très prononcée avec des apports des phases orale et anale qui alimenteront ses intérêts multiples scientifiques, artistiques et moraux. Sous une dureté et un détachement affectifs apparents notre jeune garçon sera capable de sentiments profonds et durables.

Les préoccupations d'ordre sexuel poussent quelquefois les jeunes gens des deux sexes à l'âge de la puberté dans un filet d'actes et de pensées obsessionnels qui cachent et expriment en même temps ces préoccupations.

La note affective qui accompagne ces actes est souvent l'inquiétude, l'anxiété et même la peur. Ces individus deviennent susceptibles, ils ne comprennent plus leurs propres pensées et actes, un doute s'empare d'eux, qui peut dégénérer en doute de l'intégrité de leur propre personne. Ils cherchent dans leur entourage la confirmation de leur intégrité, en demandant aux autres personnes si elles éprouvent les mêmes sentiments qu'eux. Ils s'effrayent de recevoir une réponse négative.

Ces états sont l'expression du dédoublement de la personnalité sous forme de dépersonnalisation. Ces malades se sentent changés, commencent à douter de la réalité de leurs propres impressions et enfin de leur propre existence. Ils se regardent souvent dans un miroir pour vérifier, si leurs traits n'ont pas changé et constatent parfois que l'impression de leur propre image n'est plus la même qu'auparavant. Les objets leur apparaissent irréels, souvent d'une taille changeante, tout vacille autour d'eux et menace de s'écrouler.

Le sentiment du changement qu'ils éprouvent dans leur propre personne et dans le monde extérieur crée en eux une telle inquiétude, une telle peur, qu'ils cherchent à fuir l'endroit où ils se trouvent, espérant éprouver ailleurs un apaisement. Ces individus sentent atteinte l'intégrité de leur personnalité et souffrent profondément de cette désagrégation.

Ces états pathologiques nous indiquent le rôle que joue pour l'individu la cohérence des éléments dont la personnalité est construite. Ces déviations nous permettent d'étudier la structure de la personnalité sous un jour très intéressant.

L'anxiété qu'éprouve le malade atteint de dépersonnalisation

rappelle le jugement du primitif sur les états d'âme de l'aliéné. Ce jugement est basé sur l'idée du primitif que l'être humain est habité par une quantité d'esprits qui constituent sa personnalité, mais qui la nuit, quittent le corps pour aller se promener dans le monde. Si l'un de ces esprits s'égare et ne rentre pas, l'individu n'est plus le même.

Le cas de dépersonnalisation observé chez une jeune fille de dix-neuf ans nous paraît très instructif pour l'étude de la structure de la personnalité et ses déviations.

Cette jeune fille avait, à partir de l'âge de douze ans, des crises qu'elle désignait du nom « d'états drôles », car elle se sentait soudainement modifiée, l'entourage lui paraissait étranger, lui faisait peur.

Il y avait deux ordres d'idées qui la préoccupaient dans ces états : d'une part, elle se demandait si les objets deviennent plus petits ou plus grands, si un mur coupé droit peut devenir saillant ; d'autre part, si le changement qu'elle éprouvait se produisait dans l'aspect des objets, ou si c'était elle qui avait changé.

Elle se demandait aussi si l'excitation et la peur qu'elle ressentait pendant ces « états drôles » étaient la conséquence ou bien la cause de ces états.

Ces « états drôles » étaient liés à une excitation sexuelle qui déterminait en elle la peur de perdre la tête, de faire des choses qu'elle n'aurait pas faites dans son état normal. Elle pensait alors aux routes qui montent et descendent, aux ponts qui se lèvent et s'abaissent, aux murs qui s'approchent et s'éloignent, qui ressortent et rentrent, aux maisons qui deviennent plus grandes et plus petites, à une rue enflée.

Les images grâce auxquelles la malade exprimait ses états de dépersonnalisation avaient un caractère purement sexuel. Tant qu'elle ne comprenait pas ce langage, elle pouvait s'en servir sans être tourmentée de la crainte de provoquer chez elle, du fait de ces questions une excitation sexuelle. Ce camouflage était le meilleur moyen d'extérioriser tous ses conflits inconscients, toute sa curiosité infantile pour les questions sexuelles.

Cette manière d'exprimer ses états morbides nous apparaîtra plus compréhensible, si nous apprenons que toutes les questions sexuelles étaient frappées, dans sa famille, d'interdiction. Notre malade était, dès sa plus jeune enfance, condamnée à refouler toute sensation, toute curiosité sexuelles. Même à l'âge de dix-neuf

ans elle n'osait pas, sur l'interdiction du père, lire des journaux, des romans, tout sujet sexuel était banni de la conversation entre elle et ses parents.

Notre jeune fille menait en même temps une vie mondaine très active, elle fut très courtisée et demandée en mariage. Elle rejeta cette demande apparemment de peur d'avoir des enfants malades, en réalité à cause de sa fixation morbide au père et du refoulement de sa sexualité.

Sa personnalité est dominée par les tendances instinctuelles qui n'arrivant à aucune réalisation se sont sauvées par les symptômes névrotiques et ont troublé par la suite la vie affective de la jeune fille.

Le complexe de castration (le mur coupé), la question de la différence des sexes, les préoccupations de la puberté (la rue enflée la fait penser à la croissance de son sein), la question de la provenance des enfants (les objets qui deviennent plus grands et plus petits évoquaient pour elle le changement de taille de la femme pendant la grossesse et après l'accouchement), tout cela a trouvé son représentant dans les préoccupations symboliques de notre malade. Son complexe d'Œdipe s'exprimait dans ses rêves, où il s'agissait de femmes tuées par leurs maris, de son mariage avec un homme âgé d'une noble souche.

Le trouble essentiel de cette malade était un trouble affectif : le sentiment du changement de son entourage, le sentiment d'étrangeté et de dépaysement.

La malade comprit, au cours du traitement, l'origine purement sexuelle de ses troubles, qui avaient pour point de départ un sentiment de culpabilité lié à la masturbation infantile, ainsi qu'au complexe d'Œdipe vis-à-vis de sa mère.

L'interdiction d'un surmoi trop sévère une fois levée, nous découvrons dans la structure de la personnalité de notre malade la prédominance d'éléments provenant de la phase génitale ce qui lui confère une orientation harmonieuse et féminine dans la vie.

Elle est arrivée à trouver le lien qui existait entre sa peur de la mort à douze ans et le serment fait à six ans de mourir aussitôt qu'elle recommencerait à se masturber, ce lien qui était refoulé dans une couche profonde de l'inconscient. Sans l'explication de ce lien, la cérémonie à douze ans de répéter trois fois avant de se coucher la formule qu'elle ne mourrait pas cette nuit aurait paru incompréhensible.

Elle comprit au cours du traitement le langage de ses rêves, celui de ses actes symboliques (mettre le couvercle soigneusement tous les soirs sur le seau, la peur des couteaux, la peur de couper à son père ce que « l'homme a de plus que la femme », la peur d'être enceinte de son père par un germe qui se serait égaré dans son lit ou dans le W.C.) et elle se rendit compte du rôle que jouait dans sa névrose le désir sexuel vis-à-vis de son père et le désir de la mort de sa mère.

Elle comprit la portée sexuelle des idées qui l'avaient tourmentée, l'idée des ponts qui se lèvent et s'abaissent, des murs qui sortent et se rétrécissent, des murs coupés, des objets qui deviennent plus grands et plus petits, et elle se débarrassa de ses sentiments morbides, de ses peurs.

Dès ce moment, elle retrouva sa liberté de penser et d'agir.

Le traitement psychanalytique de notre malade a consisté à remettre sa libido dans ses positions stables. Cette étude nous montre de quel stade libidinal provenaient les différents symptômes morbides et l'influence qu'ils avaient sur l'attitude de la jeune fille envers le monde extérieur.

Au début du traitement, la libido de notre malade qui se trouvait, d'une part, fixée aux stades infantiles et, d'autre part, aiguillée sur la fausse voie des réalisations morbides provoquait un bloquage de son affectivité ; ce bloquage la privait du contact avec la réalité. Les limites entre sa personne et l'ambiance étaient devenues à ce point floues qu'elle ne parvenait pas toujours à distinguer entre ses sensations réelles et morbides, et à démêler si c'était elle ou le monde extérieur qui avait changé.

Sa régression libidinale avait atteint le stade infantile dans lequel la discrimination entre la propre personnalité et l'ambiance n'existe presque pas, par ailleurs elle était un être adulte qui possédait des connaissances intellectuelles des limites entre sa personne et le monde extérieur.

Le choc entre ces sensations morbides et ses connaissances intellectuelles était accompagné d'une profonde angoisse dont elle cherchait à se débarrasser par des courses à travers Paris, sans but réel et par des questions stériles sans fin, demandant si les autres éprouvaient les mêmes sensations qu'elle et si c'était l'entourage qui avait changé.

La peur jouait dans ce cas un double rôle : celui d'avertisseur

du danger qui est contenu dans les tendances instinctuelles et celui d'aide morale qui la poussait à la recherche de la guérison.

Elle se rendait compte en même temps que la dimension des objets n'augmente, ni ne diminue, mais elle avait la sensation d'un changement. Ce double compte de ses sensations normales et morbides la faisait profondément souffrir. Cette introspection était en même temps une défense contre les idées sexuelles qui composaient son sentiment de culpabilité.

Le début de ces déviations chez notre malade s'était produit au stade génital de la masturbation. A l'âge de la puberté, les troubles de la phase génitale antérieure réapparurent, alimentés par la vague des forces sexuelles, normales à cette époque de l'évolution de l'individu.

A partir du moment où toutes ces pièces de construction de sa personnalité, sous l'influence de la psychanalyse, retrouvèrent la place qui leur était due, la synthèse harmonieuse de notre malade se réalisa.

Cet exemple nous montre, sous une forme grossie, le rôle des éléments provenant de la phase génitale de la libido, dans la structure de la personnalité. Il nous a permis d'entrevoir l'importance primordiale du surmoi dans ce domaine, et les profondes déviations que la personnalité est capable de subir sous la contrainte des interdictions du surmoi.

Les individus troublés par la non-solution des complexes d'Œdipe et de castration font une régression aux stades érogènes antérieurs, aux tendances perverses. Ils essayent de refouler les tendances sexuelles provenant de la situation triangulaire familiale. Dans le cas où le refoulement ne réussit pas, ces individus sont tourmentés par les doutes, les scrupules et les peurs ; ils établissent une défense contre ces intrus sous forme de pensées et d'actes bizarres, obsessionnels, qui ressemblent aux rites de conjuration et dont l'ensemble sert à s'adapter à la réalité.

La double origine de ces pensées et actes pathologiques, c'est-à-dire le désir de se débarrasser de la peur, du sentiment d'anéantissement, et le besoin de se prouver à chaque moment que tout continue à exister, confère une certaine ambivalence à toute activité des dépersonnalisés. Ils prennent des précautions sous forme d'obsessions où ils se perdent dans des réflexions, pour se prouver qu'ils sont restés les mêmes. Nous retrouvons une forme atténuée du comportement des dépersonnalisés chez les individus scrupuleux,

pleins de doute, qui vérifient chaque acte pour s'assurer qu'ils n'ont rien oublié, qui se demandent s'ils sont arrivés à exprimer clairement leurs pensées.

La vie extérieure de ces individus ne se distingue souvent en rien de celle des êtres équilibrés. L'effort pour y arriver est parfois très grand et peut donner à ces individus une apparence ferme, pleine d'assurance, voire hautaine. Nous arrivons cependant à remarquer en les observant de petits sourires déplacés, des airs détachés qui trahissent quelquefois leurs préoccupations secrètes.

La vie inconsciente de ces personnalités est dominée par les résidus des phases libidinales génitales infantiles qui provoquent des inquiétudes dont l'origine reste cachée au sujet.

Ces individus emprunteront différentes attitudes de défense vis-à-vis de l'ambiance. Ils resteront soit des timides anxieux, indécis, ce qui permettra à leur entourage de s'apercevoir de leurs doutes, de leurs scrupules et de leurs peurs — ou bien ils arriveront, par un effort très grand, à garder la façade ou même à compenser leurs difficultés par une attitude de fermeté exagérée.

Souvent une dépression s'empare de ces sujets qui souffrent d'être différents de leur entourage, d'être incapables de vaincre ces impulsions et ces pensées morbides. Quelquefois, la peur les rend agressifs, asociaux ; ils projettent la cause de leurs réactions morbides dans l'entourage et le rendent responsable du mal qui les tient.

Ce sont les interdictions du surmoi qui font parfois naître chez des individus aux tendances instinctives très accentuées une déviation dans les perversités, ce qui ajoute au caractère de l'individu de la cachotterie ou de la crânerie.

*
* *

Le rôle des apports libidinaux dans l'organisation de la personnalité se révèle souvent avec grande évidence grâce à une psychanalyse qui nous permet d'atteindre le traumatisme sexuel avec son effet immédiat sur le comportement du sujet et sa répercussion ultérieure sous forme d'une névrose manifeste.

Le cas suivant d'une fillette de neuf ans, Jacqueline M., nous paraît très instructif à ce point de vue.

Sa mère s'aperçut, au cours des grandes vacances, quelques mois avant la première crise, d'un changement profond du carac-

tère de l'enfant. De douce et obéissante, elle était devenue volontaire, hargneuse, méchante avec ses poupées et brutale dans ses jeux. En même temps, elle prit l'habitude de sucer son pouce et sa langue jusqu'à en devenir cramoisie.

Au début de l'année scolaire, une leçon sur les tueries chez les Gaulois déclencha chez elle une crise hystérique aiguë avec peur d'étouffer, de mourir, et avec des cris stridents. Cette crise se répéta nuit et jour pendant quinze jours. Elle ne se calmait la nuit que si sa mère couchait avec elle. La période aiguë était suivie le soir de peurs de mourir, du sentiment d'une boule dans la gorge et d'idées bizarres. Elle posa, le soir de la première crise, une question en apparence absurde, à savoir si son père était né à l'époque des Gaulois. Elle faisait des rêves fantastiques et cruels dans lesquels elle se voyait assister parmi les autorités aux jeux du cirque et décider de la vie et de la mort des esclaves, ou subir elle-même la peine capitale. Elle montrait un intérêt très grand pour le sort des femmes de Barbe-Bleue. Cela ne l'empêchait pas d'être très affectueuse avec sa mère et de lui prodiguer ses soins, quand celle-ci était souffrante, et de se plaire dans ce rôle maternel et protecteur.

Au cours du traitement psychanalytique, elle eut très peur qu'on ne la tuât et qu'on ne l'emportât dans le même panier qu'un Hindou qu'elle avait vu, au cours d'une représentation au jardin d'Acclimatation, emporter hypnotisé dans un panier.

Au fur et à mesure que le traitement avançait, elle nous dévoila le secret de son intérêt exagéré pour les cruautés à l'époque des Gaulois, pour le sort des femmes de Barbe-Bleue, ainsi que le sens caché de ses questions bizarres.

Cette enfant, très intelligente, était, suivant l'expression de son père, dès l'âge de neuf ans, une vraie petite femme, très curieuse des questions sexuelles sur lesquelles sa mère l'avait renseignée. Ces curiosités et préoccupations se sont accentuées après les vacances, à la période où elle changea d'attitude envers son entourage.

Au cours des vacances, un incident survint qui impressionna profondément Jacqueline. Un cousin, de deux ans plus âgé qu'elle, avait essayé de l'entraîner dans des jeux sexuels très osés. Elle le gifla, se sauva et raconta l'incident à sa mère, sans mentionner les détails qui l'avaient bouleversée. Sa mère, en parlant de cet incident, souligna la pudeur exagérée de Jacqueline.

Cet événement sexuel, en apparence insignifiant, avait ravivé la curiosité sexuelle et le désir incestueux de la fillette qui n'osait pas parler de ces questions à ses parents, mais qui se sentait d'autant plus attirée par elles. Elle s'inquiétait au sujet des relations entre ses parents, surtout de la cruauté qu'elle prêtait à son père. Elle s'imaginait que son père brutalisait sa mère pendant la nuit, la rendait malheureuse, car dans son idée « les hommes sont méchants, injustes envers les femmes, les tuent, quand ils veulent en épouser une autre ».

Ces idées nous révèlent le secret et son intérêt pour le sort des femmes de Barbe-Bleue, et sa peur de mourir ; mais elles révèlent aussi son désir d'être hypnotisée et emportée dans le même panier que l'Hindou. Si son père, comme Barbe-Bleue, tue sa mère, la place auprès de lui serait libre. Cette idée l'effrayait alors. car l'occasion s'offrait à elle de prendre cette place et de subir à son tour les tortures qu'elle désirait et craignait en même temps.

Sa personnalité affective subit un grand changement. Elle se sentait attirée par les actes sadiques, par les plaisirs interdits qu'elle goûtait en s'adonnant à des pratiques sexuelles perverses (sucer son pouce et sa langue). Elle accusait son père, qu'elle considérait comme le meilleur des hommes, d'actes criminels, elle se sentait dans un cercle vicieux magique, où il n'y avait pas d'échappatoire pour elle.

Survient la leçon d'histoire sur les Gaulois, et elle apprend que chez les Gaulois la cruauté était reconnue par la loi. Cette seule pensée suffit pour rompre le cercle vicieux. Si son père était né à cette époque historique, il aurait eu le droit d'être cruel. Si elle avait vécu dans ce temps lointain, ses tendances sadiques auraient été admises, et elle aurait eu droit de vie et de mort sur ses esclaves.

Pour admettre cet ordre d'idées, il faut introduire le concept de la pensée magique qui détruit les lois de la logique et permet aux idées les plus hétéroclites, et même les plus contradictoires, de se trouver l'une à côté de l'autre, liées par un lien purement affectif. Les rêves de cette enfant remplissent le même rôle.

L'attitude acceptée par notre jeune malade dans sa névrose nous montre que là où se produit un déséquilibre des forces sexuelles, où une phase érotique nouvelle reçoit des renforcements de phases sexuelles antérieures, l'élément magique entre en jeu.

Il permet au malade d'extérioriser toutes ses idées bizarres, de régler d'anciens comptes avec son entourage et d'attirer l'attention sur ses conflits moraux.

Cet exemple nous a permis de toucher de près le problème de l'importance des forces sexuelles dans la structure de la personnalité, du rôle des apports des phases sexuelles sadiques, anales-orales et génitales.

Nous avons essayé de montrer l'inquiétude qui envahit l'être humain dès que l'équilibre des éléments libidinaux est détruit, dès que ces éléments sont déplacés dans leur hiérarchie topique ou temporelle. On y a l'impression de toucher à l'origine de la peur primordiale, dont l'être humain cherche à se libérer au cours de son évolution, ce à quoi il ne parvient souvent qu'au cours du drame final. Ce sont souvent les rejetons de cette peur primordiale qui régissent l'attitude de l'homme envers l'entourage, et qui marquent sa personnalité.

Dans les troubles de la dépersonnalisation, de l'obsession, de la phobie et de l'hystérie, nous retrouvons les résidus de cette peur.

Chacun de nos malades a trouvé un moyen à lui de se défendre contre cette peur, selon son organisation morale, intellectuelle, selon le milieu dans lequel il vit. La richesse et l'originalité des symptômes, cependant, ont été réglées par la force de l'élément envahisseur. Ainsi, notre petit garçon, avec sa phobie des objets oblongs et pointus dirigés vers lui, était un être pauvre au point de vue intellectuel, et riche et original au point de vue troubles névrotiques.

La jeune fille aux troubles si versicolores et originaux de dépersonnalisation était, dans son état normal, une personne moyenne. On a presque l'impression que les états morbides confèrent à leurs possesseurs certains éléments d'originalité, de richesse créatrice. Il est peut-être très osé de dire que les personnalités originales, capables d'une activité créatrice puisent leurs forces dans la défense contre ces apports sexuels qui troublent leur équilibre libidinal et provoquent la peur et l'anxiété.

Il est probable que les plus belles œuvres d'art et de littérature sont dues aux affres par lesquelles leurs auteurs ont passé en luttant contre une vague de forces libidinales issues des phases antérieures.

CHAPITRE V

Origines et répercussions de l'homosexualité sur l'attitude de l'individu

1. Influence des perversions sur l'attitude de l'individu.
2. Homosexualité, sadisme et masochisme, leurs relations réciproques et leur répercussion sur la structure de la personnalité.
3. Identification du garçon et de la fille dans leurs attitudes homosexuelles.
4. Réactions différentes aux symptômes morbides chez les individus atteints de la même névrose.
5. Conclusions.

Dans les chapitres précédents nous avons essayé de décrire le rôle, dans la structure et dans les déviations de la personnalité, des éléments provenant des différentes phases libidinales.

Nous avons dit, en dernier lieu, que la personnalité construite sur les résidus de la phase génitale de la libido est orientée par les deux pôles : amour et haine.

Ces êtres paraissent avoir un grand besoin d'amour, et réagissent d'une manière quelquefois excessive à son refus. Ce dernier provoque souvent un sentiment d'angoisse : le sentiment « d'être perdu dans le monde ».

Le traumatisme affectif subi au cours de la première phase génitale est parfois suivi de réactions tout à fait exagérées.

Nous avons trouvé à plusieurs reprises que les complexes d'Œdipe et de castration pouvaient être considérés comme les deux noyaux autour desquels se concentrent les difficultés de la phase génitale libidinale. Grâce à leur base affective, ils jouent un rôle très important dans l'organisation de la personnalité.

Nous voudrions encore attirer l'attention sur la différence des manifestations caractérielles provenant de cette source chez le garçon et chez la fille.

Le jeune garçon éprouve pour l'organe sexuel de son père un respect excessif et se sent, du fait de la dimension de son organe à lui, humilié vis-à-vis de ce père. Il tâche souvent, par des actes

quasi magiques, de s'assurer une puissance égale à celle de ce dernier. Dans ce but, il se procure des objets appartenant à son père ou symbolisant par leur forme ou leur usage la force, l'autorité de celui-ci. Ces objets jouent le rôle de talismans qui préservent leurs possesseurs du châtiment redouté.

Le complexe de castration renforce le sentiment de haine du jeune garçon pour son père, et peut créer chez lui une peur maladive de l'organe viril ou des objets qui le symbolisent.

L'exemple du jeune malade affecté d'une peur obsédante des objets allongés tournés vers lui par leur bout pointu peut être considéré comme un exemple classique du malaise psychique provoqué par la peur de castration et par le respect exagéré du sexe de l'homme adulte.

Ce traumatisme est capable de provoquer une déviation de l'évolution affective de l'individu, sous forme de perversions, fétichisme, exhibitionnisme, masochisme, sadisme, homosexualité. Il peut causer une fixation pathologique de la libido de l'individu à l'âge adulte, avec toutes ses répercussions nocives dans la vie personnelle, professionnelle et sociale.

Il n'est pas toujours facile de discerner les apports masochiques dans la structure de la personnalité, vu la diversité d'expressions qu'ils empruntent.

Le masochisme est étroitement lié au complexe de castration, aux relations de l'enfant avec ses parents dans la phase génitale de la libido, mais aussi aux impressions qu'a produites, chez l'enfant, l'observation d'actes sexuels masochiques réalisés par les adultes.

Nous avons déjà parlé des répercussions que peut avoir sur la structure de la personnalité la fixation, chez le jeune enfant, de sa libido à la phase dans laquelle il éprouve un amour passionné pour le parent du sexe opposé et de la haine pour le parent de son propre sexe.

Dans sa passion pour sa mère, le petit garçon voudrait l'englober, la posséder complètement, mais il voudrait aussi éviter la punition, c'est-à-dire la castration. Il arrive dans cet état à s'identifier à sa mère et à s'imaginer qu'il prend sa place auprès du père. L'enfant se figure les relations sexuelles des parents sous l'aspect d'un acte sadique de la part du père et d'une attitude masochique de la part de la mère.

L'exemple clinique du malade que nous avons mentionné

comme correspondant au type de Freud « ceux qui échouent au seuil du succès », nous a fait bénéficier d'un rêve qui confirme toutes les conclusions auxquelles Freud arrive dans son travail « Un enfant est battu » (9).

Chez notre malade se répète souvent le rêve où il assiste à une scène dans laquelle un homme bat plusieurs garçons à tour de rôle. Notre malade se voit, à l'âge de six ans environ, assister à cette punition et en être content, éprouver même un plaisir ; lui-même est, pendant cette scène, caché par un mur. Une autre version du même rêve était celle-ci : un homme de l'âge de son père lui inflige une fustigation.

Ce malade était très fixé à sa mère et craignait beaucoup son père.

L'importance que notre malade attribuait à ce rêve nous permet de supposer que ce dernier contenait un des éléments de ses tendances homosexuelles et de son penchant au sado-masochisme.

En s'identifiant à la mère, le petit garçon en vient à supporter avec plaisir les punitions que lui inflige son père. Cette identification lui procure donc une garantie contre la castration. Nous retrouvons le vestige de cette attitude envers le père dans les rêves et les rêveries de l'enfant ayant trait à un enfant battu. Ce rêve peut se présenter, comme l'exemple de notre malade nous l'a montré, sous différents aspects : soit que l'enfant assiste aux fustigations d'autres enfants, alors il en tire la preuve que lui seul est aimé par le père, soit que lui-même soit battu par son père et alors il remplace sa mère auprès du père, et cet acte symbolise le coït.

Ces rêves et rêveries nous montrent le rôle que les résidus de la phase génitale jouent dans l'origine de l'homosexualité.

Un garçon fixé à son père dans le sens qui lui permet de réaliser son amour incestueux pour sa mère, d'une part, et de neutraliser sa peur de castration, d'autre part, deviendra facilement un homosexuel. Il ne cherchera son plaisir que dans la compagnie d'un homme. Cette attitude sexuelle orientera sa personnalité vers le masochisme, elle en fera un être susceptible de se soumettre, de supporter des ordres, des humiliations, même de commettre facilement des lâchetés sur l'ordre de son partenaire. Le trait essentiel d'une telle personnalité est la recherche d'un rôle

(9) Voir : S. Freud « On bat un enfant », *Revue française de Psychanalyse*, Tome VI, N° 3-4, 1933.

subordonné dans la vie, la recherche d'un être qui deviendra son maître.

Pour la petite fille, l'idée d'être châtrée représente le fait de subir les mêmes peines que la mère subit pendant l'acte sexuel.

Le rêve d'une petite fille de dix ans nous montre cette filiation d'idées. Voici le récit de l'enfant : « C'était la nuit ; j'étais dans mon lit chez moi, en haut, mes parents en bas. C'étaient papa et maman ; le mari à maman était méchant. Ils étaient tous les deux très petits. Le mari battait fort ; il était méchant. La maman était courbée, elle n'osait pas se redresser ; elle ne voulait pas battre son mari. »

La petite fille nous dit que cela lui faisait de la peine comme si elle-même recevait les coups.

Ce rêve si court contient l'image très vivante que la petite fille se faisait des relations intimes de ses parents, mais aussi de son identification à sa mère. Les parents sont petits — aussi petits qu'elle et son frère auquel elle a promis de l'épouser. D'une part, le père est méchant, il bat sa femme ; d'autre part, la petite fille nous dit qu'elle épouserait son père, si sa mère mourait, car elle ne trouverait pas sur terre un mari aussi bon que lui. Le rêve nous montre donc les conditions dans lesquelles la petite fille s'imagine que la femme peut supporter des coups sans se défendre, sans réagir contre eux. Cela peut devenir l'origine de la fixation du plaisir à la douleur, à tel point que le plaisir ne se produise que s'il est précédé d'une souffrance.

Cette conception du coït peut mener chez la femme à des conséquences différentes. Elle peut devenir l'origine de la peur de la pénétration, du premier contact avec l'homme. Des jeunes filles qui voudraient aimer un homme, devenir sa compagne, qui voudraient avoir des enfants, craignent la moindre approche de l'homme, sans pouvoir expliquer le motif et le but de cette peur.

Il arrive même qu'une femme, atteinte de cette appréhension, épouse l'homme de son choix, mais, que le mariage reste blanc, sans que les deux partenaires comprennent la raison de leur attitude pathologique. De pareilles unions peuvent se produire entre partenaires intelligents qui prétendent avoir trouvé un bonheur parfait dans l'union restée purement sentimentale.

Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont toujours en train de rechercher des satisfactions — « équivalents », soit que la femme cherche à plaire à tous les hommes qu'elle rencontre, soit que

l'homme tâche d'obtenir des résultats excessifs dans les affaires qu'il entreprend, dans une situation politique ou sociale.

Cette conception du coït peut aussi se réaliser par une perversion, le plus souvent celle du masochisme ou du sadisme, parfois un mélange de tous les deux.

La manifestation de cette forme de réalisations sexuelles est très complexe, car la femme de cette catégorie n'acceptera comme partenaire amoureux qu'un homme aux tendances perverses opposées aux siennes. Ainsi une femme aux tendances perverses sadiques n'acceptera comme partenaire qu'un homme affligé de masochisme. Ce sont là des femmes qui cherchent en premier lieu à réaliser leurs tendances viriles, souvent cachées sous un extérieur conforme à tous points de vue à leur sexe. A côté de tendances sadiques marquées, elles peuvent aussi posséder des tendances masochistes, ce qui leur permet de jouer les deux rôles à différentes occasions.

Chez l'homme, le choix de sa profession peut être basé sur l'une de ces tendances. Souvent, sans s'en rendre compte, l'homme préfère une situation dans laquelle il joue un rôle secondaire, supporte des humiliations, alors qu'il aurait pu occuper une place supérieure et faire valoir ses capacités.

Un autre tentera le plus grand effort pour arriver à une situation qui lui permette d'exercer une autorité, de se trouver en contact direct avec des subordonnés dont il sera le maître absolu. Les motifs de ce choix lui échappent.

Ces réalisations des tendances perverses ont une répercussion sur la personnalité et lui donnent un cachet spécial.

Une autre forme très fréquente du masochisme est la forme morale ; elle est la plus évidente pour l'entourage. A l'origine de cette recherche de la souffrance se trouve le désir de s'attaquer à un rival plus fort que soi-même. Le masochisme consiste donc dans l'agressivité ramenée du partenaire sur le sujet même.

La personnalité construite sur une base masochique donnera ou un être soumis recherchant dans la vie des situations difficiles dans lesquelles il sera battu et deviendra « l'homme voué à l'échec », ou un être qui tâchera d'obtenir de temps en temps des compensations, en faisant jouer les mécanismes de défense sous forme d'agressivité.

Le masochisme moral consiste dans la recherche de la souffrance, et cependant, nous avons insisté dans nos recherches psy-

chanalytiques sur le principe du plaisir qui est l'orientation primordiale de l'être humain.

Dans quelles conditions abandonnera-t-il ce principe ?

Il y a, dans une période très précoce de la vie, des situations où l'individu serait obligé d'apprendre le refus. Pour les deux sexes, ce moment de la première épreuve se présente à l'époque du sevrage.

Le deuxième moment est celui où l'enfant accepte ou refuse le partage de l'amour maternel ou paternel avec un partenaire. Nous parlons souvent du traumatisme affectif que l'enfant subit au moment où la nature des choses lui impose une situation qu'il accepte ou qu'il refuse.

A la base génitale de la libido, les êtres de deux sexes subissent une épreuve très dure par le complexe d'Œdipe et de castration.

La petite fille subit un traumatisme affectif très profond au moment où elle découvre son organisation sexuelle anatomique et physiologique. La réalisation de la différence entre son sexe et celui du petit garçon représente pour elle une grande humiliation. Nous apprenons, souvent, au cours de l'analyse des femmes adultes, qu'elles se sentaient, étant enfants, extrêmement dégradées d'être obligées d'accomplir l'acte d'uriner d'une manière différente de celle du petit garçon, et qu'elles essayèrent assez longtemps de prendre pendant cet acte l'attitude du garçon. Cette simple constatation peut laisser des traces assez profondes dans l'organisation psychique de la femme. Elle peut devenir le noyau d'une homosexualité manifeste ou larvée. Adultes, elles recherchent comme partenaires de leur vie amoureuse des hommes faibles, soumis. Elles gardent une jalousie et une hostilité envers l'homme ! Elles cherchent leur revanche dans une émulation professionnelle, dans une situation sociale supérieure à celle de l'homme, que leurs prétentions, par ailleurs, soient ou non justifiées. Elles deviennent des revendicatrices, cherchent chaque occasion de faire valoir leurs droits et d'humilier l'homme. Dans la famille, elles évincent le père, tiennent les rênes de la maison, prennent les responsabilités sur elles et se mettent partout au premier rang. En tant que mères, elles préfèrent les fils aux filles, retrouvant dans le sexe du fils une compensation au tort que la nature leur a fait. Ces penchants peuvent se cacher sous un extérieur très féminin ou être accompagnés d'allures viriles.

L'attitude que prend la femme vis-à-vis de la situation que son organisation anatomique et physiologique lui impose dépend aussi des appoints que son moi a reçu des phases libidinales antérieures.

Si elle a appris a renoncer à un plaisir, à supporter de partager un bien avec d'autres êtres, elle accepte plus facilement la découverte de son sexe et, plus tard, les sacrifices de la vraie féminité.

Une autre attitude due à l'humiliation par le fait de son organisation sexuelle est celle de la femme faible, sans la moindre défense contre tous les revers de la vie et les abus d'une autorité. Se croyant prédestinée à la souffrance, elle recherche les situations les plus difficiles, les plus lourdes, les plus pénibles.

Suivant la direction dans laquelle la réaction de la non acceptation de la féminité penchera, elle donnera une empreinte spéciale à la personnalité de la femme adulte.

Nous voudrions montrer, par l'exemple suivant, l'alliage des éléments dont nous avons parlé dans nos avant-propos théoriques.

Une jeune fille de 21 ans, Colette H., en préparant un concours pour une école supérieure, devient de plus en plus nerveuse, fantasque, changeant d'idées et d'humeur d'un moment à l'autre. Certains jours, elle se montre déprimée, a des idées de suicide ; d'autres fois, très rarement, elle est d'une gaîté folle.

Elle quitte l'internat tellement lui pèse la discipline de cette maison ; et cependant, elle est malheureuse d'habiter l'hôtel et de disposer de tout son temps et d'organiser sa vie. Elle est jolie fille et présente bien, mais elle se plaint d'être laide et de ne pas plaire, ce qui ne l'empêche pas de se fiancer avec un jeune homme pour lequel elle n'a ni amour, ni grande estime.

Son attitude est un mélange de profonde soumission et d'accès de révolte et d'indépendance.

Elle a été élevée par des parents très nerveux qui exerçaient la tutelle la plus stricte sur leurs deux filles, et trouvaient inadmissible que, même en leur présence, des jeunes gens leur parlent ou les saluent. La lecture des journaux était interdite à notre malade ainsi qu'à sa sœur plus âgée qu'elle d'un an.

Au moment de sa psychanalyse, elle poursuivait à contre cœur ses études pour passer un concours dans l'enseignement ; elle n'osait pas s'opposer ouvertement aux projets d'avenir que sa mère avait faits pour elle. Révoltée contre la sévérité et l'incom-

préhension de ses parents, elle restait cependant profondément attachée à la maison et surtout à sa mère qu'elle aurait voulu faire participer à tous les petits faits de sa vie à Paris. Elle emportait, quand elle rentrait à la maison, même pour un ou deux jours, toutes ses affaires, afin de montrer à sa mère ses nouvelles acquisitions et la moindre modification dans ses toilettes.

A côté de cette vie étalée jusqu'aux moindres détails devant sa mère, elle avait une vie dont elle ne parlait à personne ; c'était sa vie sexuelle, qui était des plus désordonnées. Elle était très liée avec une compagne d'étude qui habitait le même hôtel qu'elle, et dont elle était inconsciemment amoureuse et jalouse. Par ses idées les plus extravagantes, elle exaspérait son fiancé, un jeune homme timide. Elle prétendait qu'elle n'aimait pas son fiancé, et cependant elle voulait l'épouser dans le délai le plus court, même si elle n'arrivait pas à obtenir le consentement de ses parents. Elle passait son temps avec lui à se disputer, à lui parler de ses idées de suicide, à lui imposer le mariage avant qu'il obtienne une situation plus élevée, et elle recevait de lui, sans broncher, la gifle qu'il lui donnait.

En même temps, elle se laissait inviter par des jeunes gens qu'elle connaissait à peine, à la piscine, au cinéma, où elle se prêtait à tout genre de pratiques sexuelles. D'autres jeunes gens l'invitaient au café, où ils l'obligeaient à payer la consommation.

Tous ces faits, elle les raconte dans un langage de bébé, elle prononce les mots en gazouillant, proclamant qu'elle ne craint rien que l'effort. Elle voudrait rester couchée toute la journée, ne pas faire le moindre effort, même pour obtenir telle chose qu'elle aurait voulu avoir. A la même séance, la jeune fille nous dit qu'elle a pleuré, le matin, de ne plus avoir huit ans, elle aurait voulu n'avoir pas grandi, ni être obligée de se marier. A partir de l'âge de huit ans, cela avait été, chaque année, pour elle, un drame de s'apercevoir qu'elle avait vieilli d'une année. Elle nous dit aussi qu'elle n'aime pas le soleil : « c'est un tribunal qui veut savoir ce qu'elle pense ».

Dans ses songes, elle trahit ses désirs et ses appréhensions. Ainsi dans l'un d'eux, elle couche avec Louis XIV, avec le duc de Béarn. Elle rêve qu'elle se trouve au château de Versailles au temps du grand Roi. Les portes s'ouvrent, les coups de matraques à bouts de plomb pleuvent et chacun de ceux qui se trouvaient près

INSTITUT DE PSYCHANALYSE
187, Rue Saint-Jacques
PARIS 5e

de la porte est tué. Au moment où son tour arrive, elle se réveille.

Dans d'autres rêves, elle repousse une jeune fille qui lui fait des avances amoureuses, car elle trouve « que ce n'est pas propre que des jeunes filles fassent l'amour entre elles ».

A côté d'un raisonnement conforme à son âge, notre malade exprime des idées puériles. Elle raconte, au cours d'une séance, qu'elle a eu la veille au soir l'idée de se suicider, mais ayant mis, après un shampoing, des bigoudis, elle abandonne cette idée, car elle ne voulait pas qu'on la trouve morte avec des bigoudis dans les cheveux. Nous citons cet exemple pour montrer le caractère enfantin de ses pensées, quand il s'agit des décisions ou des appréciations de sa vie personnelle.

Au bout de peu de temps, au cours du traitement psychanalytique qu'elle interrompit pour retourner à la maison et faire les préparatifs de son mariage, elle arriva à cesser ses jeux érotiques avec des jeunes gens de rencontre. Son langage devint beaucoup mieux modulé et articulé, les appoints infantiles avaient disparu. Elle comprit ses relations avec sa mère laquelle l'handicapait complètement. Elle comprit aussi pourquoi elle s'ennuyait mortellement chez ses parents et pourquoi, loin de chez elle, elle se sentait attirée par la maison. Elle saisit les mécanismes psychologiques qui guidaient ce comportement imprégné d'une fixation morbide à la mère au stade génital infantile. Et cependant, elle était loin de comprendre que sa décision de se marier était une réaction de révolte contre ses parents, de la tutelle desquels elle voulait être libérée.

Elle nous dit que jusqu'à l'âge de huit ans, elle avait été très heureuse à la maison. Sa mère s'était, jusqu'à cette époque, montrée très gaie, s'occupait beaucoup de ses enfants, mais à partir de ce temps elle était devenue déprimée, pleurait souvent sans raison. Pour notre malade qui était très fixée à sa mère, commença avec le changement de caractère de celle-ci une période de tristesse et de vide.

A l'âge de huit ans, elle se révolta pour la première fois contre le fait de vieillir. C'était l'âge où elle constata consciemment la différence entre son sexe et celui des garçons. Cette découverte coïncida avec une crise de dépression de sa mère. Subissant deux traumatismes affectifs à la fois, elle se sentait très abandonnée. Sa révolte aboutit à une résignation complète, mais aussi à un refus d'accepter une évolution sexuelle et sociale. Elle tâche de

garder les beaux souvenirs du paradis perdu en adoptant une attitude d'enfant de huit ans, son âge le plus heureux, dont la perte lui fait verser à vingt-et-un ans de chaudes larmes.

Le trait le plus caractéristique de la personnalité de cette jeune fille est un masochisme très prononcé lié à un arrêt affectif. à une passivité, à une indolence et à un infantilisme qui se remarquait même dans son langage. Elle nous a fait comprendre par la difficulté qu'elle avait à accepter, à partir de l'âge de huit ans, le fait d'une année écoulée, la peur que lui inspirait l'âge de la puberté et l'âge adulte. La jeune fille normale attend avec impatience la puberté et se réjouit des signes de sa féminité. L'attitude sexuelle de notre patiente comporte une passivité qui touche à la soumission absolue, à l'impossibilité de refuser quelque chose à l'homme, le maître du monde. On en a la preuve dans le fait que les pratiques sexuelles auxquelles elle se prêtait ne lui procuraient aucun plaisir.

Le comportement de notre jeune fille décèle tous les indices du masochisme. Elle accepte toutes les bizarreries et les humiliations que lui imposent les jeunes gens, ainsi que les gifles de son fiancé, le régime sévère à la maison, l'autorité dictatoriale de sa mère. On a l'impression qu'elle recherche les gifles dans la vie. Chaque fois qu'on lui demande un effort plus grand, elle se réfugie dans cette attitude d'inactivité doublée de dépression.

Le traumatisme lié à la découverte de la différence des sexes, doublé d'une fixation à sa mère à la phase génitale de la libido, pousse notre malade vers un masochisme assez prononcé avec des appoints d'homosexualité.

La période heureuse de sa vie continue à persister en elle comme un souvenir précieux et nourrit son attachement à sa mère. Cette fixation est un des éléments essentiels de son penchant homosexuel. Son évolution affective reste rivée à cette période de sa vie, d'où décalage entre ses capacités intellectuelles et leur rendement, entre sa personnalité extérieure de jeune fille jolie et attrayante et ses attitudes affectives d'enfant de huit ans.

Elle n'accepte pas de faire un pas en avant vers l'âge adulte et préfère rester le jouet des conditions extérieures de la vie qui ont été jusqu'alors pour elle plutôt hostiles que favorables.

La seule revanche des humiliations qu'elle subit dans la vie sans broncher, elle la prend dans ses rêves, dans lesquels elle couche avec le plus grand roi et avec un duc, et dans lesquels elle

est la seule de toute cette haute assemblée qui ne soit pas tuée par des matraques à bout de plomb.

La personnalité de Colette H. révélait la marche de son évolution sexuelle. Jusqu'à l'âge de huit ans elle se développa normalement, son affectivité ne montra aucune déviation. A cette époque, sous l'influence des traumatismes affectifs mentionnés, son évolution libidinale s'arrêta et marqua sa personnalité.

A vingt-et-un ans, malgré son intelligence supérieure à la moyenne, malgré son expérience sexuelle, elle était restée une petite fille de huit ans. Si elle abandonna au cours du traitement psychanalytique quelques positions infantiles par rapport à son entourage, l'ensemble de sa personnalité garda l'empreinte des éléments dont sa sexualité était construite, celle-ci étant restée la fonction de son stade libidinal.

*

* *

Nous avons essayé de tracer les difficultés que l'être humain rencontre au cours de son évolution libidinale et nous avons souligné les proportions que ces difficultés peuvent atteindre aux passages d'un âge à l'autre, surtout de l'âge de l'enfance à celui de l'adulte.

Les exigences des tendances instinctuelles devenant à cette epoque de la vie plus impétueuses, effrayent les êtres jeunes et sont souvent à l'origine d'un refoulement profond et d'une régression libidinale considérable.

A cette époque de leur vie, le jeune homme et la jeune fille sont obligés de renoncer au principe de plaisir, d'apprendre à faire des sacrifices, à accepter la responsabilité de leurs actes afin de s'adapter à la réalité, et de se préparer à la situation sociale de l'adulte.

Leur entourage souvent ne se rend pas compte de cette situation et au lieu d'applanir les difficultés ou de soutenir par leur appui la jeunesse, il contrecarre leurs efforts. Au lieu d'aider la jeunesse à se détacher de son ambiance habituelle et de favoriser de nouvelles attaches, les parents resserrent les liens et quelquefois même par une bonté exagérée rendent aux enfants la libération de la situation familiale extrêmement difficile.

Une personnalité qui n'a pas subi l'évolution libidinale qui correspondrait à son âge, aura à chaque occasion des attitudes dis-

cordantes, exagérées soit dans la direction de l'agressivité, de l'autorité non justifiée par les dons de l'individu, soit dans celle de la soumission, de la mollesse, de l'infériorité.

Nos exemples cliniques nous ont fourni la preuve du danger que ces individus courent en ce qui concerne la structure de leur personnalité : ils sont la proie de troubles névrotiques, de perversions qui leur rendent la vie impossible, les obligent à prendre des précautions pour que l'entourage ne s'en aperçoive pas ou bien ils deviennent des personnalités faibles qui par leurs sentiments de revendications empoisonnent la vie de leur entourage.

L'étude de la personnalité embrasse aussi le problème des causes qui décident de la différence des réactions chez des individus dont les manifestations morbides sont les mêmes. Nous avons été frappée de trouver chez deux malades atteintes de la même névrose aux symptômes identiques des réactions affectives et une dissolution des symptômes à caractère très différent.

Dans le premier cas, il s'agit d'une jeune femme de vingt-six ans, mariée depuis sept ans, qui a une fillette de six ans. Elle entreprit une psychanalyse pour se débarrasser de la peur de mourir, de l'obsession d'étrangler sa fillette, d'empoisonner son mari, de leur faire mal avec un couteau. Elle évite de passer devant une boucherie, tant les couteaux lui font peur. Elle ne lit pas les journaux car dès qu'il est question d'un crime ou d'un incendie, elle s'imagine que c'est elle qui est en cause.

Après avoir servi le déjeuner à son mari, elle a peur que celui-ci la soupçonne d'avoir mis du poison dedans. Elle poursuit toute la journée cette idée et se demande si elle pourrait s'empoisonner elle-même ou empoisonner son mari.

Et cependant elle dit que son ménage est très heureux, que son mari ne la gronde jamais, mais elle a aimé avant son mariage un jeune homme qu'elle refusa d'épouser, car il n'était pas sérieux. Son mariage a été arrangé par des amis. Elle n'est pas heureuse dans la famille de son mari. Par contre, elle est très attachée à sa propre famille.

Elle nous dit qu'étant petite, elle a été très gâtée par sa mère, mais que celle-ci la grondait, la critiquait quelquefois. Son mari ne lui dit pas un mot désagréable, alors elle se met en colère contre elle-même ; elle voudrait que son mari lui défende quelque chose. Et cependant, elle rêvait souvent, étant jeune fille, de perdre ses parents. Pour son frère, elle éprouve un amour exagéré qui lui a

valu une jaunisse à l'âge de quatorze ans à la suite du départ de ce frère pour le service militaire dans les colonies. Quand son frère a éprouvé un chagrin d'amour, elle se levait plusieurs fois la nuit de peur qu'il ne se suicidât. Elle nous dit que même étant mariée, son frère est tout pour elle.

Dans ses songes, elle exprime ses pensées refoulées. Elle rêve souvent de s'en aller dans des pays lointains en abandonnant son mari et sa petite fille.

Dans un autre rêve, elle voyait son mariage avec son mari ; rien n'allait : avec la robe blanche elle portait des chaussures noires ; la photographie ne pouvait pas être faite, car elle se plaçait de telle manière que le photographe ne la voyait pas.

Elle rêve souvent de tromper son mari avec un homme doux qui l'embrasse. Ces rêves — dit-elle — lui font beaucoup de bien. Elle les fait aussi dans la journée pendant qu'elle travaille. Elle dit que depuis un certain temps les rapports avec son mari ne lui font plus plaisir. Elle pourrait s'en passer. Elle rêve jour et nuit ; elle peut interrompre un rêve et le continuer. Elle prend la même attitude envers les idées criminelles : *elle les chasse et elle les recherche.*

Nous observons chez notre malade deux courants d'idées : *l'un,* conscient, représente sa vie conjugale, ses sentiments pour son enfant, ses parents et son frère sous le meilleur jour ; *l'autre,* qui double le premier, est inconscient et nous renseigne sur des sentiments hostiles qui existent chez elle à côté des bons sentiments. Le matériel inconscient est contenu dans ses rêves, ses rêveries, ses obsessions et ses peurs de mourir.

Tandis que ses idées conscientes nous disent qu'elle est très heureuse dans sa vie conjugale, qu'elle aime tendrement sa petite fille, dans ses rêves, elle trompe son mari et abandonne les deux. Les intentions criminelles émanées des couches les plus profondes de son inconscient ne se justifient que par la projection dans son mari du soupçon qu'elle pourrait les réaliser. C'est ainsi que son mari l'accuse dans sa rêverie d'avoir mis du poison dans la nourriture qu'elle avait préparée pour lui. Obligée de renoncer à un plaisir à cause de sa petite fille, elle réagit par l'obsession de l'étrangler. Elle a pour son frère un amour incestueux dont elle ne se rend pas compte.

Tant de sentiments hostiles, agressifs et interdits réveillent

chez notre malade une culpabilité suivie d'un profond besoin de punition, qui se réalise dans sa peur de mourir.

Ni ses idées, ni ses actes conscients ne contiennent une justification de ces mécanismes de punition.

Nous nous trouvons devant une personnalité adulte ayant une organisation libidinale stabilisée à la phase génitale. Et cependant, elle témoigne de fixations aux phases infantiles, d'appoints des phases anale et orale.

Sa tendance à une réaction impulsive vis-à-vis de sa petite fille, au moment où celle-ci l'empêche de prendre part à une fête à laquelle se rend toute sa famille, nous prouve à quel point elle tient encore aux satisfactions immédiates de ses désirs.

Cette impossibilité de renoncer à un plaisir nous montre que notre malade n'a pas liquidé sans résidu le stade oral. Ses tendances criminelles proviennent de cette phase ainsi que d'une phase phylogénétique qui correspond à l'époque cannibale.

Nous trouvons donc chez cette jeune personne les vestiges des phases libidinale, phylogénétique, orale, anale, ainsi qu'un narcissisme très accentué, une fixation au stade génital infantile avec objets d'amour — sa mère, et son frère qui a évincé son père.

La personnalité de notre malade représente donc, dans sa névrose d'obsessions, un alliage des phases de l'évolution libidinale phylogénétique, génitale, anale et orale avec prévalence de ces deux dernières.

Une autre malade présentant les mêmes symptômes morbides est une femme mariée de trente-deux ans qui a un petit garçon de deux ans. Elle est l'enfant illégitime d'une créature bizarre dépourvue de tout sentiment maternel, appartenant à une classe élevée de la société. Sa mère mourut quand notre malade avait treize ans.

Elevée jusqu'à l'âge de dix ans en nourrice et à partir de cet âge, par une parente éloignée qui avait de la tendresse pour elle, mais la tenait sous une surveillance très étroite, notre malade vivait dans un refoulement profond de toute manifestation sexuelle, doublé d'un manque d'estime et de sentiment pour sa mère — à ses yeux symbole de la dépravation. Elle vécut jusqu'à vingt-deux ans, soit enfermée entre quatre murs chez sa parente, soit sous la surveillance des sœurs dans un couvent. Pendant une courte période, elle se trouva en relation avec des jeunes ouvrières qui lui apprirent les secrets de la vie sexuelle. Ce contact avec la

réalité la décide à entrer en communauté où elle ne put rester à cause de sa faible santé.

Elle atteignit l'âge de vingt-huit ans sans avoir éprouvé d'amour pour un homme. Elle épousa alors un homme qui lui était sympathique mais qui était affligé d'une tare physique. Peu de temps avant son mariage, elle éprouva pour la première fois l'idée obsédante de jeter un objet pointu à la tête d'une femme âgée de son entourage.

Cette idée disparut assez vite, mais peu de temps après son mariage surgit l'idée de tuer son mari, de l'étrangler. Cette idée fut accompagnée de la peur intense de mourir. Les crises d'angoisse et l'idée obsédante de tuer son mari devinrent très pénibles vers la fin de la grossesse. Après la naissance de son petit garçon, les crises d'angoisse et les idées obsédantes quittèrent la malade pour revenir de plus belle quelques mois plus tard. Elle ne pouvait plus passer devant une boucherie tant elle avait peur des couteaux. Elle ne pouvait pas lire les journaux, ni écouter la T.S.F. tant elle avait peur d'entendre parler de crimes qui pourraient l'inciter à en faire autant. L'idée lui vint d'étrangler son petit garçon, surtout quand il l'empêcha de sortir.

Elle aime apparemment son mari et son enfant, mais elle ne peut pas s'empêcher de penser à faire du mal à l'un et à l'autre et par moment elle craint de mettre ces idées bizarres à exécution. Elle s'est aperçu que ces idées reviennent avec plus de force quand une parente à elle lui reproche d'avoir épousé un infirme, ou quand elle est obligée de rester à la maison à cause de son enfant.

Le travail, les sorties, les distractions tiennent en échec ces manifestations morbides.

Les motifs de ces états et de ces idées morbides sont assez transparents, leur origine est la même que chez la malade précédente.

Elle a épousé son mari par peur de rester toute seule dans la vie ; elle n'éprouve pas d'amour pour lui, par moment elle souffre d'être unie à un infirme.

Son instinct maternel n'est pas très développé, ses sentiments pour son enfant demeurent très ambivalents ; quand il la gêne, ses idées obsédantes s'emparent d'elle plus facilement. Chez cette malade où le refoulement occupe une très grande place existe une révolte dissimulée contre l'infériorité que son sexe lui impose. Parmi ses obsessions, celle de serrer ou de couper le cou de son

mari, et plus tard celui de son petit garçon est la plus importante. Cette obsession a disparu au moment où notre malade a été poursuivie par l'idée de couper le sexe de son petit garçon.

Le cou est souvent dans le rêve ou dans le symptôme névrotique un symbole de l'organe masculin. Chez notre malade il fut longtemps l'objet de ses obsessions criminelles et, c'est seulement vers la fin du traitement, qu'il a été remplacé par le vrai objet de ses convoitises et de ses revendications envers le sexe masculin.

Cette évolution de l'obsession — faire du mal à son mari et à son enfant — a atteint, par la nouvelle phase, son origine et à permis à notre malade de faire un progrès considérable dans sa guérison.

Cette malade n'a pas atteint la phase génitale adulte de sa libido, elle est restée fixée au stade génital de la petite enfance et à la phase orale-anale. Les résidus de cette phase se traduisent chez elle par une obsession secondaire, celle de s'emparer de l'argent ou des bijoux qu'elle voit chez ses parents ou chez ses amies.

Elle ne fait jamais le moindre geste de toucher aux billets de banque que son mari ou sa belle-mère lui montrent ou de prendre un des bijoux que son amie étale devant elle, mais elle est profondément malheureuse en présence de ces biens que son obsession la pousse de saisir. Elle lutte courageusement contre cette obsession qui a presque complètement disparu ces derniers temps.

Chez cette malade comme chez la précédente ces idées morbides agressives et criminelles provoquent un besoin de punition qui trouve sa réalisation dans la peur de mourir. La personnalité de cette malade est construite des éléments provenant des phases infantiles de la libido ; son instinct sexuel n'a pas atteint la phase génitale adulte. Son éducation et le souvenir de sa mère ont mis toutes les manifestations sexuelles sous le signe de tabou et ont plongé leur connaissance dans les couches profondes de son inconscient.

Ce refoulement empêche notre malade de parvenir à comprendre et à accepter les origines de ses obsessions et de voir la lacune qui existe dans son évolution sexuelle. C'est à ce refoulement qu'est due la grande différence dans l'attitude envers sa névrose et dans la compréhension des relations entre cause et effet de leurs symptômes chez ces deux malades.

Cette malade a fait un grand transfert sur la psychanalyste

et a obtenu, grâce à ce mécanisme psychologique, une grande amélioration de ses troubles. La première malade a été plus accessible au traitement psychanalytique. Elle a compris le mécanisme psychologique de ses idées morbides, leur origine et leur but, et s'en est débarrassée ; mais sa personnalité restera tout de même accessible aux rechutes aux moments de nouvelles difficultés. Elle cherchera probablement toujours dans l'imagination la réalisation des choses que la vie réelle lui refusera.

Notre deuxième malade a de grandes difficultés à comprendre le mécanisme de ses obsessions. Dans ce cas, l'alliage des éléments libidinaux est très différent de celui du cas précédent qui se trouvait sur une phase libidinale plus avancée.

Ces deux cas nous donnent, dans une certaine mesure, la réponse à la question que nous nous sommes posée au début de notre travail : « quelles sont les raisons pour lesquelles les mêmes névroses ont un aspect si différent chez les différents malades ? »

Nous avons essayé de dépeindre ces différentes personnalités féminines construites sur la difficulté d'accepter leur organisation sexuelle et fixées aux stades infantiles de la libido.

Nous avons vu que ces arrêts libidinaux marquaient dans tous les domaines le comportement de ces individus.

Ayant toutes les données pour embrasser une carrière intellectuelle qui l'aurait rendue, dans la vie, indépendante, Colette H. a tout fait pour échouer aux concours. Elle a même poussé son fiancé à interrompre ses études pour accepter avec elle une situation inférieure à celle à laquelle ils aspiraient tous les deux.

Le même trait masochique de sa personnalité domine son attitude dans sa vie familiale et amoureuse. Elle a un besoin de souligner son manque de personnalité, son effacement, sa soumission — le tout accompagné de tristesse, de révolte cachée.

Les deux femmes atteintes d'obsessions ont des personnalités toutes différentes. Elles n'ont pas non plus accepté la situation sociale et familiale que leur sexe leur imposait. Elles se marient sans avoir effectué l'évolution sexuelle nécessaire à l'union avec un homme, et elles réagissent dans la situation de femme mariée par une hostilité qui s'exprime dans leurs obsessions, leurs fantasmes sadiques et enfin, par contre-coup, dans leurs angoisses.

Nous avons essayé de montrer dans nos exemples les conditions dans lesquelles un individu qui a déjà obtenu une organi-

sation de sa personnalité, l'abandonne et accepte des intruses venues des phases précédentes de son évolution.

Nos cas d'obsessions nettes contiennent des éléments d'idées qui se présentent chez des individus normaux à la suite d'un événement douloureux de leur vie ou aux moments où un sentiment d'amour ou de haine qu'ils ne peuvent pas réaliser s'empare d'eux.

Si les difficultés de la vie deviennent très grandes, si les forces morales ne suffisent pas à lutter là contre, si la peur s'empare de l'être humain, il abandonne les positions atteintes, sa personnalité se dissout, se brise. C'est alors que nous constatons les déviations de la personnalité dont la ligne de conduite a été tracée dans l'enfance, dans les fixations libidinales infantiles.

La vie affective de la première malade a subi une évolution assez normale dans un cadre familial normal, la deuxième malade a été privée de l'amour maternel et n'a jamais obtenu de son entourage plus que quelques signes de tendresse.

*

* *

Avant de passer aux conclusions que nos recherches nous permettent de faire, je voudrais ajouter à notre petite galerie de personnalités l'histoire d'une fillette de cinq ans ayant des traits de caractère excessivement marqués.

Huguette G. est une enfant naturelle qui vit avec sa grand'mère, sa mère et une tante. Elle est très méchante dans sa famille, surtout avec sa grand'mère qui s'occupe d'elle toute la journée et qui joue dans sa vie plutôt le rôle de mère. L'enfant la bat, lui donne des coups de pieds et de poings, renverse des chaises, bouscule des tables. Elle dit à sa grand'mère d'aller chercher un fusil et de se tuer ; elle la menace de lui couper la tête, de lui arracher les yeux avec des ciseaux ou une pince. Elle l'appelle « voleuse, folle, gourmande ». Quand sa mère parle à sa grand'mère, elle lui dit : « ne parle pas à cette femme ».

Elle ne supporte pas que les grandes personnes s'entretiennent entre elles en sa présence, elle crie, elle veut qu'on l'écoute. Quand on lui ordonne de faire quelque chose, elle répond « je ne veux pas, je suis libre ».

A l'école et chez les étrangers, elle est très gentille, surtout chez des amis qui ont, comme elle dit, « des sous » et lui achètent des gâteaux et des cadeaux. Elle aimait beaucoup sa tante, mais

à partir du moment où celle-ci s'occupa d'elle, elle la traita très mal.

Le soir dans son lit, elle pense aux belles choses, aux jouets. Elle n'est pas contente d'elle, quand elle est méchante.

Cette petite fille se trouve encore en pleine activité de la phase orale. Toutes ses réactions sont imprégnées d'appréciation des plaisirs de la bouche et de la vue. Avec ce besoin d'engloutir, elle a un besoin de liberté tel qu'on le rencontre rarement à cet âge. Sa réponse « je ne veux pas, je suis libre », nous en donne la preuve.

Elle ne supporte aucune contrainte. Les personnes qui s'occupent d'elle deviennent pour elle des ennemies. Nous en avons la preuve dans le fait qu'elle traita sa tante préférée de la même manière que sa grand'mère, dès que cette tante se mit à s'occuper d'elle.

On a l'impression que chez cette petite fille le problème des relations entre « le moi et le toi » est l'essentiel. Accepter le partenaire, le socius, lui accorder les mêmes droits qu'on revendique pour soi, voilà la question cruciale. Pour arriver à ce niveau moral, nous sommes obligés de dompter toutes les forces instinctives qui réclament leur réalisation, comme c'est le cas chez notre petite Huguette qui ne veut pas conférer le droit de respirer et de vivre aux êtres qui lui sont supérieurs, qui lui donnent des ordres, qui veulent lui apprendre à devenir un être social.

En dehors de la société représentée, pour elle, par la famille, elle est sage.

Nous sommes revenus à notre point de départ, à cet être primitif qui contient tous les éléments de la personnalité adulte et que d'une part l'éducation, d'autre part la vie, la lutte avec des êtres dirigés par les mêmes forces instinctives et les mêmes lois morales formeront.

Nous avons laissé de côté un élément extrêmement important dans la structure de la personnalité — l'intelligence.

Nous admettons l'intelligence comme élément indispensable de la structure d'une personnalité. De ses dimensions dépendent l'amplitude et le brillant de la personnalité. Seulement la plus belle intelligence restera inutilisable, si les forces affectives de l'individu se trouvent emprisonnées.

Nous avons essayé de montrer les écueils que représente dans la structure de la personnalité la fixation de la libido à un stade

antérieur. Nous avons aussi envisagé les accrochages des forces structurales de la personnalité par les perversions et nous avons essayé de trouver l'origine de ces perversions dans les traumatismes affectifs et dans les obstacles que l'évolution libidinale des individus atteints de ces troubles a rencontré sur son chemin. Les mêmes éléments nocifs, quand ils prennent une certaine intensité, peuvent, dans un dosage bien proportionné, créer des personnalités harmonieuses, fortes, capables d'accomplir des tâches excessivement difficiles et délicates.

Les éléments de la phase orale peuvent fournir la tendance à la possession ; les résidus de la phase anale peuvent créer un besoin d'ordre, d'organisation, d'assiduité, de défense ; la phase génitale y ajoutera le lien affectif — et tous ces éléments ensemble peuvent aider à construire un être fort, plein d'initiative, réalisateur d'idées bien préméditées, et capable d'avoir de beaux et justes sentiments.

Ni les forces instinctives seules, ni l'intelligence seule ne peuvent être analysées pour connaître les lois qui guident un être dans son évolution.

Nous nous rendons compte des grandes lacunes que contient cette petite étude.

Le climat, l'organisation de l'état, l'école, la classe sociale à laquelle appartient l'individu, même quelquefois le quartier qu'il habite — tout cela contribue à la structure de la personnalité. Mais nous avons essayé d'étudier seulement quelques pièces de construction de l'édifice immense et compliqué qu'est la personnalité.

La Réalité devant M. Laforgue

I

A tout seigneur, tout honneur. Une série d'études sur les psychanalystes français doit commencer par s'occuper de M. René Laforgue. Certes, nous avions eu avant la guerre de Quatre Ans les sagaces prospections de M. Morichau-Beauchant (1) et les travaux critiques de Régis et de M. Hesnard ; mais ces écrits n'avaient fait que peu de bruit. Certes aussi, c'est Mme Sokolnicka la première introductrice de la méthode psychanalytique dans notre pays ; mais elle n'avait guère touché qu'un milieu littéraire assez étroit. Celui qui a été l'animateur du mouvement psychanalytique en France dans les milieux psychiatriques, l'apôtre des premières luttes, c'est M. René Laforgue. C'est lui qui, dès 1924, a déclenché le si brillant mouvement de *l'Evolution psychiatrique ;* c'est lui qui, avec M. Hesnard, a dirigé la première publication de ce nom (Payot, 1925). Plus tard, quand des malentendus malencontreux ont eu accompli une séparation officielle, quoique bien peu réelle, entre l'*Evolution psychiatrique* et le mouvement proprement psychanalytique, c'est M. René Laforgue qui a présidé avec autorité aux trois premières années de vie de la Société psychanalytique de Paris (Novembre 1926-Janvier 1930). C'est lui qui, pour beaucoup de psychiatres encore, incarne véritablement la psychanalyse en France ; et il aurait pu être le chef incontesté de l'école psychanalytique française si les Français avaient eu un tantinet davantage l'esprit grégaire, mais aussi si lui-même avait su se construire une personnalité moins déconcertante.

Mon ami Laforgue, en effet, est un étrange esprit : excellent

(1) Je rappelle que M. Morichau-Beauchant a, au cours de la première année d'existence de la Société psychanalytique de Paris, a été élu membre d'honneur. Il devait figurer à ce titre sur nos listes. E.P.

clinicien, thérapeute parfois étonnant, il est décevant comme doctrinaire. On croirait qu'il va avoir toutes les audaces, et on lui découvre de surprenantes timidités. Son dernier livre, *Relativité de la Réalité*, illustre à merveille cette dualité paradoxale de son esprit. Il y part armé de données cliniques solidement étudiées, il vous traîne après lui, et vous croyez qu'il va vous mener sur les terres philosophiques qu'il vous a annoncées ; mais bernique, il vous fausse tout-à-coup compagnie en supposant le problème résolu. Tout vous faisait vous attendre à ce que les outre-cuidants qui voient dans un quelconque des envisagements intellectuels du monde la vérité absolue fussent sévèrement rabroués : et puis, pas du tout : les bons messieurs qui admirent le plus naïvement les merveilles scolarisées du Palais de la Découverte peuvent lire en toute tranquillité le livre de M. Laforgue : ils en sortiront convaincus, à faux d'ailleurs, qu'il est orthodoxement scientiste, déterministe, mécaniste, matérialiste, serf-arbitriste, athée, en un mot : homaisien comme M. Homais lui-même. Alors, à quoi rime le livre, qu'apporte-t-il de nouveau, et pourquoi M. Laforgue l'a-t-il écrit ? C'est ce que nous essaierons de comprendre après en avoir examiné plus en détail le contenu.

Relativité de la Réalité : dès le titre de l'ouvrage, nous trouvons l'équivoque installée. Admettre que la réalité, en tant que telle, n'a pas d'existence absolue, cela ne peut conduire qu'au solipsisme : moi seul existe ; le monde extérieur, y compris vous-même, êtes des enfants de mon illusion. Or, ce n'est pas là du tout la position de M. Laforgue ; force alors lui est bien d'admettre que l'objet de la connaissance *existe réellement*, indépendamment du sujet connaissant ; dès lors, quand il dit « relativité de la réalité », il faut entendre : relativité *des conceptions que le sujet se fait de la réalité* (2) ; c'est tout différent, et certes il aurait beaucoup mieux valu intituler le livre : « Relativité de nos conceptions du monde », ou « Relativité de la connaissance ». Mais encore aurait-il fallu, alors, tenir constamment cette position, ce que M. Laforgue ne fait point, puisqu'à l'entrée en scène de la « science », les conceptions qu'elle apporte sont tout-à-coup qualifiées de « véritables ».

(2) C'est ce qui ressort bien du passage : « Les schizophrènes conçoivent le monde autrement que nous ; notre réalité n'est pas la leur » (RR. pp. 45 46) Le dernier membre de cette phrase ne fait qu'énoncer d'une façon inexacte, et périlleuse pour l'esprit, ce que le premier disait très clairement.

II

Suivons maintenant l'auteur dans le déroulement de son exposé. A l'origine de la connaissance, il met l'*angoisse*. Oui, l'angoisse, celle qui, à l'approche d'un danger, fait battre le cœur plus vite, fait haleter et fait pâlir.

Le *je*, nous dit M. Laforgue, s'efforce de concilier les exigences intérieures du *moi* (3) avec les nécessités de la réalité extérieure. Il y a *angoisse* ou bien au cas de danger extérieur (c'est l'angoisse de la *peur*), ou bien au cas de *rage*, comme dit Laforgue, c'est-à-dire de révolte des pulsions contre les limitations que la réalité impose à leurs assouvissements, c'est-à-dire toutes les fois que le *je* se sent débordé.

Mais le *sur-je*, c'est-à-dire cette partie automatisée du *je* qui assûre les conduites usuelles, peut devenir, par son insuffisance, une source d'angoisse : angoisse du *désarroi*, proposé-je de dire. Cette dernière source est double si l'on pense qu'outre le *sur-je* d'origine éducative, il existe, comme Laforgue l'admet avec l'école psychanalytique anglaise, un sur-je héréditaire, caractéristique de l'espèce humaine.

Voilà donc, suivant l'auteur, quatre sources d'angoisse : peur, rage, désarroi personnel, désarroi spéciel.

Il passe ensuite à l'étude de ce qu'il appelle « les manières qu'ont les névrosés de réagir à l'angoisse ». Il semble qu'il veuille dire : d'*éviter* l'angoisse, puisqu'il nous explique (RR, p. 14) que si on les oblige à renoncer à leurs symptômes, « aussitôt l'angoisse reparaît ». L'auteur entre ensuite dans le détail de la description de ces moyens préservateurs, qui sont soit des symptômes, soit des traits de caractère.

Où M. Laforgue entre dans le vif du problème auquel est consacré son ouvrage, c'est quand il en arrive à montrer comment la fuite devant l'angoisse retentit sur le fonctionnement de l'intelligence par le mécanisme de la *scotomisation*. A cette occasion, l'auteur précise cette notion de scotomisation que

(3) « Le me ou le moi représentent alors toute la personnalité, tant consciente qu'inconsciente, morale que physique ». (RR, p. 8). Le lecteur de la présente Revue aura vu par ailleurs les raisons pour lesquelles *me* ne me paraît pas, ici, à sa place. (cf. Edouard PICHON, *La personne et la personnalité à la lumière de la pensée idiomatique française* ; Revue française de Psychanalyse (t. X, n° 3, pp. 447-460).

lui et moi avons élaborée ensemble il y a longtemps déjà (4), et qui, d'abord, n'a été ni comprise ni admise par le gros des psychanalystes. La scotomisation est une dyspragie mentale plus grave que le refoulement. C'est ce que va nous montrer leur comparaison avec le processus normal d'élimination des tendances réprouvées, la *répression*. Dans celle-ci, les pulsions auxquelles satisfaction est refusée sont clairement évoquées à la lumière de la conscience, condamnées, et rendues impuissantes. Le *refoulement*, en opérant dans la pénombre, en n'osant pas laisser voir à la conscience centrale les pulsions abhorrées, laisse aux pulsions sur lesquelles il s'exerce la possibilité de ressortir en symptômes ; mais, enfin, le refoulement chasse ce qu'il faut chasser, à savoir les pulsions dont la satisfaction serait incompatible avec l'édifice de la personnalité saine ; tandis que la *scotomisation*, pour satisfaire à des besoins pathologiques, chasse du champ de la conscience des pans entiers de la réalité elle-même.

La voie psychologique vers la scotomisation se jalonne aisément. Dans l'*attention* normale, le regard de la conscience se localise sur le sujet choisi, les autres sont rejetés dans l'ombre ; mais ce choix volontaire peut se porter sur n'importe quel sujet, même désagréable ; dans la *diversion*, processus encore parfaitement normal, un affligé se sert sciemment de sa faculté d'attention pour penser à autre chose qu'à ce qui l'attriste ; dans la *scotomisation*, processus nettement pathologique, il n'a plus la faculté d'apercevoir ce qui causerait l'angoisse.

L'extension progressive des scotomisations tend à cette perte de contact avec la réalité qui caractérise la schizophrénie. C'est dire que M. Laforgue présente la schizophrénie comme l'aboutissant commun de toutes les névroses, quand elles sont portées à leur plus haut période. Cette conception que nous voyons maintenant acceptée par M. Pierre Janet (5), M. Laforgue et moi l'avons soutenue dès 1926 (6).

(4) E. Pichon et R. Laforgue, *La névrose et le rêve : la notion de schizonoïa* ; Le rêve et la Psychanalyse (Maloine, 1926), p. 184 et p. 208.

(5) A ceci près qu'il répugne à accepter le terme de *schizophrénie*.

(6) E. Pichon et R. Laforgue, loc. cit., pp. 209-210.

III

Le second chapitre de l'ouvrage de M. Laforgue étudie les occasions qu'a l'homme, au cours de son développement affectif, d'entrer en conflit avec la réalité. On y retrouve l'exposé de la doctrine psychanalytique classique du développement des enfants ; mais on y rencontre aussi quelques-unes de ces naïvetés qui, chez un esprit par ailleurs aussi hardi que l'est M. René Laforgue, déconcertent : que la « pensée scientifique » permet aux individus « de s'émanciper de la pensée religieuse » : voir sans doute le Palais de la Découverte et les musées anti-religieux de Moscou et de Barcelone ; que « l'homme moderne » se trouve placé « devant « un problème que les circonstances, jusqu'à présent, lui avaient « permis de fuir..., celui de sa propre disparition » : faut-il donc penser que c'est seulement à cette fameuse époque que les sectaires de la clique, ou simplement de la claque, officielle aiment à décorer de l'épithète magique de « moderne » que le problème métaphysique de la mort s'est posé devant les hommes ? On ne peut qu'être navré de voir ces pauvretés sous la plume d'un clinicien de grande valeur, qui met par ailleurs en évidence de fortes leçons de la clinique psychanalytique : oui, les névrosés sont pratiquement des enfants (RR, p. 39) ; oui, « la discorde entre les parents « qui peut être la conséquence de leur incompatibilité affective « ou d'une névrose, peut avoir la même influence sur l'enfant que « la mort ou la disparition d'un des parents » (RR, p. 40) ; oui, « on devrait tout faire pour mettre les enfants à l'abri d'une « ambiance familiale empoisonnée par la discorde des parents. »

IV

Le troisième chapitre du livre en est comme le nœud vital ; nous allons y trouver la clef de voûte de la pensée de M. Laforgue, mais aussi de graves équivoques qui pourraient leurrer le lecteur.

L'éminent psychanalyste nous présente le *je* tel qu'il le conçoit : « Nous appelons *je* cette activité de l'appareil psychique à « travers laquelle se réalise la synthèse de toutes nos perceptions, « tant internes qu'externes, synthèse qui nous permet de nous « situer dans le temps et l'espace avec l'impression d'en avoir

« conscience et de savoir agir volontairement par rapport à eux « et à nos besoins » (RR, p. 42). Vous avez bien lu : « l'impres- « sion d'avoir conscience » ; voilà qui est énorme : une impression n'étant qu'un fait de conscience, il faut traduire : « la conscience « d'avoir conscience » ; pourquoi pas « la conscience d'avoir « conscience d'avoir conscience », et ainsi de suite ? M. Laforgue est alsacien, il a dû se laisser inspirer par la fameuse scie : « Quand un Alsacien voit une Alsacienne, il lui dit : « Mam'zelle, « quand un Alsacien voit une Alsacienne, etc... ».

Plus loin, M. Laforgue compare l'élaboration onirique de la pensée à son élaboration à l'état de veille ; il expose que pendant le sommeil le *je* fait l'économie du travail, c'est-à-dire de la dépense de libido, qui aurait été nécessaire pour donner à la pensée les caractères de clarté et de cohérence qu'il s'efforce de lui imprimer pendant la veille. Chemin faisant, M. Laforgue conteste très justement à M. Nunberg que la pensée des civilisés adultes normaux soit régressée durant le sommeil à un état infantile extrêmement archaïque, et le rêve ainsi assimilable à la névrose : « le *je* de l'adulte », dit-il (RR, p. 43), « même dans le sommeil, « domine les conflits et les angoisses ordinaires auxquels il peut « avoir à faire face ». Voilà, me semble-t-il, très sainement défini le rôle du rêve dans l'économie psychique.

Mais pourquoi gâter ce bon passage en venant dire que dans le sommeil la « conscience semble à peu près disparue » (RR, p. 43), et parler de transformation de « la pensée du rêve en pensée consciente » ? (RR, p. 43). Si la pensée onirique n'était pas consciente, comment la connaîtrions-nous jamais ? Le *contenu manifeste* des rêves est chose consciente. Celui qui dort et rêve a perdu *connaissance* du monde extérieur, mais n'a pas perdu *conscience*.

J'entends d'ici certains lecteurs qui s'exclament : querelle de mots ! Mais non ; ces compromissions qu'on impose à une notion aussi claire que celle de *conscience* ont un but, que leurs auteurs se l'avouent ou non à eux-mêmes : elles tendent à escamoter le grand, et disons avec Laforgue lui-même l'angoissant, problème métaphysique posé par l'existence même de la conscience. Par trente-six adultérations cauteleuses, on espère noyer le poisson métaphysique dans la sauce de considérations génétiques, biologiques ou réputées telles. Dire que la conscience est l'« expression « des compromis consécutifs à la lutte ou à la collaboration entre

« certaines pulsions et le porte-parole des tendances les plus « fortes qui ont triomphé dans l'être, et à travers lui, au cours « de son histoire et de celle de la civilisation », c'est rendre compte du contenu du moi conscient, mais ce n'est nullement expliquer cette puissance ineffable qu'est la conscience. On peut d'ailleurs se demander si ce n'est pas poser le problème métaphysique à l'envers que de prétendre expliquer la conscience, en le pouvoir de qui toute explication réside, par la matière, ou par toute autre entité de ce genre, que la conscience elle-même aura inventées comme explication de sa propre histoire.

Sous ces graves réserves, on ne peut qu'admirer le parti que M. Laforgue a su tirer, et thérapeutiquement et quant à l'investigation psychologique, d'un cas comme celui de sa schizophrène Odile. Il semble bien que, pour des raisons affectives, cette malade ait été obligée de restreindre extrêmement le champ de sa conscience, et, partant, comme le fait judicieusement remarquer M. Laforgue, de compromettre grandement la synthèse de sa personnalité. Le *je*, organisateur de la personnalité, se comporte donc « comme s'il était doué... de libido » (RR, p. 49). « La joie de « connaître et de découvrir serait donc en quelque sorte appa- « rentée à la joie d'engendrer ou de concevoir, de même que la « joie de manger, la jouissance sexuelle n'étant en somme qu'une « forme particulière de la jouissance qui accompagne tous les « contacts agréables ». Ce dernier membre de phrase nous fournit, de la plume même d'un psychanalyste psychanalysant, le précieux aveu qu'après tout les expressions génito-sexuelles dans lesquelles les freudistes de la stricte observance traduisent les phénomènes de l'économie énergétique du psychisme ne sont souvent qu'un procédé de langage. L'essentiel de l'apport de M. Freud dans la psychologie, c'est l'assiette clinique qu'il a donnée à ce qu'on peut appeler l'*affectivisme*. La doctrine était ancienne : Vauvenargues, par exemple, écrit : « Nous devons peut-être aux passions les plus « grands avantages de l'esprit » (7). Mais à cette doctrine, M. Freud et ses disciples ont donné, ce me semble, par leurs travaux de clinique psychologique, la force d'une certitude. Après le mouvement freudien, les étiologies rationalistes de l'activité intellectuelle sont périmées ; l'énergie psychique essentielle, c'est

(7) VAUVENARGUES. *Maxime CLI.*

l'*aimance,* que l'on appelle en disance psychanalytique la *libido* (8) : notion fonctionnelle que j'ai formulée sous le nom général de *loi d'appétition* (9). C'est pourquoi M. Laforgue, parlant de la conception que l'on se forme de sa propre personnalité peut légitimement écrire : « Cette conception, ou cette synthèse, pour revenir « à notre expression habituelle, serait donc fonction du degré, « de la quantité et de la qualité de la libido dont disposerait le « *Je* pour son travail. Elle s'effondrerait, si le *Je* ne disposait plus « d'une qualité ou d'une quantité de libido suffisantes pour la « réaliser » (RR, p. 50).

M. René Laforgue (RR, p. 51 sqq.) esquisse une histoire du *je* à travers les stades du développement psychique psychanalytiquement conçus. Le *je* du stade buccal (10), c'est-à-dire du stade anérotique dont l'aimance ne connaît pas d'objet, est à peine formé ; son image, selon M. Laforgue, nous est fournie par le *je* régressé du maniaco-dépressif, que son sur-je et son ça, alternativement triomphants, ballottent de la manie à la mélancolie.

Le *je* du stade anal, c'est-à-dire du stade agressif envers l'objet, est essentiellement aventureux ; il acquiert ainsi « la notion « et la sensation de ce qui fait partie de lui et lui obéit et de ce « qui ne fait pas partie de lui et ne lui cède pas » (RR, p. 53), c'est-à-dire la connaissance des limites de son *moi* (comme le dit judicieusement M. Laforgue) ; son mode de connaissance est la « projection », c'est-à-dire qu'il prête aux choses une personnalité comparable à la sienne ; son mode d'aimance, d'autre part, est captatif, comme M. Laforgue l'a antérieurement marqué avec M. Codet et moi-même. L'auteur pose dès lors, avec quelque peu de hardiesse, que l'animisme et le totémisme répondent à une organisation sociale phylogéniquement équivalente à ce qu'est le stade dit anal dans l'ontogénie. A ce stade ontogénique, le *je* est en danger, s'il rencontre trop de difficultés, de retourner névrotiquement son agressivité contre lui-même, ou du moins d'être contraint

(8) C'est parce que *libido* a en psychanalyse ce sens général qu'il faut en français, lui donner pour adjectif *libidinal,* car *libidineux* ne fait penser qu'aux lagnies les plus étroitement érectogènes, comme dirait M. Dalbiez. E.P.

(9) E. Pichon, *Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent,* § 32 ; p. 34.

(10) Laforgue dit *oral,* ce qui, en français, me paraît mauvais, j'ai déjà dit pourquoi. (E. Pichon, *Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent,* § 97, note 1 ; p. 113).

de se préserver de l'angoisse par un cérémonial obsessionnel. Sur le plan phylogénique, les rituels compliqués des sociétés à totem et à tabou seraient l'équivalent du cérémonial obsessionnel : M. Laforgue, ici, ne fait que suivre M. Freud lui-même.

Le *je* du stade génital œdipien serait caractérisé par le « besoin « de causalité, de filiation, de logique » (RR, p. 56). C'est sur le mot de *filiation* qu'il faut, je crois, mettre ici l'accent pour bien comprendre la pensée de M. Laforgue. Le problème central est alors pour l'enfant l'existence de la personnalité de son père, autorité ininfluençable par aucun moyen conjuratoire, et le rôle de ce père à l'égard de la mère (particulièrement dans le coït, mais particulièrement seulement). Ce problème déclenche une attitude mentale dans laquelle se manifeste « le besoin d'associer les êtres et « les choses dans un ordre déterminé en donnant à chacun sa « place dans le développement général » RR, p. 58). Sur le plan phylogénique, la pensée, d'animiste et de magique qu'elle était, devient mythologique et religieuse : le *je* pense avoir droit à la protection divine s'il la mérite par sa perfection morale ; les dangers réels sont conçus comme des épreuves purificatoires (RR, p. 57) Ce lien entre l'acceptation des faits génito-sexuels et la transformation du type intellectuel animiste en type causaliste religieux n'est pas purement théorique, nous dit M. Laforgue, puisque chez la schizophrène Odile il a pu voir réapparaître conjointement l'acceptation des problèmes génito-sexuels et la recomposition d'une personnalité susceptible de contact avec le monde extérieur. Cet argument est de beaucoup de force, mais il n'emporte pas la conviction quant à l'assimilation du type de pensée recouvré par Odile avec tel type phylogénique défini par M. Laforgue.

Tant que le *je* « prend le contre-pied des pulsions génitales » (RR, p. 60), nous sommes, d'après M. Laforgue, dans l'intrasexualité (11) latente ou patente. Phylogéniquement, c'est à ce stade que correspondent les sociétés polythéistes et infestées d'intrasexualité, telles les sociétés païennes de l'Antiquité classique. Le monothéisme, pense l'auteur, est fonction de notre propre synthèse. « A la croyance au Dieu unique correspondrait », dit-il (RR, p. 60), « la synthèse de notre personnalité. »

Puis apparaît la pensée scientifique. « La pensée scientifique

(11) Le lecteur sait que je substitue toujours ce terme à celui si vicieux d'homosexualité. E.P.

« se distingue de la pensée religieuse en ceci que le *Je* cherche à « agir directement, sans l'aide de Dieu, sur la cause du danger, « par les connaissances rationnelles qu'il a de sa nature » (RR, p. 61).

V

Il est à remarquer que, dans cet exposé, M. Laforgue admet comme un postulat, mais sans en aviser expressément ses lecteurs, la loi de Serres : que l'ontogénie est parallèle à la phylogénie. Il n'est pas de ma compétence de discuter la justesse de cette loi quant à la biologie ; mais l'admettre comme démontrée quant à la psychologie me semble bien hasardeux.

De quelque façon qu'on conçoive les stades du développement psychique de l'individu humain, il est certain que ces stades existent. Personne, en effet, ne pourra soutenir que le fonctionnement psychique d'un nouveau-né soit le même que celui d'un homme de trente ans. Chercher à préciser ces stades, c'est donc travailler sur un terrein solide.

Mais avant de venir dire que les stades du développement intellectuel de « l'Humanité » correspondent à ceux du développement individuel, il faudrait prouver que ces stades existent ; il faudrait, pour cela, démontrer que l'espèce fût capable, comme telle, d'une progression intellectuelle. C'est ce dont on se prend à douter quand on considère que les problèmes philosophiques qui se posent aux hommes cultivés sont, à notre époque, foncièrement les mêmes que ceux qui se posaient à Platon et à Guillaume d'Auvergne. Et c'est ce qu'on est porté à nier entièrement quand on considère l'histoire d'un idiome tel que le grec, dont l'extraordinaire affinement, qui était le témoin d'une haute puissance mentale, s'est altéré et perdu en quelques siècles, et quand on voit la civilisation des premiers siècles de notre ère s'effondrer lors des invasions germaniques, et la culture correspondante ne subsister qu'en veilleuse jusqu'à Charlemagne. Encore n'ai-je choisi que les exemples les plus évidents pour nous ; l'histoire des peuples plus lointains nous en fournirait vraisemblablement beaucoup d'autres!

Il est vraisemblable que l'espèce, au point de vue psychologique, est seulement une collection d'individus très grossièrement semblables menant chacun son développement particulier ; et que les civilisations ne sont que des milieux où le plus grand nombre

possible d'individus puisse effectuer une ascension maxima, grâce aux richesses accumulées par la régularité des mœurs et par la transmission écrite de la pensée des grands hommes d'autrefois.

Je ne veux certes pas dire que la comparaison des sociétés les moins affinées avec tel ou tel stade du développement infantile soit sans intérêt : loin de là. Mais je croirais dangereux de considérer comme purement linéaire l'évolution si diverse des civilisations, avec leur durée si inégale, leurs ascensions et leurs décadences plus ou moins rapides, leurs déviations, leurs influencements réciproques, leurs façons irrégulières de sombrer et de renaître. Toute interprétation saine des faits exige qu'on se rappelle avec Tarde que la société est faite par et pour les personnes humaines ; je crains que ne traînent chez M. Laforgue des restes de dürkheimisme.

Mais ce ne sont là que des querelles accessoires ; et en somme, jusqu'ici (RR, ch. I, p. 61), il nous a été facile de suivre l'auteur.

VI

Il ne va plus en être ainsi dans les pages qui vont venir. L'essentiel de ce qu'y dit l'auteur (RR, p. 61-65) se résume ainsi d'après son texte même : la pensée scientifique (en tant qu'elle s'oppose à la pensée religieuse) est le mode de pensée où le *je* a renoncé à l'appui paternel (RR, p. 62) ; les retours à la pensée religieuse sont des régressions (RR, p. 63) ; la Réforme a été une libération (RR, p. 63) ; une « libération politique » est en train dans l'Europe de notre temps (RR, p. 63) ; c'est une erreur de croire qu'« il n'y a qu'une réalité, alors qu'il y en a plusieurs, « suivant l'individu ou la collectivité qui en prennent cons- « cience » (RR, p. 64) ; à partir d'un certain moment du développement du *je*, la croyance religieuse nous « apparaît » comme une illusion (RR, p. 64) ; c'est au stade scientifique que le *je* remplit sa fonction au maximum (RR, p. 65).

Toutes ces propositions seront discutées plus utilement quand nous aurons rendu compte du quatrième chapitre de l'ouvrage de M. Laforgue, intitulé *Réflexion sur l'intellect*, où il développe sa pensée. Par intellect, M. Laforgue entend : « l'ensemble des apti- « tudes par lesquelles le *Je* d'un individu de notre civilisation « cherche à faire face à la réalité en utilisant notre science » (RR,

p. 67). Ce « notre science » est bien inquiétant : qu'est-ce qu'il veut dire ? Dans quelles limites prétend-il enclore la pensée ? On ne nous le dit pas.

Mais M. Laforgue s'efforce de classer les différents intellects humains. Il y a lieu d'applaudir au passage où (RR, pp. 70-72) il expose qu'il n'est pas possible de douter qu'il n'existe « un type « d'intellect féminin et un type d'intellect masculin » (RR, p. 71) ; toutes les recherches psychologiques et psychanalytiques confirment, on le sait, sur ce point, l'expérience plurimillénaire de l'humanité, en dépit des sottes doctrines de l'*hominisme* (12).

Allant plus loin, M. Laforgue suppose que la libido sublimée avec laquelle travaille l'intellect conserve un caractère « génital », « anal » ou « oral », et que la conception qu'on se fait de la réalité « dépend de la prédominance de l'une ou de l'autre de ces « formes ou de ces qualités de libido utilisées par le *Je* » (RR, p. 72).

L'intellectuel de type « anal » (entendez : agressivo-captatif) est autoritaire, brutal et vaniteux ; il a des idées arrêtées et toutes faites ; il accumule les diplômes, a l'esprit puriste et compilateur ; il s'engoue de doctrines médicales ou pseudo-telles (végétarisme, abstinence d'alcool), politiques (extrême-droite ou extrême-gauche), religieuses (bigoterie ou farouche anticléricalisme). M. Laforgue fait d'ailleurs remarquer (RR, p. 77) qu'il ne fait ici qu'étendre au fonctionnement intellectuel les notions acquises, quant au caractère, grâce à MM. Freud, Reich, Jones.

La composante « orale » (comme ce jargon d'anatomie topographique est donc peu satisfaisant !) amène avec elle la scrupulosité et l'agitation.

Le type « génital » est celui, vous vous y attendiez bien, auquel M. Laforgue reconnaît la connaissance de ses « *véritables* (13) forces » (RR, p. 80), ceci en dépit de tout ce qu'il a dit antérieurement de la relativité de nos notions. L'homme de type « génital » est apte à l'*invention* (RR, p. 81), et « en cas de « besoin, il sait employer la force sans trop de scrupule et sans ce « besoin tyrannique de se justifier continuellement et de rejeter « la responsabilité sur autrui » (RR, p. 83); « il acceptera la guerre « si elle est inévitable » (RR, p. 83), « il n'en fera pas un drame » (p. 83), « et cette guerre sera encore, pour lui, un des aspects de

(12) Qui a en outre la sottise de s'intituler *féminisme*.
(13) C'est moi qui souligne.

« la vie » (p. 84). Le malheur est, nous apprend M. Laforgue, que ce type admirable n'est que rarement réalisé à l'état pur. Bien plus, « la grande majorité des intellectuels paraît, à l'heure actuelle, « se recruter parmi le type à prédominance anale » (RR, p. 86) et même « malgré les apparences, la majorité des intellectuels et des « savants est encore plus ou moins, à l'heure actuelle, au stade « religieux de la pensée » !

L'ouvrage se termine enfin par un court chapitre qui s'intitule tout candidement *Réflexions sur la notion du libre-arbitre, de la liberté et de la mort :* en tout six pages, et lesquelles ! A tout instant, le problème y est supposé résolu. Il y est question de « l'illusion » du libre-arbitre avec une assurance touchante, dont, en la chambre où veille son grand esprit dans un corps empêché, M. Bergson sourira peut-être. Il y est dit que la croyance à l'immortalité de l'âme « nie la mort » (p. 95), comme si cette croyance niait qu'à un moment le corps humain devient inerte et commence à pourrir, ce qui est la seule chose positive que la science sache sur la mort. Il y est expliqué que dans la société future, « mourir « volontairement pour une cause pourrait... devenir quelque chose « comme une sorte de réalisation sociale par laquelle l'individu « s'accomplirait jusqu'au bout, pour servir ou défendre ceux qu'il « aime ou une collectivité » (RR, p. 95) : n'allez pas répondre qu'ils sont nombreux, ceux qui naguère encore sont morts pour leur patrie et qu'ils ne croyaient pas tous à l'immortalité de l'âme ; car le spécial et le beau du nouvel héroïsme, c'est qu'on y trouvera moyen de mourir pour ce qu'on aime sans que votre mort ait un motif moral (RR, p. 95) : que M. Laforgue peut-il bien vouloir dire ?

M. Laforgue, d'autre part, semble penser que les hommes pourraient agir sans croire à leur libre-arbitre ; il croit que « l'abandon de cette croyance déterminerait une autre conception « sociale où le capital ne serait pas le privilège de certains parti- « culiers au profit desquels la plupart des individus se sacrifient « mais où il serait utilisé au détriment de certains intérêts parti- « culiers qu'on sacrifierait aux intérêts de la collectivité » (RR, p. 96). Après ce filandreux topo digne d'une réunion électorale, tirons l'échelle. Nous voilà certes arrivés au collectivisme, mais aussi à la dernière page du livre.

VII

J'ai indiqué au lecteur à partir de quel endroit M. Laforgue me semblait se fourvoyer ; disons maintenant pourquoi.

D'abord, il est absurde de dire qu'il y ait plusieurs réalités. Il y a seulement, comme je l'ai expliqué au début du présent travail, des conceptions différentes de la réalité par les divers esprits, et c'est à ces conceptions que la notion de relativité peut s'appliquer. Il y a même, et c'est ce que M. Laforgue ne paraît pas voir nettement, plusieurs envisagements possibles de la réalité par un même esprit lucide et mobile (14).

En second lieu, M. Laforgue n'est pas fondé à abandonner brusquement son attitude relativiste quand il arrive à l'examen du stade « scientifique ». Bien qu'il ne s'explique nulle part sur le sens qu'il accorde à ce terme, il est vraisemblable qu'il veut désigner par ces mots le stade « rationnel », au sens le plus étroit de ce terme, c'est-à-dire le stade de la pensée uniquement déterministe, matérialiste et mécaniciste.

En troisième lieu, M. Laforgue n'est pas en droit de prétendre que le « retour » à la pensée religieuse soit une régression ; la pensée religieuse a bien des formes ; elle en a certes d'archaïques, mais il reste que les grands problèmes métaphysiques se posent encore aux esprits les plus ouverts et les plus évolués, et qu'une attitude qui les nie, comme le fait le scientisme matérialiste intégral, est une scotomisation, et n'est rien d'autre.

La façon dont M. Laforgue envisage le stade scientifique (*alias* stade rationnel) du développement psychique me paraît pécher en deux points : il semble croire que ce stade est terminal, et estimer déplorables tous les reliquats des stades antérieurs.

Or, selon moi, le propre de l'évolution psychique de l'homme, c'est son caractère toujours *interminé*. Récemment (15), j'ai combattu l'opinion de M. Heuyer, qui allait disant que l'évolution de l'intelligence humaine s'arrêtait à la puberté ; j'ai marqué que chez les hommes de la plus haute qualité, l'évolution se poursui-

(14) Edouard PICHON, *Sur la marche ascendante de la connaissance* ; Recherches philosophiques (Boivin et Cie), t. VI (1936-1937), pp. 295-298.

(15) Edouard PICHON, *Définition de la débilité mentale* (discussion) ; Bulletin du Groupement français d'études de neuro-psychopathologie infantile, 1, 3 (mai 1938), pp. 74-75 ; et aussi *Chronique psychopédeutique* ; L'Evolution psychiatrique, 1938, fasc. III, pp. 84-86.

vait bien au delà : mais en même temps j'indiquais que dès lors le stade dit rationnel (scientifique, suivant la nomenclature de M. Laforgue), lequel caractérise, au dire de MM. Laforgue, Heuyer, Piaget, etc..., l'adulte-type de notre époque, était loin de représenter un degré indépassable pour ces hommes de qualité.

Bien plus, ainsi que je l'ai marqué dans un mien livre (16), on entrevoit déjà nettement, en notre XXe siècle européen, une époque où, dans notre groupe civilisationnel, l'adulte vraiment cultivé, éclairé par les plus grands esprits du siècle, va atteindre un stade *philosophique* supérieur au stade rationnel ; c'est que les problèmes de l'ordre personnel sont en train de reprendre toute leur ampleur devant la conscience des chercheurs, ainsi que l'aperçoit très bien M. Pierre Janet. Il n'y a pas à désespérer d'arriver, même en dehors des pertingences (17) mystiques proprement dites, strictement individuelles, à des modes de pensée communicable de plus en plus adéquats à cette classe de problèmes, qui sont, dans l'ordre de la connaissance, au delà des problèmes du type usuellement appelé scientifique. Déjà des génies isolés les ont approchés, et en ont cerné les principaux contours ; Socrate, Descartes, Condillac, Leibnitz, Kant, Bergson n'ont chacun apporté qu'une seule clarté, mais en pareille matière le trait de lumière le plus ténu est aubaine précieuse. Peut-être sommes-nous, dans l'orbe de notre civilisation occidentale, à l'orée des temps où c'est toute la cohorte des esprits cultivés qui sera en état d'atteindre au stade philosophique de la pensée. Tout en restant strictement *eunoïaque*, c'est-à-dire sévère dans sa critique d'elle-même, la pensée peut, en effet, fort bien aller dans des voies qui nous sont aujourd'hui inconnues : la logique et la méthodologie ne sont que des codifications *a posteriori*, qui étudient le cheminement de la pensée une fois qu'il a eu lieu ; il convient de ne pas les prendre pour des disciplines impératives.

De plus, il n'y a aucun doute qu'il ne faille, pour dépasser éventuellement le stade dit rationnel, recourir largement aux virtualités acquises par l'esprit humain lors des stades antérieurs :

(16) E. Pichon, *Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent*, § 138 ; p. 153.

(17) E. Pichon, *Minkowski : la Schizophrénie* ; Revue française de psychanalyse, t. 1, n° 4 ; p. 768.

ceci en vertu de la loi d'*intégration des possibilités* (18), que je crois avoir établie et que M. Laforgue semble méconnaître. Il ne faut, en particulier, pas poser *a priori* l'impossibilité d'aucune expérience religieuse et l'inefficacité de la prière. Et surtout, il faut s'habituer à mettre, dans ses cogitations, l'accent sur cette vérité que seules les choses *singulières* existent véritablement, et que nos généralisations ne sont jamais que des moyens d'arriver à nous former une connaissance la moins imparfaite possible de ce que nous n'atteignons point par pertingence singulière.

Ce *singularisme*, comme je propose de l'appeler, ramène devant l'intelligence la possibilité d'envisagement d'une Providence, dont tant d'esprits forts avaient faits des gorges chaudes. C'est Bossuet, ici, qui, avec son remarquable bon sens, montre un chemin possible ; éloquemment, dans l'oraison funèbre de la reine de France (19), il dit :

« Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les conseils « de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre « général d'où le reste se développe comme il peut. Comme s'il « avait à notre manière des vues générales..., et comme si la sou- « veraine intelligence pouvoit ne pas comprendre dans ses des- « seins les choses particulières, qui seules subsistent véritable- « ment. »

De fait, posé que l'on admette l'existence d'un Dieu suprême et omniscient, il est évident qu'on ne peut pas le réduire à ne penser que par « vues générales », comme le voulait Malebranche. Les idées générales, simples outils de classification, ne sont que des béquilles par où notre esprit pare à ses infirmités cognitives ; donc Dieu, défini comme capable d'une connaissance parfaite, ne doit en avoir besoin en aucun cas.

D'autre part, notre attention, dès qu'elle est orientée par le problème du singulier, est attirée par la singularité essentielle de la personne humaine (20) : singularité que M. Stern (21) dénonce comme une source essentielle d'angoisse alors qu'au contraire elle

(18) E. Pichon, *Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent*, § 26, p. 26 et *Sur la marche ascendante de la connaissance* ; Recherches philosophiques, t. VI, p. 293 et sa note 1.

(19) Bossuet, *Oraisons funèbres*, éd. Jacquinet, p. 184.

(20) Ed. Pichon, *La personne et la personnalité vues à la lumière de la pensée idiomatique française* ; Revue française de psychanalyse.

(21) G. Stern, *Pathologie de la liberté* ; Recherches philosophiques, t. VI, p. 23.

me semble en elle-même un puissant réconfort. Tandis que le moi (22), comme l'ont clairement montré les travaux de M. Dwelshauvers ainsi que ceux de M. Henri Claude et de M. Pierre Janet, est une synthèse laborieuse, il semble bien que la personne comme telle n'en soit pas une, mais tout au plus l'agente d'icelle. C'est pourquoi, comme je l'ai laissé pressentir plus haut, l'on est peut-être en droit de ne pas suivre M. Laforgue dans l'interprétation qu'il donne des beaux faits concernant sa schizophrène Odile. J'ai récemment (23) essayé d'attirer l'attention sur la portée pratique que, dans la thérapeutique psychanalytique, cette notion de la ténuité et de l'indestructibilité du *je-me* pouvait avoir pour faire accepter au malade les remaniements nécessaires dans son *moi*.

VIII

Or donc, si M. Laforgue avait tenu compte du mouvement intellectuel d'aujourd'hui, il n'aurait pas ignoré la distinction capitale, que M. Charles Maurras a diffusée dans tous les milieux éclairés, entre les *individus*, qui se comptent, et dont le droit, fondement de la démocratie, est un droit univoque et interchangeable, et les *personnes*, qui ont la discrétude qualitative et qui seules peuvent construire et conserver une civilisation.

Cette simple discrimination lui aurait évité de se faire le prosélyte des collectivismes, et de l'effacement de l'« individu » (c'est son mot) devant la « Société », comme si la société, faite pour assurer à chaque homme sa sphère d'activité libre et tranquille, pouvait garder un sens quelconque le jour où elle opprimerait tous ses membres.

Comme je l'ai entendu fort bien dire à M. Pierre Janet, examinant, à la conférence d'ouverture du onzième Congrès international de psychologie, en 1937, la question du tien et du mien ; « le communisme n'est pas dans l'avenir, il est dans le passé ». Les totalitarismes sont certes au pouvoir, où les foules les ont portés ; ce n'est ni la première ni la dernière fois que l'histoire voit une poussée oppressive de ce genre. Mais cela n'empêche pas

(22) au sens où LAFORGUE et moi, avec tous les philosophes employons ce terme, et non pas au sens du « das Ich » des psychanalystes. E.P.

(23) Ed. PICHON, *La personne et la personnalité...*, Revue française de psychanalyse, t. X, n° 3, p. 459.

que les grands problèmes humains, celui du bonheur, celui des règles de la conduite, celui même de l'essence de la conscience, ne soient et ne demeurent à jamais des problèmes essentiellement personnels.

IX

De même, M. René Laforgue s'aventure beaucoup quand, sans l'ébauche d'une discussion, sans l'ombre d'un argument, il nous plante la Réforme comme une libération salutaire.

Ce qui caractérise, on le sait, la théologie protestante au regard de la catholique, c'est l'opinion que l'on peut se sauver par la grâce seule, même si les œuvres sont mauvaises. Or, cette règle, psychanalytiquement, ressemble beaucoup à l'attitude mentale du petit garçon qui veut pouvoir, tout en faisant les quatre cents coups, garder l'amour de son père et en obtenir le pardon. Tel était, en effet, l'état de révolte du sensuel et coléreux Luther.

Certes, par un paradoxe que Sainte-Beuve souligne à propos des jansénistes, les doctrines théologiques accordant le moins d'efficience salvatrice aux œuvres ont pu secondairement conduire aux attitudes morales les plus austères. Mais c'est, dans les milieux protestants de haute moralité, au prix d'un malentendu foncier, dont notre confrère psychanalyste, M. Leuba, signale justement les dangers. Que si l'on vient dire que j'attache trop d'importance à une question théologique surannée, je répondrai que c'est ma pratique psychanalytique elle-même qui a attiré mon attention sur ces problèmes en me livrant les doléances de malades protestants des milieux les plus austères, mais à qui leur religion, à cause de la doctrine de l'inefficacité des œuvres, ne prêtait pas le secours qu'ils y cherchaient.

Il reste que cette réaction d'austérité, plus calviniste ou plus anglaise et suisse qu'allemande et que luthérienne, est, dans le protestantisme, un phénomène latéral ; si elle nous apparaît comme un caractère capital de celui-ci au sein de notre civilisation française, c'est, je crois, parce que celle-ci est catholique, et que partant le protestantisme français est un protestantisme de minorité. Cette question, qui exigerait une étude à part, nous éloigne de celle ouverte par M. Laforgue. Revenons-y.

Le courant doctrinal originel de la Réforme a agi puissamment contre la discipline morale, laquelle exige évidemment qu'on

croie au mérite et au démérite par les œuvres ; en Amérique, certains cercles ont pu arriver à penser que le succès, à lui seul, *justifiait* l'activité qui l'avait engendré !

En Allemagne, le courant qui avait produit Luther est, comme l'a très bien vu M. Léon Daudet, celui même qui a engendré Nietzsche et l'a conduit à la folie (24), celui aussi qui a fait l'hitlérisme, et qui tend plus ou moins ouvertement à renier les fondements de la civilisation occidentale.

La Gaule a accepté la discipline romaine tant civile que chrétienne, comme un fils sans névrose accepte la tutelle paternelle et les richesses qu'elle lui transmet, pour s'en aider à former sa personnalité ; devenue grande, c'est-à-dire devenue France, cette Gaule a pu ensuite exercer à son tour pendant des siècles la direction de la civilisation occidentale, et continuer l'œuvre de l'hellénisme et de Rome en y imprimant son cachet propre, si profondément original.

L'Allemagne, au contraire, au-dessous du courant magnifique qui nous a valu notamment Leibnitz et Gœthe, a toujours gardé des fonds bouillants de révolte ; tout en continuant nominalement ce Germain latinisé et civilisateur qu'était Charlemagne, déjà si français dans ses tendances, elle l'a renié dans le fond d'elle-même ; et la Réforme luthérienne a été une éclatante manifestation de cette même *inacceptation* (25) de la civilisation occidentale qui affecte à notre époque une forme si redoutable, en prenant le masque menteur d'une action proprement indo-européenne.

Voilà une interprétation de la Réforme qui est tout autre, on le voit, que celle que nous offrait M. Laforgue.

X

En somme, M. Laforgue nous avait annoncé qu'il allait nous montrer que les conceptions que nous pouvions nous faire de la réalité ne seraient jamais qu'imparfaites, relatives, provisoires. Et puis brusquement, quand le redoutable Moloch du déterminisme

(24) Cf ce passage de M. Massis :

Deux années plus tard, j'entends l'un des nôtres nous dire sur le ton de qui s'évade : « Ce grand poète Nietzsche n'est-il pas un poseur de la pensée. Que nous veut-il avec son *Surhomme*, celui qui n'a pas eu la force d'être un homme ! » (M. Massis, *Evocations*, X ; p. 161).

(25) au plein sens psychanalytique du terme. E.P.

mécaniste et matérialiste officiel des libres-penseurs à la 1880 s'est montré, il a eu peur, et subitement la vérité absolue s'est trouvée trouvée.

Et pourtant, quelle est la vraie pensée de M. Laforgue ? Ceux qui le fréquentent personnellement ne peuvent pas en douter ; la pensée directrice de son livre est la suivante : les représentations qu'aux divers stades psychologiques les hommes se font de la réalité sont, si purement intellectuelles qu'elles puissent paraître, toujours colorées par des facteurs affectifs ; d'ailleurs, les représentations propres à un stade gardent toujours quelques reliquats de celles des stades antérieurs ; et il faudrait être bien fat pour donner un brevet de vérité à l'une plutôt qu'à telle autre de ces représentations.

A tout cela je souscris pleinement.

Mais si telle est bien la pensée de M. Laforgue, pourquoi ne l'avoir jamais exprimée ouvertement ? Pourquoi l'avoir laissée seulement transparaître çà et là derrière un mot, par exemple le mot *apparaître* de la page 64, cité plus haut ? Pourquoi, si l'on voulait ériger en loi générale la relativité de nos connaissances, avoir précisément épargné celui des modes de savoir qui, chez certaines gens, est prôné avec le plus d'outrecuidance : la science dogmatique étroite et matérialiste ? M. Laforgue, pourtant, sait bien que c'est là qu'est le danger, puisqu'il m'écrit, ce 4 septembre (26), qu'il souhaite d'être lu « par tous ceux qui risquent « d'être les victimes du scientisme » et que « la science n'a qu'à « gagner à devenir humble et à connaître ses limites ». Mais, hélas, il n'offre aux esprits en péril qu'une mauvaise bouée de sauvetage, car personne ne trouvera dans son livre ce qu'il croit y avoir mis : il n'a parlé qu'à mots couverts.

Qui donc craignait-il ?

M. Freud ? On peut rendre hommage à son génie clinique et psychologique sans adopter toutes les démarches de son esprit. M. Blum ? M. Hitler ? M. Staline ? M. Mussolini ? Ils ne sont, Dieu merci, ni les uns ni les autres, en état d'imposer, à l'heure où j'écris, leurs divers modes de pensée socialiste à la production intellectuelle francaise.

Ces craintes ont-elles toutes joué ? Celles qui ont joué ont-elles été conscientes ? Je l'ignore. Mais ce que je constate, c'est que M. Laforgue a encore des jougs à secouer pour libérer une per-

(26) 1938. E.P.

sonnalité qui mérite grandement de l'être. Avec une splendide honnêteté, il écrit : « Nous conseillons... au lecteur de lire ce « travail avec les réserves que lui suggèrent les considérations « que nous venons de développer, car elles valent pour nous-« même autant que pour quiconque » (RR, p. 90).

O René Laforgue, mien ami, toi qui nous montres ici, avec ta noble humilité humaine, ta haute probité intellectuelle, toi dont nous connaissons la sagacité clinique, la perspicacité psychologique, cesse de trembler devant les autorités contradictoires de ce maître-ci et de ce docteur-là. Tu peux choisir librement la route qui monte, sans avoir à en rendre compte à personne. Notre Père n'est pas de ce monde (27) !

Quant à nous, lecteurs de ce livre, nous pouvons en faire, tel qu'il est, une source d'enrichissement, car M. René Laforgue nous y apporte un précieux butin. Il y confirme la vieille idée de la relativité de la conscience humaine ; il y affermit la notion, encore contestée par certains non-psychanalystes, et pourtant si vraie, du conditionnement affectif de toute activité intellectuelle ; c'est combattre à mes côtés ; enfin il y apporte cette idée sienne, qui complète la précédente, que la connaissance est essentiellement un remède contre l'angoisse.

XI

Ces beaux travaux viennent prendre place dans une œuvre déjà importante. Le premier germe de cette œuvre est l'idée féconde, que M. Laforgue a eue, que le rendement social d'un être humain était fonction de la quantité de libido qu'il pouvait porter sur autrui de façon désintéressée : quantité qu'il appelait alors, « la résultante vitale ». Il mit cette idée première sur le chantier avec moi et avec M. Henri Codet (28) ; de cette élaboration sortirent la distinction entre la scotomisation et le refoulement, celle entre la captativité et l'oblativité, et la notion d'*arriération affective* (ou

(27) M. Laforgue a lu cet article en manuscrit et m'a engagé à le publier : il faut rendre hommage à cette nouvelle preuve de la remarquable élévation de son esprit (Note du 11 octobre 1938), E.P.

(28) E. Pichon et R. Laforgue, *La névrose et le rêve : la notion de schizonoïa* ; Le rêve et la Psychanalyse (Maloine 1926) ; H. Codet et R. Laforgue, *Les arriérations affectives : la schizonoïa ;* L'évolution psychiatrique. t. 1 (Paris, Payot, 1925). Malgré leur date différente de parution, ces travaux sont strictement contemporains l'un de l'autre. E.P.

schizonoïa). Ces notions, qu'ensuite chacun de nous trois a développées à sa façon, sont comme la fondation de tout l'édifice élevé par l'école psychanalytique française.

M. Laforgue, à qui sa qualité d'Alsacien permettait de discuter facilement en langue allemande, porta ces conceptions dans les congrès internationaux de psychanalyse, où cette langue a longtemps prédominé. Il fit ainsi connaître aux psychanalystes étrangers la notion de scotomisation (29), qui ne reçut pas, alors, l'accueil qu'elle méritait.

Plus tard, il commença à porter son attention sur le thème de l'*angoisse*, qui n'a pas cessé de l'occuper depuis. Son travail sur la lagnisation (30) de l'angoisse est précieux pour les psychologues et les cliniciens.

Les pages où il a condensé sa grande expérience clinique (31) pour essayer de fixer les principaux types rencontrés en psychanalyse sont profondément originales et très instructives.

D'autre part, il a trouvé le temps de creuser des problèmes parapsychanalytiques. Son étude sur Baudelaire (32) n'envisage évidemment que la face psychanalytique de la vie et de l'œuvre de ce poète, mais l'envisage si pertinemment qu'il n'est pas de baudelairisant qui puisse n'en pas tenir compte s'il veut que ses travaux critiques aient une bonne assiette. Dans une conférence prononcée en 1935 (33), M. René Laforgue, enfin, a émis l'idée que le monothéisme mosaïque ne serait pas hébreu d'origine, mais emprunté par Moïse à la doctrine religieuse du pharaon novateur Ikhounaton, elle-même probablement introduite en Egypte, on le sait d'autre part, par une reine mitannienne, c'est-à-dire très vraisemblablement indo-européenne ou indo-européanisée. On sait que

(29) R. Laforgue, *Ueberlegungen zum Begriff des Verdrängung* ; Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse XIV ; 1928, pp. 371 sqq.

(30) R. Laforgue, *De l'angoisse à l'orgasme* (février 1930) ; Revue française de psychanalyse, t. VI, n° 2, pp. 245-266. Pour une nomenclature scientifique précise, je substitue *lagnisation* à *érotisation*.

(31) R. Laforgue, *La pratique psychanalytique* (Rapport à la IIIe conférence des psychanalystes de langue française) ; Revue française de psychanalyse, t. II, n°2 ; pp. 239-304. *Les résistances de la fin du traitement analytique*, ibid., t. VI, n° 3-4, pp. 344-360. — Clinique psychanalytique 1 vol. (Denoël et Steele, 1936).

(32) Cette étude est parue dans la *Revue française de psychanalyse*, t. IV, n° 2 pp. 277-406 sous le titre *Devant la barrière de la névrose*, puis en volume sous le titre *L'échec de Baudelaire*, Denoël et Steele, 1931.

(33) René Laforgue, *L'influence d'Israël sur la pensée moderne*, 1935.

cette idée de l'origine égyptienne du mosaïsme a été reprise depuis par M. Freud.

En voilà assez, je pense, pour dessiner la figure d'un travailleur puissant et sagace auquel on souhaite seulement de devenir plus résolûment lui-même. Ainsi soit-il.

Edouard PICHON.

Sarcelles, le 7 septembre 1938.

Le Travail du Deuil

Ethnologie et psychanalyse

par Daniel LAGACHE (de Strasbourg)

Communication à la Société
de psychologie collective (27 Juin 1938)

« Deuil » fait penser aux obligations que la société impose aux parents d'un mort pendant un temps plus ou moins long ; on oublie que par ses origines et par certaines survivances « deuil » désigne un phénomène psychologique de l'ordre de la douleur physique et morale.

L'insolite expression « travail du deuil » évoque l'idée d'un effort intense et ardu en vue d'un résultat à obtenir. Tel ne paraît pas le spectacle banal de la mort : n'est-ce pas précisément un « spectacle » auquel on « assiste », un événement auquel on se résigne ? Rien de tout cela ne suggère l'idée d'une activité, d'un travail. Il se peut cependant que cette banalité soit « banalisation », que cette résignation soit le fruit d'un travail souterrain de défense et d'adaptation. Il est en effet des formes pathologiques du deuil dans lesquelles il apparaît qu'un tel travail ne se fait pas ou qu'il se fait mal. L'existence d'un tel travail est aussi suggérée par les institutions du deuil dans les sociétés primitives. Ainsi l'étude du deuil dans son contenu psychologique ou dans les institutions sociales qui l'informent se trouverait ouvrir quelques perspectives sur le problème général de la fonction de la douleur.

La méthode comparative adoptée risque de soulever quelques objections de principes. Quelles relations, dira-t-on, peuvent exister entre les institutions du deuil dans les sociétés primitives et les faits que révèle l'exploration psychologique du deuil et de ses formes pathologiques ? Sans doute le chagrin peut accompagner le conformisme ; mais il peut y avoir chagrin sans conformisme, conformisme sans chagrin ; ainsi, chez les Trobriandais, le chagrin réel et discret des parents de sang s'oppose au conformisme bruyant des parents par alliance (Malinowski, la vie sexuelle des sauvages..., 153). On peut aller jusqu'à dire que le deuil accuse la distinction entre réactions psychologiques et conformismes sociaux.

Il y a là quelque exagération. Un conformisme social a une signification, une origine, un retentissement psychologiques. Et il n'est pas de « psychologie individuelle » qui ne soit science de la vie de l'homme dans un monde et dans un monde social. Réaction psychologique et conformisme social, plutôt que des réalités opposées, apparaissent comme deux pôles d'une même réalité.

On ne saurait d'ailleurs faire du « deuil-douleur » une affaire exclusivement privée. Le deuil n'est vécu comme un chagrin que lorsque la mort a rompu une relation sociale particulièrement intense. Cette relation même, il est difficile de l'enfermer dans l'existence individuelle ; on y retrouve ce critère du social, que l'individu est « altéré » par ses relations avec un autre, que les phénomènes psychiques qui surviennent alors sont irréductibles à ceux d'ailleurs hypothétiques d'une existence psychique isolée. Rejeter hors du social les relations « privées » parce qu'elles ne mettent en jeu qu'un nombre d'hommes restreint revient à poser un problème analogue à celui du sorite : combien faut-il d'hommes pour qu'une relation interhumaine devienne sociale ? Qu'on prenne garde que la « solitude vécue » n'a de sens que dans une société.

Le recours à la psychologie en profondeur et aux formes anormales du deuil requiert d'autres justifications. On ne comprend rien à ces problèmes sans le concept basal d'une réalité interhumaine. Ce concept paraît bien correspondre à une réalité dans les sociétés primitives : la vie émotionnelle, avec sa fonction socialisante, y prévaut sur la rationnelle ; plus aisément les réactions psychiques se projettent dans des croyances, s'expriment dans des rites et des cérémonies. Dans nos sociétés, la distinction du social

et de l'individuel est beaucoup plus stricte ; une sorte de clivage y permet une séparation presque radicale du moi et du toi ; le positivisme y réduit la mort à une propriété de la vie. Aussi même devant la mort d'un être cher, la psychologie descriptive dépasse difficilement le plan d'un conflit entre la présence et l'absence, elle ne décèle guère plus que la persistance de l'image du mort « dans » la conscience des survivants ; et c'est peut-être parce qu'il y a un travail du deuil que la psychologie descriptive, au moins dans le cas du deuil normal, ne permet pas de pénétrer plus avant. Cette difficulté justifie la comparaison, aux institutions du deuil dans les sociétés primitives, des données de la pathologie et de la psychanalyse du deuil. Etude ébauchée par Freud dans « Totem et tabou », mais d'une façon incomplète, car il s'est borné à souligner le rôle de l'ambivalence dans les deux ordres de faits.

Indiquons dès maintenant les grandes lignes de l'interprétation fonctionnelle et structurale du travail du deuil, c'est-à-dire d'une conception générale du but et des moyens du deuil. La mort d'autrui nous fait « prendre conscience » de la « réalité interhumaine » en ce que cette mort est ressentie comme une blessure personnelle: le but du deuil est d'accomplir un clivage entre le mort et les survivants. Ses moyens consistent à transposer sur le plan humain le fait biologique, c'est-à-dire à « tuer le mort ».

Solution étrange pour qui n'est pas familiarisé avec les problèmes mettant en jeu l'interpsychologie de l'*ego* et de l'*alter ego*, tant nous sommes habitués à considérer leur séparation comme une donnée primitive et immédiate de l'intuition ; solution étrange encore parce que les mécanismes qu'elle met en jeu sont étrangers au fonctionnement de la pensée rationnelle qui cependant peut seule poser et résoudre le problème. Le deuil nous est obscur à cause du travail du deuil même qui nous a permis de dépasser le deuil. Notre « filet de secours » sera la notion d'une mentalité prérationnelle ou primitive, dans le sens descriptif du terme, c'est-à-dire d'une pensée caractérisée essentiellement par le syncrétisme et la juxtaposition, l'indifférenciation et l'ambivalence, l'ignorance de ses propres opérations.

La mort d'un indifférent peut être une mort banale, à laquelle on « assiste ». Mais la mort d'un être à qui nous unissent des liens puissants, positifs ou négatifs, suscite les pleurs ou le rire. Nous « comprenons » la douleur qui suit la mort d'un être cher, l'isole-

ment dans lequel se tient le « dolent » perdant tout intérêt pour le monde, les êtres et les valeurs et se concentrant sur la pensée du mort. Ainsi constitué, le deuil évolue d'une façon plus ou moins prolongée jusqu'à ce que l'affliction s'éteigne et que renaissent les intérêts mondains.

Une comparaison entre le début et la fin du deuil fait saisir la signification fonctionnelle du travail qui s'est accompli. Au début, des conduites de « non-réalisation » : tandis qu'objectivement le mort est passé de la co-présence et de l'existence « pour soi » qui caractérisent le « toi » à l'existence « en soi » qui caractérise la chose, la conduite du dolent reste intermédiaire entre les réactions à la présence et les réactions à l'absence ; à la fin, la conduite de l'absence prend le pas, le mort tend à devenir vraiment un « disparu ». Dans l'intervalle, suivant l'expression de Pierre Janet, se déroulent des « conduites de liquidation » en rapport avec la mort, il faut « réaliser » la mort, « faire son deuil » afin que le phénomène anormal « s'encadre » et que « la vie continue ».

Déjà les formes morbides du deuil permettent d'en pénétrer plus profondément la structure en exagérant certains phénomènes qui peuvent normalement se présenter dans le deuil.

Des phénomènes bien connus sont l'illusion de vie du cadavre et la négation de la mort qui donnent naissance au symptôme de la « méconnaissance systématique de la mort » dont la clinique a été bien étudiée par Jacques Borel.

Des illusions diverses, la rêverie, le rêve affirment contre la réalité la présence du mort. Cette présence du mort se projette dans les visions et les voix de certains délires oniroïdes. Il y a là une identification partielle au mort, puisque c'est l'activité propre du délirant qui est attribuée au mort. Le délirant joue encore plus nettement le rôle du mort dans les délires d'influence ou de possession, en particulier dans la forme spirite du deuil.

La mort d'autrui est une allusion à ma propre mort. La mort m'est prochaine dans la mesure où le mort m'est proche. Dans la forme anxieuse et hypocondriaque du deuil, le survivant s'identifie nettement au mort : il éprouve les symptômes de la maladie même qui a entraîné la mort du défunt.

Souvent des sentiments de culpabilité apparaissent après la mort : on se reproche de n'avoir pas assez aimé le mort, de ne pas le regretter assez ; s'il s'est suicidé, on se reproche de ne l'avoir pas empêché de mourir ; on idéalise les morts, on vante

leurs vertus en oubliant, suivant la remarque de Fontenelle, que « leur principale vertu est d'être mort ». Cette forme obsessionnelle du deuil met en jeu le mélange d'amour et d'hostilité, l'ambivalence qui pesait sur les relations avec le défunt.

Ces exagérations des phénomènes du deuil normal permettent déjà de dégager quelques mécanismes essentiels du travail du deuil: l'inacceptation de la mort, l'ambivalence vis-à-vis du mort, l'identification au mort. L'analyse des formes mélancolique et maniaque du deuil, en pénétrant plus profondément le contenu de ces phénomènes, définira mieux la nature et les relations des mécanismes qui nous sont apparus.

Le deuil mélancolique emprunte ses symptômes aux tableaux du deuil et de la mélancolie. On y retrouve à un plus fort degré la douleur morale et la perte de tout intérêt mondain qui caractérisent le deuil. A ces symptômes s'ajoute le conflit dramatique de la mélancolie : perte ou forte diminution du sentiment de la valeur personnelle ; auto-accusations, en particulier de la mort de l'être aimé ; auto-punition : le sujet réclame instamment un châtiment qui mette fin à ses tourments, à ses remords ou, à d'autres moments le redoute, l'attend avec angoisse ; il est anorexique, il tente de se suicider ; souvent il refuse satisfaction à ses besoins naturels, il reste silencieux et immobile, comme s'il était lui-même mort ; beaucoup de mélancoliques stuporeux se comparent à un automate, à une momie. En termes psychanalytiques, on résume cette situation dans la notion d'un conflit interne entre le moi et un sur-moi particulièrement rigoureux.

Freud a explicité ce qu'une telle attitude a de paradoxal : le moi a perdu un être cher mais il se comporte comme s'il éprouvait une perte « dans le moi », comme s'il était non pas seulement « appauvri » mais intrinsèquement « diminué » : le moi est donc identifié à l'objet perdu. Les rigueurs du sur-moi s'appliquent au moi identifié à cet objet. La psychanalyse caractérise la structure du deuil par un conflit ambivalentiel dirigé contre le moi modifié « par l'ombre de l'objet ».

L'interprétation fonctionnelle du deuil va s'efforcer de montrer comment cette structure permet au travail du deuil de s'accomplir.

Pour en bien comprendre l'économie, il faut partir de l'interprétation structurale et fonctionnelle de la relation inter-humaine qui existait avant la mort.

En général, tout attachement à autrui implique à la fois ambivalence et confusion avec autrui. L'ambivalence de la relation permet à la composante érotique de lier la composante agressive, c'est-à-dire qu'elle permet à l'amour et à la bienveillance de dominer. La confusion du moi et de l'autrui correspond à la constitution d'une réalité inter-humaine, d'une communion ; toute relation de l'*ego* et de l'*alter ego* suppose elle-même une ambivalence de similarité et d'altérité : l'*ego* et l'*alter ego* ne sont jamais complètement distincts pas plus qu'ils ne sont jamais complètement confondus.

L'indifférenciation de l'*ego* et de l'*alter ego*, de l'amour et de la haine est beaucoup plus prononcée chez les individus prédisposés aux formes pathologiques du deuil. Déjà dans la prédisposition à la névrose obsessionnelle manque ce primat de la génitalité qui paraît bien la base instinctuelle des relations intentionnelles de personne à personne, relations dont la forme suprême est l'amour ; l'attitude vitale reste fortement « narcissique », l'attitude vis-à-vis d'autrui « captative », les pulsions sadico-anales conservent un rôle éminent. Les mêmes traits se retrouvent dans la prédisposition à la mélancolie mais sous une forme plus régressive encore ; le choix amoureux est de type narcissique, le sujet s'aime dans l'autre et aime l'autre en lui-même ; profondément dépendant de l'autre, il a besoin de participer à ses activités et à ses émotions ; les pulsions orales sont prédominantes et cette fixation au « stade oral tardif » se laisse fort bien comprendre : c'est un stade de « cannibalisme » suivant la découverte d'Abraham où l'amour pour l'autre consiste à le dévorer, à s'identifier à lui par « introjection ». La composante agressive est donc particulièrement forte puisqu'elle vise à la complète destruction de l'autre. La dépendance excessive par rapport à l'autre permet de maîtriser l'agression : on dit que les pulsions, l'érotique et l'agressive, sont « intriquées ».

La situation étant telle, on conçoit que la perte de l'être aimé puisse susciter un deuil mélancolique. La composante érotique dont on a vu qu'elle était à peine détachée du moi perd ce qu'elle pouvait avoir d'investissement sur autrui. La composante agressive n'étant plus liée se libère, se « désintrique » ; et la fonction de cette libération d'agression est facile à saisir : le moi est plein de haine et de colère contre l'autre qui l'a abandonné, il faut détruire l'autre, affranchir le moi des liens qui l'unissent à l'autre,

Or, ni la réalité ni la conscience morale ne permettent au moi de consommer cette destruction : l'idéalisation du mort surcompense l'agression que son départ a suscitée contre lui ; l'agression détournée de l'autre fait retour sur le moi et s'exerce sur lui dans les rigueurs auto-critiques, auto-accusatrices et auto-punitives du sur-moi.

Si l'amour de soi (narcissisme) est assez fort, le moi se libère de la pression morale du sur-moi, en même temps qu'il renonce à l'autre et qu'une attitude bienveillante finit par triompher dans sa relation avec le mort : ainsi, au terme du travail du deuil, se trouve à nouveau intriquée l'agression que la mort de l'autre avait désintriquée.

Un cas de deuil mélancolique analysé par nous montrera à quels faits correspondent les mécanismes exposés ci-dessus.

Une femme de 44 ans, veuve, nous est envoyée pour un état mélancolique typique constitué il y a environ huit mois, quelques jours après la mort de son fils unique, tué dans un accident d'auto ; quelques traits sont à signaler : elle dormait à peine et ses courts instants de sommeil étaient interrompus par des cauchemars dans lesquels elle revoyait le cadavre mutilé de son fils ; tout ce qui concernait la mort, amis, objets, souvenirs, après avoir sollicité pendant quelques jours une recherche passionnée, était devenu « tabou ». Bien entendu, elle se reprochait la mort de son fils, notamment parce qu'elle n'avait pas favorisé son mariage, ce qui aurait pu empêcher l'accident, et elle avait fait plusieurs tentatives de suicide.

L'enfance de la patiente avait été dominée par un conflit entre la mère frigide et le père infidèle et par de vifs sentiments d'infériorité sociale et morale. A la puberté, malgré une intense curiosité, elle était restée très ignorante des choses sexuelles. A dix-huit ans, elle avait subi un grave traumatisme, du fait de la naissance d'un frère, naissance d'autant plus ressentie comme une intrusion qu'elle dut s'occuper du nourrisson. Peu après, elle se maria ; en conflit avec son mari, égoïste et peu délicat, elle revint chez ses parents ; la naissance d'un fils permit un rapprochement sans lendemain, le mari ayant été tué à la guerre en 1915.

Dès lors commença une vie de travail, d'ailleurs fructueuse, entre ses parents et son fils. La recherche de satisfactions érotiques et sexuelles ne donna lieu qu'à des tentatives à peu près vaines,

en raison du double obstacle de son fils et de ses parents, surtout de sa mère, particulièrement rigide et incompréhensive.

En deux occasions — rupture avec un homme et mort de son père — elle fit une réaction dépressive sans gravité.

Elle devint de plus en plus heureuse à mesure que son intérêt se concentrait sur son fils devenu homme. De multiples indices montrent, dans son amour pour son fils, la présence d'une composante incestueuse. Le caractère narcissique de la relation résulte de ce que le fils réalisait l'idéal physique, moral, social qu'elle n'avait pu atteindre ; en particulier, il était un homme. Cependant, malgré tout l'amour de la mère, la persistance d'un ressentiment se révélait dans des rêves où elle se débarrassait de son enfant encombrant.

Le traitement analytique permit de reprendre le travail du deuil immobilisé dans l'état mélancolique.

Dès les premières séances, le sommeil s'améliora, les cauchemars disparurent et l'on vit reparaître les rêves dans lesquels elle se séparait d'un enfant. Progressivement elle prit conscience de son ambivalence vis-à-vis de son fils : elle l'aimait et ne l'aimait pas ; les manifestations bruyantes de douleur auxquelles elle s'était livrée lors des obsèques n'avaient eu pour but que d'attirer sur elle l'attention et la pitié des gens. La démonstration de la confusion entre elle et son fils repose notamment sur le fait que les innombrables défauts qu'elle lui découvrait, elle se les reprochait tous à elle-même. En même temps le tabouisme qui isolait d'elle tout ce qui concernait le fils commença à se dissiper.

La situation analytique lui offrait artificiellement la possibilité de sortir de sa concentration sur le mort et de choisir dans le médecin un nouvel objet d'amour. Le transfert se manifesta notamment par des obsessions à contenu sexuel, le conflit obsessionnel exprimant le conflit entre la fidélité au mort et l'amour pour le médecin. Bien entendu ce nouvel investissement était des plus ambivalents ; elle dépréciait sans cesse le médecin, l'assimilait à un petit enfant ; elle s'écria un jour : « Faut-il donc que je vous aime pour être aussi méchante ! »

L'hostilité contre le médecin exprime aussi une défense contre la tentation. Par son attitude « démoralisatrice », le médecin prenait position contre les instances morales représentées par la mère moralisatrice. Un rêve de la dixième séance illustre bien ce conflit qui est au centre de la maladie et de la vie de la patiente : elle

boit au goulot une bouteille de liqueur ; la mère explique au frère qu'elle la laisse faire parce qu'elle est malade. Les propos spontanés de la malade portent sur un acte analogue accompli par le père au cours d'une discussion avec la mère, à l'occasion d'une infidélité ; elle parle aussi longuement des seins de sa mère et des siens, de l'allaitement, de la fellation. Ainsi, au nom de sa maladie, la patiente a pu arriver à fléchir la sévérité de sa mère qui lui accorde la même licence qu'à l'homme ; le frère rival est évincé avec ménagement ; le choix de la bouteille bue au goulot comme symbole de la liberté est typique de la fixation orale ; le passage du sein au penis montre que dans les profondeurs inconscientes la mère-nourriture et moralisatrice est restée le modèle de tous les autres objets d'amour. Bien entendu ce que le rêve exprimait avant tout, c'est le désir que la mère permît à la patiente de continuer ses relations avec le médecin.

L'événement donna de cette interprétation une confirmation tragique. Seule la mère restait à l'abri de l'agressivité de la patiente ; trop faible pour secouer ce joug elle n'attaque la mère qu'indirectement, dans la garde à qui elle est confiée. Les vacances arrivèrent ; l'impossibilité d'interrompre le traitement me fit engager la malade à me suivre dans ma villégiature, ce qu'elle accepta. Mais la mère dépossédée enleva littéralement sa fille. Quelques semaines plus tard, la patiente désespérée d'avoir interrompu le traitement, « sa seule planche de salut », se fit brûler.

La forme maniaque du deuil est incompréhensible sans la notion d'une ambivalence qui se manifeste déjà dans le rire que la mort peut susciter et dans la valeur comique du macabre. Le deuil maniaque repose sur le même complexe que le deuil mélancolique mais, tandis que dans la mélancolie le moi succombe sous ce complexe, dans la manie il s'en affranchit. Une vive surrection de l'amour de soi, de « l'instinct de conservation » (instinct du moi, narcissisme), permet au moi de dépasser tout un passé pénible. Les pulsions érotiques et agressives se libèrent de la pression des instances morales : la manie, c'est la psychologie du « quand même ». Les recherches physiopathologiques n'ont pas encore résolu le problème de la tonalité mélancolique ou maniaque de ces réactions psychologiques morbides. A titre d'hypothèse, la psychopathologie peut mettre en cause la force relative du moi en face des pulsions instinctives et des instances morales.

Nous avons déjà publié l'observation d'une femme de 37 ans, pourvue d'incontestables antécédents maniaco-dépressifs, chez laquelle un état maniaque se constitua quelques jours après le suicide de son père, trouvé pendu dans la cave. La seule observation clinique permet de mettre en évidence l'interprétation qui vient d'être esquissée. Après la mort de son père, au lieu de le pleurer, la malade s'attaque à lui : « Il m'a fait ce que je n'aurais pas voulu lui faire... Je lui en ai assez dit quand on l'a mis en bière » ; s'il avait recouru au rasoir ou au revolver « Je l'aurais agoni » ; elle proteste contre le poids de ce passé pénible : « Je ne suis pas le pape, j'en ai assez d'une hérédité comme ça ». Elle présente avec une certaine fréquence une alternance d'excitation maniaque et de lucidité : dans l'état maniaque, elle nie la mort du père, elle est grossière, impudique, érotique, violente ; dans l'intervalle lucide, elle reconnaît la mort et elle explique la grossièreté et la salacité de l'état maniaque en disant qu'elle fait comme son père. La mère paraissait représenter la source principale de la répression sexuelle.

La psychologie des formes maniaques et mélancoliques du deuil est le fil conducteur de l'interprétation de la mélancolie et de la manie : l'exploration clinique et analytique met en évidence la même fonction, la même structure, les mêmes prédispositions. La différence la plus apparente consiste en ce que les états maniaques et mélancoliques paraissent souvent survenir d'une manière spontanée et incompréhensible. Mais l'investigation analytique ou un examen clinique averti et minutieux mettent en évidence de menus faits qui paraissent dépourvus d'importance mais dont le retentissement a été énorme : leur contenu vivant et implicite en fait une répétition d'un deuil passé, plus généralement de la perte d'un être cher. Le dogme organiciste, sans parler de l'échec peut être provisoire des énormes recherches qu'il a inspirées, n'est pas une objection de principe irréductible : une atteinte organique réalise précisément une perte éprouvée dans le moi ; tel ce malade observé par nous il y a quelques années, dont l'excitation maniaque avait suivi une hémorragie importante, sans aucune trace de confusion.

Si nous revenons au deuil au sens strict, nous pouvons résumer notre conception en définissant le deuil comme un travail par lequel le survivant se clive du mort et rétablit finalement l'intri-

cation des pulsions agressives et érotiques que la mort de l'être aimé avait rompue.

Les travaux ne manquent pas où nous pouvons nous renseigner sur la fonction du deuil dans les sociétés primitives ; nous nous référerons surtout à la synthèse de Robert Hertz « Contribution à une étude de la représentation collective de la mort ». L'auteur y expose, dans un ordre de succession naturelle, les données relatives au cadavre, à l'âme et aux survivants. Il emprunte sa documentation exclusivement aux Dayaks de Bornéo et généralise ses résultats à l'aide de documents provenant d'autres sources et appartenant notamment à des civilisations totémiques. Ce qui a frappé Robert Hertz, c'est le fait des secondes obsèques ; à la fin de son essai, il résume ainsi sa conception : « Pour la conscience collective, la mort dans les conditions normales est une exclusion temporaire de l'individu hors de la communion humaine, qui a pour effet de le faire passer de la société visible des vivants à la société invisible des ancêtres. Le deuil est à l'origine la participation nécessaire des survivants à l'état mortuaire de leur parent; il dure aussi longtemps que cet état lui-même. En dernière analyse, la mort, comme phénomène social, consiste dans un double et pénible travail de désagrégation et de synthèse mentales ; c'est seulement quand ce travail est achevé que la société, rentrée dans la paix, peut triompher de la mort » (pp. 97-98).

Dans d'autres passages, Hertz insiste à diverses reprises sur l'idée que le deuil est un travail (pp. 40, 60, 90-91). Et c'est un travail en raison des investissements dont le mort était l'objet (p. 89-91) ; la preuve en est qu'on ne porte pas le deuil des êtres sans importance sociale, des jeunes enfants par exemple. Sous bien d'autres rapports encore, Hertz montre qu'il n'est pas seulement un sociologue disciple de Durckheim mais un psychologue né ; il insiste notamment sur cette idée, d'une grande importance méthodologique pour nous : les représentations collectives relatives aux vicissitudes de l'âme ne sont que la projection des sentiments des survivants (pp. 12, 15, 91 et passim).

Dans notre étude psychologique du travail du deuil, nous avons reconnu à l'agression trois sources principales : l'agression immanente à toute relation inter-humaine, le ressentiment suscité par le départ du mort, l'agression immanente au travail du deuil,

qui est de détruire l'objet d'amour et liquider les investissements affectifs faits sur lui.

L'agression immanente à toute relation inter-humaine est celle que Freud met en évidence dans *Totem et Tabou* (p. 87). Le mort est considéré comme un ennemi parce que nous projetons sur lui la composante agressive libérée par la mort, afin de nous défendre de la prise de conscience des souhaits de morts dirigés contre lui. Westermarck souligne que pour le primitif aucune mort n'est normale, naturelle, que toute mort est suspecte, attribuable à de mauvais procédés, à la magie (L'origine et le développement des idés morales, I, pp. 28, 32, 33). Hertz (p. 83 et n. 1, 2), Malinowski (V.S., pp. 162-163) appuient la même idée sur de nombreux faits. Cette projection de l'agression explique la transformation du mort en esprit malfaisant et la croyance aux démons.

La seconde source d'agression est le ressentiment contre le mort, à cause de sa mort. Il arrive qu'au lieu de s'en prendre aux esprits, on s'en prenne au mort lui-même : « Quelle raison avais-tu, ingrat, de nous abandonner ? » (Hertz, p. 84).

Cette colère met déjà en jeu l'agression immanente à la fonction destructrice du deuil. Le mort est rejeté violemment hors de la société, entraînant avec lui ses parents les plus proches (Hertz, 84). Il faut que le corps soit détruit pour que le mort puisse passer de ce monde dans l'autre (Hertz, 31). L'art humain, des pratiques diverses, dont l'endocannibalisme, hâtent ou devancent l'efficacité des forces de la nature. Le phénomène des secondes obsèques consomme la mort sur le plan humain : il est corrélatif d'une seconde mort, non plus naturelle mais sociale, accomplie par la société ; il n'y a pas de secondes obsèques pour les êtres dépourvus d'importance sociale. Il existe même des rites funéraires, sortes de drames ou de mystères, dans lesquels le mort est tué (Hertz, 76-77). Enfin, on sait avec quelle fréquence le deuil comporte des sacrifices humains, souvent très cruels, surtout au moment de la cérémonie finale.

Cette libération de l'agressivité au décours du deuil est un des facteurs qui permettent la réconciliation finale du mort et des survivants. Après avoir été un démon dangereux et malfaisant, le mort devient un ancêtre bienveillant et protecteur (Hertz, 50, 53, 57, 75). Il est donc juste de dire que la période intermédiaire entre la mort et les secondes obsèques est caractérisée par la désintrication et la projection de l'agression.

Une confirmation de ces vues résulte de l'attitude vis-à-vis des ennemis tués : dans beaucoup de sociétés, le meurtre des ennemis est suivi par tout le déploiement du deuil et les coutumes de réconciliation vont jusqu'à faire d'eux des gardiens et des protecteurs (Freud, *Totem et Tabou,* p. 56, 199). Vis-à-vis des ennemis aussi la relation était par conséquent ambivalente : d'autres sentiments l'animaient que la seule hostilité : le repentir, l'hommage à l'ennemi mort, le regret de l'avoir tué (p. 59).

Si la société exclut le mort par un travail actif comme un organisme élimine une partie mortifiée, le fait que dans son exclusion le mort entraîne ses proches parents avec lui suggère l'idée d'une identification du mort et des survivants contaminés par la mort. Tout d'abord, du fait de leur relation avec la mort, ses proches se sentent atteints dans leur existence propre (Hertz, 14, 17, 59). Et cela est si vrai que dans les sociétés matriarcales les parents de sang sont considérés seuls comme atteints par la mort ; d'où le rôle éminent des femmes dans les pratiques funéraires (Malinowski, V.S., 22-23). Pendant la période intermédiaire, le mort continue à être traité comme un vivant (Hertz, 34 ; Malinowski, 156) ; c'est ainsi qu'un homme mort conserve sur sa veuve, si elle ne l'a pas suivi dans la tombe, des droits sur lesquels les parents du défunt veillent jalousement.

Si le mort est traité comme un vivant, inversement les survivants sont traités comme des morts : ce sont les « gens de la mort » dont toutes sortes d'interdictions assimilent le corps au cadavre : l'immobilité, le silence sont des prescriptions fréquentes dans le deuil (Hertz, 41). Il arrive qu'un seul terme désigne tout ensemble le cadavre, la période de deuil et l'état de deuil (Hertz, 38, n. 4). L'identification se réalise matériellement par le port de reliques du mort, d'ossements plus ou moins ornementés et par la pratique de l'endocannibalisme (Hertz, 40).

La notion de projection, bien mise en lumière par Hertz, résout la question des relations de l'ambivalence et de l'identification ; l'agression dirigée contre le mort par les vivants devient agression du mort contre les vivants ; les interdictions, les pénitences sont à la fois des devoirs envers le mort et des sévices que les vivants s'infligent afin de fléchir le mort. Ce qui achève de le démontrer, ce sont les cas où les restes du mort se retournent contre un survivant qui a enfreint les prohibitions (Hertz, 39, n. 1).

A la question des relations de l'ambivalence et de l'identi-

fication se rattache l'interprétation de l'endocannibalisme. Il est tentant d'y voir une manœuvre à la fois destructrive (agressive) et identificatrice, que l'on rapprocherait de l'introjection dont la psychanalyse a fait le pivot de sa théorie du deuil. Quant à l'identification, aucun doute n'est permis : il s'agit bien, en absorbant le mort, de lui donner une sépulture honorable, de s'assimiler sa puissance et ses vertus. Mais la relation de l'endocannibalisme avec l'agression n'est pas aussi claire ; Hertz, par exemple, rejette complètement l'intervention, comme dans l'anthropophagie banale, d'un « raffinement de cruauté ou la satisfaction d'un appétit physique » (Hertz, 27). Dans bien des cas, les survivants qui accomplissent ce devoir de piété doivent triompher de leur répugnance et s'interrompre pour aller vomir.

Freud, dans « Deuil et mélancolie », remarque qu'aucune explosion maniaque ne survient au décours du deuil, sans doute, suggère-t-il, parce que les forces nécessaires au travail du deuil se sont dépensées progressivement (p. 113). Cela est vrai, à coup sûr, de l'existence individuelle : le deuil maniaque est une réaction aussi précoce que le deuil mélancolique, non pas une réaction qui vient clore et couronner celui-ci. Mais l'ethnographie du deuil décrit des phénomènes comparables à la manie. C'est ainsi qu'une période d'anarchie, de véritables saturnales peuvent suivre immédiatement la mort d'un chef ou d'un de ses parents. (Hertz, 36, et les notes), ou encore la mort d'un vieillard (Hertz, 95, n. 1). Contrairement à ces explosions précoces qui se rencontrent assez rarement, de telles réactions apparaissent d'une façon habituelle dans la cérémonie finale souvent marquée par des banquets et des orgies dans lesquels on se libère de tous les tabous du deuil, où l'on dépense des provisions accumulées parfois pendant plusieurs années, au prix de pénibles sacrifices (Hertz, 44). Dans les mystères funéraires, c'est un véritable triomphe lorsque le mort est sensé être parvenu dans l'au-delà (Hertz, 54). Ici encore, l'identification des vivants et des morts s'affirme jusque dans la cérémonie finale qui les sépare, puisqu'elle consacre simultanément la libération des uns et des autres.

On peut appliquer à la cérémonie finale l'interprétation que Freud a donnée des saturnales romaines et du carnaval qu'il a rapprochés de la manie : les pulsions instinctives s'y affranchissent de la pression des instances morales. (Freud, *Psychologie Collective,* 117 ; *Totem et Tabou,* 194). Nous avons dit de la manie qu'elle

était un triomphe sur le malheur, une psychologie du « quand même » : cette interprétation est celle même que Hertz, en 1907, donnait de la cérémonie finale : « une victoire sur le malheur » (62), « le triomphe de la société sur la mort » (98).

Le rituel du repas totémique regroupe tant de rapprochements convaincants : meurtre rituel et collectif du totem auquel les participants s'identifient ; deuil soustrayant le clan à la responsabilité du meurtre ; puis fête et repas en commun, dans lequel s'affirme et se rénove l'identification au totem de tous les membres du clan (Freud, *Totem et Tabou,* 183 sqq.).

De même que dans l'étude de l'existence individuelle la notion de deuil a été élargie jusqu'à coïncider avec celle de perte en général, de même dans la vie collective les notions de mort et de deuil s'élargissent jusqu'à coïncider avec tous les faits de passage tels que la naissance, l'initiation, le mariage.

Cette double étude conduit donc à la notion d'une analogie profonde des processus du deuil dans l'existence individuelle et dans les institutions des sociétés primitives : dans les deux cas, un travail est nécessaire qui exclue le mort de la réalité inter-humaine et au terme duquel le vivant se trouve affranchi de son identification avec le mort.

La mort d'autrui, dit-on, est tout autre chose qu'un fait biologique. Si ces vues sont exactes, le phénomène de la mort ne serait pas autre chose qu'une sorte de répétition de la mort sur le plan humain : vivre la mort d'autrui serait une sorte de mise à mort. On voit comment, sur ce point, l'envisagement de la psychologie humaine se distingue nettement de celui des sciences de la nature.

On aperçoit maintenant peut-être mieux pourquoi les formes pathologiques du deuil ou la psychologie en profondeur permettent seules de dégager sa structure et sa fonction. L'altération de l'*ego,* essentielle à l'intelligence du travail du deuil, échappe à la psychologie descriptive qui se développe sur un plan où l'*ego* et l'*alter ego* sont nettement distincts et séparés. Ce clivage de l'*ego* et de l'*alter ego* a eu entre autres conséquences celle de nous faire perdre le sens de la réalité inter-humaine dans laquelle vivent les primitifs. L'obscurité du problème du deuil est lié à la formation de l'*ego* et de l'*alter ego :* la distinction corrélative de ces notions a précisément pour condition, avec l'exclusion de l'*alter ego* et

l'acceptation de la solitude de l'*ego,* un travail foncièrement analogue au travail du deuil : l'être humain ne devient un Je isolé et fermé qu'à la suite d'une série de séparations actives, dans lesquelles il abandonne successivement l'union organique, l'union parasitaire, l'union grégaire. La succion du sein maternel est, dans l'existence individuelle, l'origine de la communion ; la prédisposition aux formes pathologiques du deuil trouve une base instinctuelle dans la fixation orale au sein maternel.

Disons enfin que la profonde analogie que nous avons cru établir entre le travail du deuil dans les sociétés primitives et le travail du deuil dans l'existence individuelle ne nous paraît nullement justifier les hypothèses d'une régression du malade à un psychisme archaïque ou l'hypothèse d'un inconscient collectif ; nous sommes plutôt portés à croire que les deux ordres de faits ont leurs conditions dans les nécessités d'une réalité inter-humaine profonde et comme telle « primitive », cela en un sens purement descriptif.

Contribution à l'Etude des Idées d'Infidélité Homosexuelle dans la Jalousie

Communication au XVe Congrès International de Psychanalyse
Paris, 1er au 5 Août 1938

par Daniel LAGACHE (de Strasbourg)

Dans la forme habituelle de la jalousie, l'objet d'amour est d'un sexe, le jaloux et son rival de l'autre ; plus rarement s'observent des jalousies où le jaloux est d'un sexe, où le rival et l'objet d'amour sont de l'autre et par conséquent tous deux du même sexe: par exemple, un mari est jaloux d'une amie de sa femme, une femme est jalouse d'un ami de son mari ; dans un tel cas on peut dire que le jaloux a une idée d'infidélité homosexuelle. Cette forme de jalousie sera seule envisagée, en laissant de côté les jalousies qui surviennent dans un couple homosexuel.

L'intérêt psychanalytique de la question est lié à l'interprétation de la paranoïa et de la jalousie : dans un couple hétérosexuel, la jalousie habituelle résulte en partie de la projection de l'intérêt homosexuel pour le rival ; dès lors, ne devra-t-on pas attribuer l'idée d'infidélité homosexuelle à la projection de l'intérêt hétérosexuel pour le rival ? Ou quel rôle faudra-il faire jouer à la projection de l'homosexualité inconsciente ?

Les idées d'infidélité homosexuelle n'ont été l'objet d'aucune recherche spéciale. Un dépouillement étendu de la littérature française a permis d'en relever deux cas (Garnier et Marandon de Montyel, *Annales Médico-Psychologiques*, 1895, t. I, pp. 232-242 ;

Imbert, *Le Délire dans la Jalousie affective,* thèse méd., Bordeaux, 1897, obs. 18). Des recherches personnelles ont permis d'en observer six cas, dont un homme et cinq femmes. Tous ces cas rentrent dans le cadre de la paranoïa au sens large. En ce qui concerne le type clinique, quatre sont des « persécutés-persécuteurs » interprétant et quérulants ; deux autres peuvent être considérés, respectivement, comme une paraphrénie et une schizophrénie. Une des jalouses du premier groupe a été l'objet d'investigations analytiques prolongées.

I. — DONNEES CLINIQUES

Chez l'homme l'idée d'infidélité homosexuelle s'exprime volontiers dans des accusations de saphisme (Cunnilinguus).

Tel est le cas du jaloux meurtrier observé par Garnier et Marandon de Montyel. Cet alcoolique chronique présentait un délire paranoïaque à thème de persécution et de jalousie et fut interné à la suite d'une tentative d'assassinat contre sa femme. Marié pour la seconde fois depuis quelques années et tenancier d'un hôtel, il entendait les clients le traiter de « cocu », dire que qui voulait couchait avec sa femme. Celle-ci, prétendait-il, était frigide et n'avait d'abord obtenu de satisfaction que par la masturbation clitoridienne ; puis elle avait exigé le cunnilinguus et le coït anal ; pour l'un le mari s'était senti une répugnance invincible ; il s'était prêté à l'autre mais son érection était tombée à l'idée qu'il se trouvait en pareil lieu. Sa femme lui avait alors proposé le coït *more bestiarum* et tout avait marché jusqu'au jour où il s'était aperçu qu'à son insu elle s'introduisait la verge dans le rectum. Le mari était alors devenu impuissant. Les auteurs soulignent l'électivité de sa jalousie et de ses réactions quérulantes. Il ne s'était fâché que contre une amie de sa femme et l'avait mise à la porte. Furieuse, sa femme lui avait prédit que désormais il serait complètement impuissant : ce qui s'était produit. Il l'attribuait non pas à l'alcool mais au poison que sa femme lui faisait prendre afin de détruire sa virilité. La jalousie ne s'est donc prononcée que contre une rivale féminine et dans le sens de la plus grande répugnance du malade ; c'est à la perversité et au mauvais traitement de sa femme qu'il attribue son échec sexuel et son impuissance ; dans les accusations de saphisme

et d'empoisonnement, on peut supposer qu'il projette la culpabilité liée à son intempérance.

L'unique observation personnelle d'homme (obs. I) concerne un sujet de trente-six ans, de caractère faible, violent et vindicatif. Initié à la masturbation par son futur beau-frère, peu avant le mariage d'une sœur plus âgée de quatre ans, il avait manifesté longtemps une crainte prononcée des femmes. En fait, dans un premier mariage, il est victime de sa femme et de sa belle-mère : la femme, enceinte d'un autre homme ne l'a épousé qu'à cause de sa grossesse ; cet aveu cynique le fit partir au bout de huit jours et le laissa dégoûté des femmes. Quatre ans plus tard, il se remarie avec une femme de même prénom que la première ; le ménage vit également avec la belle-mère. Après huit ans de mariage, il est arrêté et interné à la suite de scènes domestiques, scandale, menaces de mort. Divers propos de sa femme et de sa belle-mère lui ont fait penser que sa femme le trompait avec un homme ou en avait l'intention ; sur ce point, sa conviction est faible. Au contraire, elle est formelle en ce qui concerne les pratiques saphiques entre sa belle-mère et sa femme ; il les a vues et surtout il connaît bien les goûts de sa belle-mère : avant et depuis le mariage elle a pratiqué avec lui coït et fellation. Il accuse encore sa belle-mère de « sucer » son petit-fils de deux ans qu'elle « vide » et empêche de se développer. D'abord très vindicatif à l'égard de sa belle-mère à qui il reproche d'avoir « monté le coup » à sa femme et de prendre sa place auprès d'elle, il se montre bientôt plus conciliant, prend son parti contre sa femme qui a mis sa mère à la porte. Une voisine amie de la femme est prise pour bouc émissaire : s'il leur plaît de coucher ensemble tous les trois, cela ne regarde pas les étrangers. Sans discuter le bien fondé de ces accusations, on peut dire que ce qui caractérise son attitude vis-à-vis des femmes, c'est la crainte, le ressentiment et la passivité, le sentiment qu'elles s'entendent pour le « rouler ».

Ce que ces deux cas, assurément insuffisants font apparaître c'est donc une attitude d'éloignement à l'égard des femmes et de défiance à l'égard de la solidarité féminine.

Chez la femme, c'est dans l'accusation de pédérastie (pédication) que l'idée d'infidélité homosexuelle prend corps.

Tel est le cas de l'observation de Regis publié par Imbert dans sa thèse : une femme à hérédité chargée, la question de

l'homosexualité ayant été soulevée dans un procès en divorce, accuse son mari de pédérastie passive puis active ; sa surveillance se concentre sur l'ami réputé passif. Elle convainc sa fille de l'homosexualité de son père.

L'idée d'infidélité homosexuelle peut se présenter épisodiquement parmi d'autres idées de jalousie. Tel est le cas d'une quinquagénaire quérulante (obs. II) qui se bourre d'hormones pour combattre la ménopause ; elle se présente en hypomaniaque satisfaite de soi, vantant son ascendant sexuel sur son mari, niant une jalousie que démontre une multiplicité de scènes domestiques et de scandales, mais reprochant aux autres d'être jaloux. Dès l'enfance en conflit avec son père elle renversa le berceau de sa jeune sœur et adolescente, avait envie de l'étrangler quand elle la voyait dormir. Après une « vie de garçon » mouvementée la vie conjugale avait été orageuse ; jalouse d'emblée elle accusa son mari d'inceste comme elle en avait accusé sa sœur ; elle lui reprochait toutes les formes possible d'infidélité, avec des femmes, avec des jeunes filles ; c'était un « satyre » ; il pratiquait l'homosexualité passive et active. On peut appliquer à ses accusations la remarque pertinente de la sœur : « Tout ce qu'elle a, elle le met sur les autres ; elle est jalouse, ce sont les autres qui sont jaloux ». Le passé de la malade était en effet chargé non seulement de liaisons, de prostitution mais de complaisances perverses (défécation et urination mutuelles dans la bouche) ; elle avait occasionnellement proposé à son mari le coït anal. Elle possédait divers traits du caractère anal, entre autres une propreté et une avarice marquées.

Dans d'autres cas, l'idée d'infidélité homosexuelle se présente encore à la suite d'idées d'infidélité hétérosexuelles, mais se systématise davantage.

Une femme de cinquante-six ans (obs. III), plus débile que paranoïaque, accuse son mari d'infidélité, et surtout de pédérastie avec un jeune homme. De tout temps le mari a été dépensier, coureur, « vicieux » ; c'est un « licheur » et il lui a proposé des rapports contre nature qu'elle lui a refusés. L'intérêt de la malade pour la région anale se manifeste dans la minutie avec laquelle elle « visite » son conjoint, inspecte l'anus où elle aperçoit des rougeurs, la chemise où elle découvre des souillures.

Chez une femme de trente-six ans (obs. IV) l'idée d'infidélité homosexuelle se systématise davantage encore. Elle repose sur

des interprétations, notamment sur l'interprétation des taches de la chemise du conjoint (celui-ci, ancien cavalier, éprouve souvent du prurit anal et se gratte). L'idée délirante se formule dans un premier épisode où le rival s'attaque également à sa fille. Quelques années plus tard, second épisode semblable au premier mais où le rival masculin s'attaque non plus à la fille mais au petit garçon que la malade a eu dans l'intervalle. Malgré les occasions que lui offre la réalité la malade ne présente plus aucune tendance à jalouser des femmes. En compensation du conflit avec la réalité insatisfaisante, se développe à la faveur de rêves et d'états oniroïdes un thème érotomaniaque dont le héros principal s'attaque à sa fille ; tandis qu'elle accuse son mari de pédérastie, tout le thème érotomaniaque s'organise autour de la fellation : elle la refuse à son mari qui lui répugne, elle l'accorde aux objets hérotomaniaques qui l'initient.

L'interprétation analytique de ce cas (le cas Thérèse) présentée avec quelques détails dans l'étude « Erotomanie et Jalousie » (communication à la Société Française de Psychologie, mars 1936, publiée dans le « Journal de Psychologie Normale et Pathologique », 1938) démontre le rôle essentiel de l'homosexualité inconsciente et de la fixation orale à la mère.

La vie difficile ne commence qu'avec le premier mariage : la jalousie, des idées d'infidélité — alors hétérosexuelles — la font rompre au bout de deux mois et demi. Enceinte d'un amant et jalouse encore, elle a beaucoup de mal à conserver son amant et à régulariser leur union. Frigide et peu « complaisante », elle est insatisfaite au point de vue sentimental, social, matériel ; elle reproche à son mari des façons et des goûts grossiers, elle s'efforce elle-même à quelque raffinement.

Les rêves de la malade permettent d'interpréter ses idées d'infidélité homosexuelle par la rivalité avec l'homme.

Le rival masculin y fait parfois figure de partenaire sexuel mais plus souvent lui et le mari essaient de se débarrasser d'elle, de la faire passer pour folle.

Dans un autre rêve, grave accident d'auto : le mari, à côté d'un camion a le bras coupé et le sang coule. Le mari ne conduit pas bien ; il avait fait « une queue de poisson » à un chauffeur de camion qui avait juré de se venger.

Elle se voit encore dans le rôle de son mari, prenant sa place, conduisant l'auto. Une nuit elle rêve que déguisée en homme et

coiffée d'une casquette elle lui ouvre la porte afin de lui faire une niche.

Souvent elle se voit entourée de bouquets. Une fois elle tient à la main un bouquet de choux-fleurs et un bouquet de camomille et tend le premier au médecin. Dans des fantasmes, elle se voit comme une libellule allant de fleur en fleur.

Elle rêve qu'elle a une bague au doigt avec une perle, une alliance. Tout le jour elle a une « appréhension » qu'elle a une bague au doigt.

Au cours des fantasmes de fellation, l'objet érotomaniaque lui explique les sensations qu'éprouve l'homme. Attitude composite, semble-t-il, où elle participe à la fois aux deux pôles de la situation.

Un des hommes dont elle se croit aimée lui reproche en rêve « de trop aimer sa fille en place de son mari ». Le mari, inversement, lui apparaît refusant de l'embrasser et n'ayant d'intérêt que pour son petit garçon. L'infrastructure de ses relations familiales paraît homosexuelle.

Les données biographiques confirment le rôle que les rêves font jouer à la rivalité avec l'homme. Dès ses premières années, elle est en conflit avec un frère un peu plus âgé qu'elle. A quatre ans elle perd sa mère à laquelle elle reste très fixée ; des souvenirs d'ouate ensanglantée, de cercueil, restent attachés à cette mort et à la naissance d'un petit frère. Ballotée de côté et d'autre, elle revient à la puberté chez son père remarié et entre en lutte ouverte avec sa belle-mère. Dès douze ans, elle subit des tentatives de séduction masculine et des assauts brutaux qu'elle évince mais qui lui laissent du pénis une image monstrueuse. La période heureuse de sa vie est celle où devenue femme de chambre elle vit sur un certain pied d'intimité avec ses maîtresses. Les malheurs commencent à vingt-cinq ans avec le mariage et les premières relations hétérosexuelles.

Une dernière observation clinique (obs. V) a pour objet un délire paranoïde chez une schizophrène de trente-deux ans. Le délire débute en 1931 à vingt-huit ans : à l'atelier, quand elle est au cabinet, ses camarades la regardent et disent d'elle : « Elle en a un bout ». Plus tard, elle reproche à son mari de courir les femmes avec un ami, puis d'avoir avec lui des relations homosexuelles ; dans la rue elle est suivie par une blonde. Elle éprouve des phénomènes d'emprise, surtout d'inhibition. Elle entend des

voix, a de l'écho de la pensée et de l'énonciation des actes. Au cabinet, pendant sa toilette, on dit qu'elle est un homme ; pendant les rapports avec son mari, on fait des commentaires orduriers ; c'est pourquoi elle cesse toute relation sexuelle. Depuis elle a des sensations de contact génital et d'intromission ; dans le matelas, elle sent les mouvements d'un objet insolite, le « crapouillot » ; on lui dit : « Je te fiche un crapouillot ». On lui envoie des odeurs fécales. On lui fait voir « l'écusson des infirmières ». Elle se croit chez les « contre-parties ». En résumé, on constate dans ce délire, la coïncidence d'idées d'infidélité homosexuelles et d'idées de changement de sexe. Ayant perdu sa mère à dix-huit mois, abandonnée par son père à sept ans, la patiente avait eu une enfance malheureuse ; à quinze ans elle avait été déflorée et déchirée par le fils de son patron ; depuis, elle se croyait anormale. Avec le mariage, elle s'était mise à craindre vivement qu'on n'apprît les détails d'un célibat assez dissolu.

Le choix d'un rival homosexuel n'est donc pas fortuit ni dépourvu de signification spéciale. Sans doute, les circonstances, la perversité du conjoint peuvent favoriser l'apparition de l'idée délirante d'infidélité homosexuelle. Mais sa systématisation, la répétition du même thème, l'exclusivité de la jalousie, démontrent l'intervention de facteurs personnels. L'accusation de pédérastie permet à l'intérêt pour la sphère anale et la pénétration dans l'anus de se manifester. Divers faits mettent en lumière la crainte de l'agression par l'homme et de la maternité, l'aspiration viriloïde et le Penisneid, un choix homosexuel et la fixation orale à la mère (obs. IV), enfin, une tendance au « clivage » homosexuel, à l'union entre femmes pour faire front contre les hommes.

En résumé, chez la femme, l'idée d'infidélité homosexuelle paraît surtout répondre à la crainte de l'homme et à la rivalité avec l'homme, au désir de castrer l'homme et d'être un homme, peut-être même de pénétrer dans l'homme. Chez l'homme, l'accusation d'homosexualité aurait pour origine la peur et le dégoût de la femme, la crainte d'être castré par elle, une attitude passive.

II. — DONNEES PSYCHANALYTIQUES

Le matériel psychanalytique est emprunté à un cas qui sera publié intégralement dans un ouvrage sur la jalousie amoureuse.

On n'en exposera aujourd'hui que ce qui a trait aux idées d'infidélité homosexuelle.

La patiente (obs. VI) est une jalouse quérulante et interprétante qui avait trente-cinq ans au début de l'analyse. Elle vivait maritalement avec un étranger plus jeune de quatre ans et se plaignait de cette situation. Elle était extrêmement jalouse surtout d'une employée de la même maison que son amant. L'analyse dura deux ans et demi ; sans amener de modification fondamentale, elle permit cependant à la patiente de vivre indépendamment de son amant qui continuait à venir la voir et de sublimer dans son activité professionnelle une partie de ses aspirations viriloïdes. Le Penisneid constituait en effet le complexe nodal du cas ; toute la vie avait été dominée par un conflit très ambivalent avec la mère à laquelle elle reprochait de ne lui avoir donné ni amour ni métier, c'est-à-dire de n'avoir pas fait d'elle un garçon.

Le choix même de l'amant aidait à comprendre l'idée d'infidélité homosexuelle ; faible de caractère il répondait par sa passivité et son masochisme à l'esprit de domination et à l'agressivité de la patiente ; enfant, on l'avait longtemps habillé en fille, tandis qu'elle jusqu'à huit ans avait été habillée en garçon.

Bien avant le début de l'analyse la patiente avait eu des idées d'infidélité homosexuelle. Au cours d'un épisode érotomaniaque qui survint au début du traitement elle raconta que dans leurs disputes il arrivait que son amant l'empêchât de sortir : sans doute avait-il peur qu'elle ne se suicidât ou qu'elle ne revînt pas ; peut-être était-il jaloux dans le fond. Elle parle alors d'un ami de son amant venu plusieurs fois chez eux : il faisait de la peinture, il était communiste et misogyne. L'attitude de la patiente lui était hostile à cause de ses idées politiques et morales et parce qu'il la desservait auprès de son amant. Elle sentait en lui un rival ; elle éprouvait de la répugnance pour lui ; en même temps elle était gênée par son regard noir qui la déshabillait ; elle se demandait si son amant n'était pas jaloux. Ce trouble, le symptôme de la jalousie prêté au partenaire révèlent l'intérêt sexuel pour le rival. En même temps que son désir d'infidélité il est probable qu'elle projette aussi son homosexualité. Des amies prennent parti pour elle contre le jeune homme et approuvent une rupture : solidarité des femmes contre la solidarité des hommes.

Quelques mois plus tard alors que commençait l'analyse des

aspirations viriloïdes de la patiente, elle raconta le rêve suivant :

Son amant la renvoie et prend avec lui un jeune homme qui lui servira de femme. Elle voit les deux hommes accouplés comme des chiens. Elle part emmenée par sa sœur qui est devenue blonde et est redevenue jeune et forte. Elle emmène avec elle sa chienne que son amant menace de reprendre s'il la rencontre. Sa sœur l'emmène dans une auto qu'elle conduit. Elle recommande la chienne à une petite bonne. Sa sœur ne sait pas le chemin. Elle rencontre un agent de police qui la console d'avoir perdu son amant et la réconforte parce qu'elle a peur d'être enceinte. Il l'embrasse sur la bouche.

Si l'amant est pris en flagrant délit d'infidélité homosexuelle, l'homosexualité latente de la patiente se laisse aisément expliciter. Elle part avec sa sœur qui a revêtu pour la circonstance le type général de la rivale, celui d'une femme grande, blonde, sportive et masculine (elle conduit l'auto), type que la patiente elle-même cherche à réaliser. La patiente emmène sa chienne dont elle est jalouse (ailleurs elle l'identifie à elle et finira par l'assassiner). A côté d'elle elle a une petite bonne à qui elle confie la chienne. La séparation des sexes est complète. La solidarité des femmes s'affirme contre la solidarité des hommes.

Elle attendait en effet des femmes, surtout de sa sœur aînée et même de ses rivales une attitude maternelle. Les amitiés féminines la conduisait vite à une déception suivie de rupture. Plus d'une fois l'amie devint une rivale.

Dans le rêve également le rôle de la sœur s'arrête : elle ne « sait pas le chemin ». Comme dans la vie de la patiente elle n'a été qu'un intermédiaire avec l'homme représenté par l'agent de police, *deus ex machina* qui arrange tout. Dans ce personnage se condensent le père, l'analyste, un vieux médecin qui avec l'aide de la sœur a jadis interrompu une grossesse indésirable. C'est la divinisation de l'homme fort avec lequel elle pourrait être une femme dans la mesure où elle participe à la puissance qui la domine.

Cette fin n'est pas en contradiction avec le commencement du rêve. L'homme fort s'oppose aux faibles du début du rêve mais sans les exclure. L'analyse avait déjà dégagé le désir d'avoir deux hommes à la fois, le plus fort servant à dominer l'autre. La relation hétérosexuelle devient ainsi un moyen de dominer l'homme et l'idée d'infidélité homosexuelle un fantasme dans lequel par

identification elle possède l'homme. Le rival homosexuel du rêve est d'ailleurs peu viril, associé à des femmes, notamment à la rivale dont il lui paraît d'avoir pour mission de la séparer. Quant à l'amant lui aussi est déprécié. Il pourrait se prêter à une agression anale dont il a presque été victime étant enfant. Elle au contraire a pour le coït anal une répugnance qui s'étend au coït vaginal *more bestiarum ;* jusqu'à huit ans elle avait souffert d'une helminthiase et elle croit parfois en souffrir encore.

A quelque temps de là la patiente raconte une scène d'intimité où dans le contexte d'idées d'infidélité homosexuelle le Penisneid est tout à fait manifeste. Elle se promène nue dans l'appartement, vêtue d'un soutien gorge qui ne la quitte jamais à cause de ses seins flétris ; elle a toujours honte de sa maigreur, équivalent de l'absence de pénis (son père et son frère étaient gros). Elle remarque que son amant la suit des yeux ; elle comprend qu'il la compare à sa rivale plus grosse et par conséquent plus « homasse ». C'est pour aller avec elle qu'il a refusé ce matin de faire l'amour. Elle pense qu'il doit la tromper avec un homme ; elle lui demande pourquoi il la regarde. Galamment il répond qu'il aimerait la photographier. Se regardant dans la glace elle dit alors : « J'ai un corps de garçon, tu ne trouves pas que j'ai un corps de garçon. » Un instant plus tard elle parle de chaussures neuves qu'il lui a refusées : si elle travaillait elle aurait pu se les acheter. Mais son amant ne veut pas qu'elle travaille. Il lui a fait abandonner le travail dont elle les faisait vivre ; il veut conserver cette supériorité. Il est jaloux : dans le milieu où elle travaillait il y avait des femmes de mœurs spéciales.

L'analyse retrouve donc ici la projection des désirs d'infidélité hétéro- et homosexuels, mais les fait apparaître sous un jour nouveau. Oui, il y a bien intérêt hétérosexuel et désir d'infidélité avec le rival masculin. Mais le sens de cette infidélité n'est pas de changer d'amant ni d'avoir deux hommes à la fois ; c'est de dominer l'un par l'autre, de dominer soi-même un homme par identification à un autre homme qui le domine. L'amitié masculine met en échec le désir de dominer l'homme, la femme en est exclue. Elle n'est pas aimée parce qu'elle n'est pas elle-même un homme, parce qu'elle n'est pas parée d'un pénis. Il ne suffit donc pas d'avoir un homme ni même deux. Il faut être un homme, s'incorporer l'homme. C'est un motif des fantasmes dans lesquels

la patiente pratiquait le coït avec un homme et la fellation avec un autre.

Bien entendu l'attitude impartiale de l'analyste était interprétée comme un parti pris pour l'amant au nom de la solidarité masculine ; il aurait mieux compris la patiente et il aurait pris son parti s'il avait été une femme.

CONCLUSIONS

L'idée d'infidélité homosexuelle paraît survenir plus volontiers chez la femme, en rapport avec la plus grande fréquence de la jalousie que Freud a rattachée au Penisneid et avec l'intensité du Penisneid qui dépasse celle des complexes homologues de l'homme.

La différence de mode d'expression chez l'homme et la femme paraît dépendre de l'idée que chaque sexe se fait communément des relations homosexuelles de l'autre, la pédication représentant en outre ce qu'il est impossible à la femme d'accomplir. Chez l'homme et la femme l'idée d'infidélité homosexuelle est en rapport avec le sentiment de la solidarité des sexes et l'intuition de sa composante homosexuelle.

Les faits connus de moi ne m'ont pas permis de justifier une interprétation précise de l'idée d'infidélité homosexuelle chez l'homme.

Chez la femme l'intérêt hétérosexuel pour le rival masculin ne suffit pas à en rendre compte. Il est encore vague de parler de projection de l'homosexualité inconsciente. Le fond de l'idée d'infidélité homosexuelle chez la femme semble un Penisneid exaspéré, dont procèdent des fantasmes d'agression sexuelle non seulement sur la femme mais sur l'homme.

Dans le cas de l'idée d'infidélité hétérosexuelle la psychanalyse traduit la rivalité avec la femme auprès de l'homme par la rivalité avec l'homme auprès de la femme ; dans le cas d'infidélité homosexuelle il y a coïncidence entre le symptôme et son interprétation : sur les deux plans la femme est en rivalité avec l'homme. Il est logique de conclure que l'idée d'infidélité homosexuelle procède d'une homosexualité latente plus forte et plus proche de la conscience.

Compte Rendu de la Xe Conférence des Psychanalystes de Langue Française

Pour leur conférence annuelle les psychanalystes de langue française se sont réunis à Sainte-Anne, les 21 et 22 février 1938, sous la présidence de Madame Marie Bonaparte. Les professeurs Claude, Laignel-Lavastine, Lévy-Valensi honoraient les débats de leur présence. Les rapports présentés par les docteurs Nacht et Lœwenstein ont déjà été publiés in extenso dans cette Revue, tome X, 1938, n° 2, pp. 173-321. Ils ne seront donc pas résumés ici.

PREMIERE JOURNEE

La présidente, Mme Marie Bonaparte, ouvre la conférence par l'allocution suivante :

« Mesdames, Messieurs,

« J'ai l'honneur de déclarer ouverte la Xe Conférence des Psychanalystes de Langue française.

« Voici en effet la dixième fois que nous nous réunissons pour discuter de l'un ou l'autre des grands problèmes que notre science nous amène à envisager : problème des névroses, des psychoses, de la technique psychanalytique, des déviations de l'évolution psychique chez l'enfant et de leur redressement, enfin énigmes profondes des instincts, parmi lesquelles s'impose tout particulièrement à l'attention des psychanalystes cette production étrange du psychisme humain, le masochisme sous ses diverses formes.

« Ces conférences sont en effet l'occasion pour chacun de nos rapporteurs successifs d'étudier une grande question, de rechercher les travaux de leurs prédécesseurs sur le même thème, de les comparer, parfois de les opposer, d'autre fois de les concilier, enfin de formuler leurs idées personnelles.

« Et les discussions soulevées par ces exposés sont toujours fécondes, même lorsqu'il n'en semble rien sortir de définitif dès

l'abord. Car les idées demandent à être brassées comme l'air des cieux, avant que ne s'établissent ces courants qui emportent dans quelque sens défini l'atmosphère d'une époque.

« Vous savez que le mouvement psychanalytique, vieux déjà de près de quarante ans, s'étend toujours à un plus grand nombre de pays. Des groupes, certes restreints, de praticiens, de savants, se consacrent, sous des climats divers, à la recherche scientifique en même temps qu'à l'action thérapeutique auprès des psychonévrosés. Et c'est un spectacle rassérénant et que seule la science sait encore offrir en ces temps de discordes sociales et politiques, que celui de travailleurs qui, par delà les frontières, poursuivent un même idéal d'entr'aide et de vérité.

« Cette année même doit se réunir en France, au début d'août, le Congrès International de Psychanalyse, lequel se convoque tous les deux ans. Mais les psychanalystes de langue française, tous les ans, comme aujourd'hui, aiment à se retrouver. Et dans ce cadre de Sainte-Anne, que M. le Professeur Claude veut bien encore une fois nous prêter, nous sommes heureux de le remercier de nous avoir, le premier, ouvert les portes de ses services. Jetant un regard en arrière, nous pouvons nous féliciter aussi du travail accompli jusqu'ici par notre groupement afin de faire connaître en France la psychanalyse. Certes, beaucoup reste encore à accomplir, mais les résultats déjà obtenus sont un encouragement à la poursuite de nos efforts.

« Je veux aussi saluer, au nom de nous tous, le Professeur Freud, notre maître à tous, le créateur de notre science, qui, de loin, continue de porter aux travaux des divers groupes psychanalytiques un si vigilant intérêt. Et je ne m'étendrai pas davantage, afin de ne pas retarder votre plaisir à entendre les si intéressants exposés de M. Nacht ce matin, de M. Lœwenstein demain, auxquels je passe la parole. »

Après que communication eût été donnée d'un télégramme du Dr Eitingon souhaitant le meilleur succès aux travaux de la conférence, le Dr Nacht fait son exposé, intitulé : LE MASOCHISME : ETUDE HISTORIQUE, CLINIQUE, PSYCHOGENETIQUE ET THERAPEUTIQUE.

La discussion est amorcée par le Dr Odier.

M. Odier. — « Tout d'abord, je tiens à remercier beaucoup Nacht de son rapport si complet et à le féliciter, malgré la difficulté du problème et du sujet, d'avoir en somme très bien réussi sa tâche.

« La substance, la matière de son rapport d'une part et l'ordonnance, la manière dont il l'a disposé d'autre part, sont excellentes et n'appellent guère que des félicitations. Je l'ai malheureusement lu tardivement, hier soir, en prenant quelques notes. Je rappelle à ce sujet qu'il serait bien utile que les rapports nous arrivent, surtout lorsqu'il s'agit du masochisme, au moins huit jours avant

la réunion, car autrement c'est nous imposer précisément des satisfactions masochiques bien superflues...

« Ces notes, je les ai prises très rapidement, et vous m'excuserez de n'avoir pu moi-même leur donner une ordonnance suffisante. Je voudrais d'abord vous résumer en deux mots ce que Nacht a si bien expliqué, sur les deux théories du masochisme.

« La première, donc, est issue de la période initiale où Freud avait distingué, vous le savez, les pulsions du moi et les pulsions libidinales. La grande originalité de cette théorie, c'était d'avoir attribué au moi des pulsions ou des tendances agressives, et de les avoir rattachées à l'instinct de conservation. Dans cette théorie, le conflit était donc surtout entre la libido individuelle et le monde extérieur. En ce qui concerne le masochisme, en particulier, conflit originel entre les pulsions du sujet et un objet aimé et décevant.

« La seconde théorie est toute différente ; le conflit n'est plus entre l'individu (l'enfant) et le monde extérieur ; il se déroule à l'intérieur même de l'individu, entre des tendances individuelles contradictoires : des pulsions libidinales d'une part, agressives de l'autre (pulsions de mort). L'agression existe avant l'objet décevant ou agressif ; elle en est indépendante, et comme telle, est un fait premier (masochisme primaire).

« Ces deux théories se contredisent, et cependant chacune d'elles me paraît s'appliquer à des faits certains et nets. Je pourrais faire une remarque en passant concernant ce que j'appellerai le jeu de balance en psychanalyse. Il arrive, par exemple, qu'en face d'une première série de faits, Freud et ses élèves font une théorie A ; devant une série de seconds faits, ils proposent une théorie B ; la théorie B explique mieux les seconds faits, mais alors, en retour, elle rend l'explication des premiers faits plus difficile.

« A ce point de vue, je trouve votre ordonnance excellente et tout à fait freudienne, puisque vous avez suivi le développement de la pensée de Freud — et ce qu'il y a de tout à fait original dans sa théorie, c'est bien la distinction entre trois, ou pour simplifier entre deux sortes de faits, en mettant le masochisme érogène et féminin dans la même catégorie et dans l'autre le masochisme moral. Je crois que l'on pourrait compléter, surtout lorsqu'il s'agit d'un Congrès où nous avons des invités non formés, ou si vous voulez non déformés par la pratique de la psychanalyse, on pourrait compléter, dis-je, cet exposé par une description un peu plus phénoménologique, c'est-à-dire montrer tout ce que les psychanalystes entendent sous le terme de masochisme ; et j'aurais dit ceci : Ils entendent sous ce terme des choses très différentes : les unes que nous autres médecins pouvons voir se passer chez le malade ; et toute une série d'autres phénomènes que nous ne voyons pas ; ce sont des phénomènes énergétiques, plus profonds. Il y a donc deux choses à distinguer : d'un côté le caractère phénoménologique, psychologique pur du masochiste, qui correspond aux réactions du

moi et de l'autre les phénomènes plus profonds, plus directement pulsionnels, que nous enveloppons sous le terme de masochisme érogène (inconscient ou pervers).

« Les réactions masochiques plus psychologiques paraissent correspondre à la première théorie de Freud ; les phénomènes plutôt érogènes, ou pervers, à sa seconde théorie.

« Dans les phénomènes du moi eux-mêmes, deux autres séries de faits me paraissent aussi dignes d'être distinguées, qui semblent parfois trop confondues par les psychanalystes : ce sont d'un côté tous les phénomènes « moraux » proprement dits qui viennent de ce que Freud a nommé besoin d'autopunition. Ce sont des phénomènes dont la régulation se fait par un processus moral : sentiment de culpabilité d'un côté, besoin d'apaiser sa conscience de l'autre. Mais souvent il y a dans le masochisme une autre série de phénomènes qui correspond beaucoup moins à des processus moraux, ce sont les phénomènes de « privation ».

« Devant certains masochistes, on a l'impression que beaucoup de réactions ne sont pas dictées en première ligne par un sentiment de culpabilité, mais par un besoin qu'on pourrait appeler le trait spécifique de la mentalité du masochiste, et c'est qu'il « aime se priver ». Ces deux choses nous paraissent extrêmement différentes. L'un, par exemple, est très sensuel, l'autre très peu.

« D'après mon expérience, précisément, la mentalité du masochiste moral n'est pas comparable à celle du pervers ; il semble qu'il n'y ait pas de commune mesure. J'entends par mentalité tout l'ensemble de la personnalité du sujet.

« Cet emploi, à mon avis un peu abusif, que font les psychanalystes du terme « sentiment de culpabilité » me semble à certains moments devoir appeler des distinctions. Par exemple il ne faut pas confondre une formule comme celle-ci : « Je me punis parce que je me sens coupable et pour ne plus souffrir, abolir mon angoisse de conscience », ou bien « je me punis parce que je recherche la souffrance » ; au point de vue phénoménologique ce n'est pas la même chose ; ou bien encore « je me prive parce que j'aime me priver ». Voyez déjà là trois types cliniques assez différents ; tantôt l'un de ces mécanismes tantôt l'autre domine. L'algolagnie doit être distinguée de l'autopunition.

« Vous rappelez que Freud a dit, dans sa première théorie : « dans le renversement du sadisme en masochisme, c'est toujours le sentiment de culpabilité qui est à l'œuvre (qui déclenche ce renversement) », c'est donc le phénomène primaire. Dans la seconde théorie, c'est l'inverse ; le sentiment de culpabilité est le produit du renversement du sadisme en masochisme. Ces deux théories sont donc contradictoires ; elles s'adaptent à deux sortes de phénomènes cliniques dont la symptomatologie et la phénoménologie sont différentes. dont la thérapeutique aussi doit donc différer. C'est je crois ce que vous avez indiqué dans la dernière partie de votre rapport, qui m'a paru à ce propos excellente.

« Voilà donc un premier point présenté sous cette forme que, dans le masochisme, les psychanalystes impliquent des phénomènes d'ordres moral, caractériel, et sexopathique.

« Une autre remarque très générale qui m'est venue à l'esprit, c'est l'emploi que nous faisons des termes consacrés. Il est évident que quand on use d'un terme comme « masochisme » pour déterminer une réaction, il faut faire attention à ce qu'on fait parce que ces termes impliquent, du fait même du développement de la psychanalyse, une conception théorique. Dans ceux que nous employons fusionnent deux choses qui mériteraient souvent d'être traitées séparément : d'une part la description de « faits » constatés, et d'autre part leur interprétation et la manière dont on peut les concevoir. C'est pour cela que ce terme : masochisme, est justement celui qui tend peut-être le plus, dans l'esprit du public, à brouiller ou quelquefois embrouiller les idées.

« Enfin une remarque à propos du masochisme érogène ; vous avez attiré l'attention sur le fait qu'il n'y a pas de différence qualitative, mais dans certains cas uniquement quantitative entre le plaisir et la douleur ; je crois qu'il y a là une base physiologique qu'il serait intéressant de mieux dégager justement pour tâcher d'éclairer le problème central, que nous n'avons pas encore pu résoudre. Devant le problème : pourquoi la douleur provoque-t-elle la volupté, si nous disons, comme Nacht, que nous ne l'avons pas résolu, nous sommes sur un terrain plus solide et je crois que par cet aveu très sincère et préalable nous nous évitons de grandes difficultés. Ce qui n'empêche pas que l'on pourrait rechercher du côté de la biologie certains éclaircissements.

« J'ajouterai, à ce point de vue, deux remarques :

« 1° cette différenciation entre les phénomènes sensoriels et douloureux, ou au contraire agréables, n'est pas aussi fermement établie chez l'enfant que chez l'adulte. Il ne faut pas croire que l'enfant distingue tout de suite les deux phénomènes ; ils sont à l'origine on ne peut plus confondus ; et semblent l'être surtout dès que la sensation atteint un haut degré d'intensité ; ceci est très net par exemple dans l'énurésie ; vous avez beaucoup de rêves montrant que l'enfant a éprouvé, dans la région vésico-uréthrale, des sensations en même temps très douloureuses et très agréables.

« 2° un autre point que je voudrais relever est le suivant :

« Vous avez conclu en disant qu'au fond, dans le masochisme, l'agressivité joue le plus grand rôle, que pour le masochiste, il semble que le lien libidinal avec l'objet d'amour est fait seulement de haine, mais d'une haine ayant pris une fois pour toutes le chemin inverse contre lui-même ; et là encore je vois qu'il faut distinguer deux ordres de faits cliniques. Votre formule, ici, me semble s'appliquer plutôt aux pervers, à ces êtres dont la mentalité est déjà dissociée.

« Chez le masochiste névrosé, en revanche, ce n'est pas la

haine qui est le facteur étiologique principal, mais l'inverse : c'est l'amour ; et je vais m'expliquer.

« Ceci me ramène aux faits qui sont expliqués par la première théorie, où c'est l'objet, c'est l'amour pour lui qui mène le jeu et non pas la haine ; et ceci est confirmé par l'anamnèse et l'analyse de certains cas de masochisme. A votre place j'aurais davantage utilisé le fait qu'on trouve dans le passé de ces malades-là un besoin d'amour immense : voilà le fait clinique, phénoménologique et vécu incontestable et sur ce fait-là Reich nous a rendu le grand service d'insister et de développer ce thème que Freud n'avait qu'indiqué. Ce besoin d'amour est énorme et c'est ensuite la déception de ce besoin qui déclenche l'agression. L'agression semble être, dans ces phénomènes-là, plutôt comme quelque chose qui suit, qui a partie liée avec la libido, c'est entendu, mais c'est la libido plutôt qui dirige son jeu ; l'agression venant pour ainsi dire à son secours quand celle-ci est complètement déçue.

« Je vais rapidement vous lire quelques notes que j'ai résumées, hier soir, sur un de ces cas-là :

« Un garçon venu au monde très masochiste, avec un besoin d'amour extrêmement grand, se trouve avoir une mère froide, plutôt sèche, moralisatrice et dévote cent pour cent. En outre il arrive peu après une petite sœur, à l'égard de laquelle cette mère se montre inversement extrêmement tendre, généreuse. Cet enfant a de grands mouvements d'amour pour sa mère, lancé de vains appels à son affection, à sa tendresse et chaque fois qu'il aurait voulu recevoir une marque, et comme vous le dites très bien, Nacht, une preuve de son existence affective, au lieu de caresses et de tendresse, que reçoit-il ? un sermon, une observation, un blâme. Il songe alors : « Fais quelque chose pour moi, prouve-moi que j'existe dans ton cœur, fais un signe que je compte pour toi et, puisque tu es fâchée malgré tout, que tu es méchante, fais-moi mal, fais ce que tu voudras, mais occupe-toi de moi ». Cet enfant a cru, quand sa mère, au lieu de répondre à son affection lui lançait par exemple une formule comme celle-là : « Moi qui t'aime tellement, tu ne me fais que de la peine, tu ne m'aimes pas, tu me fais souffrir, etc... » ; l'enfant a cru que c'était parce qu'il n'était pas sage que sa mère souffrait et qu'elle souffrait parce qu'elle l'aimait beaucoup ; donc il fallait être toujours plus sage, toujours plus soumis et pour cela arriver à réprimer tous ses sentiments d'amour. Ce garçon reste persuadé qu'il avait été un enfant très mauvais et parfaitement sot, alors qu'il avait été extrêmement sage et même d'une sagesse exemplaire. Dans ses « fantasmes masochiques » de la puberté cette aberration est restée exactement la même ; il se soumettait à une femme froide, qui ne démontrait rien et qui était tyrannique. A un moment donné, du fait du progrès de l'analyse, il avait renversé ses fantasmes, se livrait à la masturbation et pensait avec un grand plaisir à une petite fille très sage et soumise à sa mère et continuait ainsi : « cette petite fille m'est

soumise, elle m'aime et à cause de cela elle fait tout ce que je veux, elle est à ma merci ; je lui donne des ordres : « donne-moi ton derrière », etc... et à ce moment l'orgasme est arrivé, et il ajoute : « l'orgasme est devenu très fort au moment où je me suis senti tellement touché par le fait qu'elle me prouvait qu'elle m'aimait tellement, en faisant tout ce que je voulais ».

« Notons donc cet élément, chez le masochiste, cette espèce d'amour touchant, profond, entièrement soumis, pour l'objet qui le tourmente ; voyez combien nous sommes loin ici de la relation qui lie le sadiste à son objet ; il n'y a dans son sentiment rien qui se puisse comparer à l'amour du masochiste. Au point de vue phénoménologique, un masochiste et un sadiste ne peuvent pas, à mon avis, être ramenés l'un à l'autre, on ne peut pas les considérer comme deux membres d'une équation mathématique dont l'un aurait le signe moins et l'autre le signe plus, selon qu'une énergie identique à elle-même dans les deux cas serait dirigée au dehors ou retournée contre soi-même. Ils sont au point de vue affectif et psychologique, très éloignés l'un de l'autre. On pourrait dire en somme que, si le masochiste devient agressif, c'est parce qu'il a un besoin d'amour, c'est parce qu'il aime ; si le sadiste est agressif, c'est parce qu'il n'aime pas ou est incapable d'aimer. Le premier veut maintenir à tout prix la relation avec son objet aimé, le second tend à la supprimer en tendant à détruire l'objet haï. Il est certain, en outre, que les sentiments d'amour des obsédés chez lesquels le sadisme domine sont vraiment très différents, qualitativement, de ceux des masochistes.

« Un autre fait clinique non moins digne d'intérêt c'est que dans le passé des masochistes on trouve souvent, non pas des parents très sadiques, ou agressifs, mais des parents simplement froids, avares de sentiments, qui ont blessé ou déçu des enfants ayant eu un grand besoin d'amour. Et j'arriverai à formuler ma conclusion sous une forme un peu paradoxale : c'est que le sentiment de culpabilité en tant que tel me paraît jouer un rôle beaucoup moins grand dans les névroses masochiques que dans les névroses obsessionnelles

« En second lieu, il convient de distinguer deux groupes de faits : d'un côté le masochisme érogène et féminin ; nous sommes tous à peu près d'accord sur ce point ; de l'autre le masochisme moral. Dernier problème : est-ce que les relations entre le masochisme érogène inconscient d'une part et le masochisme moral, sont causales et uniformes, comme Freud semble l'avoir déduit de ses premiers travaux, ou bien y a-t-il une indépendance relative entre le masochisme moral, le moi et sa constitution propre d'une part et les phénomènes masochistes érogènes inconscients d'autre part. Dans ce cas il est certain que la névrose peut utiliser certains mécanismes moraux, certains sentiments de culpabilité, mais c'est ce qu'on voit surtout dans la névrose obsessionnelle, tandis que le trait spécifique de la mentalité masochique serait plutôt cette espèce

d'attrait, de plaisir, que le sujet trouve dans le fait de se priver, dans le fait de renoncer, dans le fait de souffrir. Ces deux choses ne sont pas les mêmes, c'est pour cela qu'il semble que l'accent doive être porté, dans la névrose obsessionnelle sur le sadisme du surmoi, sur la pathologie de la morale, alors que dans le masochisme il doit être porté sur la pathologie de l'amour du moi déçu.

« Telles sont les remarques que je voulais faire sur votre très beau rapport. »

M. Lœwenstein. — « Je n'avais pas l'intention de prendre la parole, je n'ai pas à féliciter mon ami Nacht, mais je me permettrai de dire quelques mots au sujet de l'intervention d'Odier. Cette intervention passionnante attaque le fond du problème, et de plusieurs problèmes.

« D'abord une chose que je suis très heureux de lui entendre dire : le souci qu'il a et que j'essaie de partager, de distinguer bien nettement entre les faits que nous observons et les choses que nous impliquons par nos termes, par nos explications, par le mécanisme que nous y faisons jouer ; et je crois qu'en faisant cela d'une façon très assidue, à la longue, nous arriverons à modifier bien des notions qui nous sont courantes jusqu'à présent. Je crois que beaucoup de notions analytiques dont on se sert habituellement n'existent que par une certaine confusion entre les faits et les notions qu'on y ajoute. Dans le rapport que je vais vous lire demain, j'ai eu ce même souci.

« Je vais tout de même dire encore un mot à propos de la critique qu'il a faite de l'exposé de Nacht. A propos du masochiste qui n'aime pas, mais qui hait, Odier dit : c'est qu'au fond, ce qui est le problème du lien d'un masochiste avec l'objet, c'est l'amour. Ils ont raison tous les deux ; il faut s'entendre ; le cas que vient de citer Odier, du petit garçon qui aime beaucoup sa mère et qui en échange reçoit toujours des reproches et qui devient de ce fait de plus en plus obéissant, de plus en plus soumis et qui toujours se croit méchant, mauvais garçon, ce cas présente un point essentiel, que l'on voit couramment et pas seulement chez les masochistes ; c'est que cet enfant se rend parfaitement compte que la mère a tort ; il comprend, si elle lui fait des reproches à tort, qu'il ne peut pas se donner raison ; c'est la situation de beaucoup d'analysés vis-à-vis d'un analyste. Lorsque l'analyste a tort, ils ne peuvent pas lui donner tort et se donner raison et en échange il y a un retour de tous les reproches sur eux-mêmes ; ils se chargent de tous les reproches, non pas les leurs, mais ceux de tous les objets.

« Le petit garçon qu'Odier vient de citer était de plus en plus humble, de plus en plus soumis, il se donnait tort en apparence, mais en réalité, il savait qu'il avait raison et c'est à sa mère qu'il donnait tort et il prenait sa faute à elle sur lui-même. Ce n'est pas seulement l'amour qui fait qu'il en arrive là, à aimer la souffrance, mais l'amour plus le dépit, la haine par dépit de voir cette mère

toujours froide et à ce moment-là il en résulte que le dépit se retourne contre lui-même.

« Odier a raison, le sadisme et le masochisme ne sont pas vraiment des notions équivalentes avec un signe algébrique. C'est là une de ces notions négligemment employées qui vous font faire des erreurs lorsqu'on les prend au pied de la lettre ».

M. Laforgue. — « Je voudrais remercier d'abord Nacht du grand effort qu'il a fait pour traiter un sujet d'une importance considérable, non seulement du point de vue médical, mais du point de vue social également. Je crois que nous pouvons distinguer en effet entre masochisme individuel et masochisme collectif. Il est extrêmement difficile d'épuiser un sujet aussi important que celui-là.

« Je regrette jusqu'à un certain point que Nacht n'ait pas davantage insisté sur les relations entre le masochisme et la névrose, ou la maladie organique mise au service du masochisme, relation extrêmement importante pour le médecin qui se trouve placé devant des maladies sexualisées, mises au service du masochisme, et qui peuvent devenir toute la vie d'un être.

« Je regrette également, et Odier a touché à ce sujet sans le préciser à mon avis comme il le mériterait, je regrette qu'il n'ait pas insisté sur le masochisme et la névrose familiale. Je vous citerai à ce sujet deux cas, pour vous montrer la corrélation entre le masochisme des enfants et la névrose des parents :

« Une mère se sert de son enfant, dans sa chambre à coucher, pour interdire au père l'accès de cette chambre afin de se soustraire aux rapports sexuels. Cet enfant devient un homme, se marie, et par son comportement est obligé de faire tout pour que sa femme se sépare de lui, pour que lui-même subisse, en quelque sorte, le sort du père, pour que sa femme s'oriente dans une autre direction ; et ses symptômes ne disparaissent que lorsqu'il se trouve lui-même dans une situation identique à celle de son père. Dans ce cas, la réaction a été nettement déterminée par le comportement de sa mère et ce n'est qu'après avoir payé pour la faute de sa mère qu'il a prise sur lui, que le sujet se sentit relativement plus libre et que son comportement changea ; c'était comme s'il avait payé une dette. Je vous ai aussi cité ce cas pour une autre raison : il vous montre que contrairement à ce qu'a dit Odier le masochisme n'est pas toujours seulement la conséquence d'une avarice et d'une sécheresse, mais qu'il peut être dû à ce que, pour une raison ou une autre, les parents ont reporté trop d'affectivité sur l'enfant ; la mère reportera sur l'enfant trop d'amour, à la suite d'une constellation névrotique, amour qui pousse ensuite l'enfant à rendre ce qu'il a reçu de trop en expiant.

« Je ne suis pas d'accord avec Odier quand il dit que l'amour dans ces cas-là ne répond pas à un sadisme. Je vous citerai à ce sujet un autre exemple, l'exemple d'un garçon dont le frère né après lui, a été gravement malade et qui a été rendu responsable, par ses parents, du sort et un peu de la maladie de son frère ; il

a été en quelque sorte puni pour les quelques sentiments agressifs qu'il a eus normalement vis-à-vis de son frère. Dès lors, il a commencé à invertir la situation ; il a aimé son frère, il l'a aimé avec des manifestations excessives d'amour et il est devenu sa victime. Mais ne croyez pas qu'il soit devenu la victime du frère par amour ; c'était pour le charger, par la culpabilité, d'une façon telle que lui mort, le frère devait se suicider ; c'était pour le tuer par son amour. L'amour n'était qu'une façade.

« Tous les analystes connaissent la façon dont certains homosexuels cherchent à charmer l'image paternelle, pas du tout par amour, mais pour la châtrer, pour l'enchaîner ; le terme allemand « Fesseln » s'applique également à un prisonnier que l'on lie et à quelqu'un qu'on enchaîne par l'amour.

« Je crois que dans le comportement du masochiste, forme de sadisme passif, cet usage joue un grand rôle ; évidemment il faudrait étudier un nombre considérable de cas pour nous rendre les différentes manifestations masochistes cliniquement plus accessibles. C'est un travail que nous ne pouvons pas encore faire d'une façon satisfaisante à l'heure actuelle ; ce travail nous éclairera non seulement sur la pathogénèse d'un nombre considérable de maladies mêmes organiques, mais sur un nombre considérable de conflits sociaux. Nous sommes au début de la période où la science peut s'attaquer avec succès à ces problèmes et le travail de Nacht est une contribution utile, à laquelle devront s'ajouter d'autres contributions, pour nous permettre de comprendre le sujet comme il le mérite. »

M. de Saussure. — « Je voudrais également remercier le Dr Nacht de son rapport, qui m'a plu infiniment, que je trouve très pratique et qui envisage tant de côtés de ce problème du masochisme.

« On éprouve une certaine difficulté à entamer une discussion à propos de ce rapport, parce que justement les faits qui y sont relatés sont assez divers et tellement multiples qu'on voudrait dire trop de choses.

« Mon intervention vise surtout à éclairer le problème du masochisme érogène. En somme, on pose souvent mal la question me semble-t-il : comment le plaisir est-il changé en douleur, ou plutôt comment la douleur est-elle changée en plaisir ? Il y a, à l'occasion d'un plaisir et d'une douleur, beaucoup plus que mutation des deux. Je m'explique :

« D'abord je crois que la base physiologique à laquelle vous avez fait allusion est très importante. Je crois que l'enfant sent d'une façon totalement différente de l'adulte ; là encore nous avons l'impression qu'il existe, d'une façon innée, le sentiment de quelque chose de douloureux ou de quelque chose qui fait plaisir, alors que ce n'est que l'expérience qui nous permet de trier ce qui est douloureux, ou au contraire ce qui est agréable. Ensuite je crois qu'il faut tenir compte de ce que la sensation pour l'enfant est quelque

chose d'infiniment plus pulsionnel que pour nous. Pour nous, la sensation est une chose presque automatique, alors que l'enfant a une curiosité de la sensation qui est infiniment plus grande que celle de l'adulte. Chaque fois qu'il a une sensation inusitée, que celle-ci soit douloureuse ou agréable, il essaye de la renouveler ; il a une satisfaction à renouveler une sensation même si elle est désagréable. Je crois que du fait du masochisme érogène, ce fait est extrêmement important, parce qu'il montre qu'il n'y a pas qu'une seule façon de jouir, qu'une seule satisfaction ; il n'y a pas seulement la satisfaction sensorielle, la sensation agréable, mais aussi le plaisir de satisfaire cette pulsion de sentir ce qui existe. Chez l'enfant, à côté de cela, je crois qu'il y a un délassement qui se fait lorsqu'il a éprouvé une sensation sur une partie de son corps, qui lui a semblé agréable, inusitée ; il a envie de répéter cette sensation non seulement à cet endroit, mais il essaye de la répéter aussi sur les organes génitaux. De nombreux garçons se masturbent avec des étoffes diverses : soie, velours, avec de la peau, etc..., il y a là un désir de faire participer l'organe génital à toutes les sensations. Il y a une quantité d'associations qui se produisent entre la zone génitale et les autres zones du corps. Ceci simplement pour l'élément physiologique, que vous aviez laissé un peu dans le vague ; je crois qu'on peut le préciser passablement, mais il est évident que là-dessus vient se greffer tout un ensemble de conditions physiologiques qui fixent d'une façon névrotique et presque perverse telle réaction ressentie à un moment donné.

« Vous avez développé ce point, je ne veux pas en parler ; je saute dans un tout autre domaine de votre rapport et je crois qu'il y a un point qui aurait pu être développé, qui me semble intéressant.

« Lorsque Masoch raconte la scène de sa tante qui l'a frappé, il dit qu'il a serré les dents et qu'il s'est efforcé de ne pas pleurer et d'autre part, dans les contrats qu'il a établis avec ses maîtresses et surtout avec sa femme, on voit l'importance qu'il attache à ne pas laisser venir la douleur. Eh bien, je crois que c'est un élément important, qui se retrouve chez d'autres masochistes, parce qu'en supprimant la douleur, ou en supprimant la réaction de douleur, c'est-à-dire la réaction agressive, ils essaient de supprimer l'agression du partenaire, pour pouvoir maintenir le côté affectueux. »

Mme Morgenstern. — « Je voudrais remercier le Dr Nacht pour son rapport très intéressant et lui faire part d'un certain nombre de faits que j'ai pu observer auprès de mes petits malades.

« Il y a dans cette question du masochisme tant de façons de voir, tant d'éléments qui se mêlent les uns aux autres ! C'est aussi bien le sentiment de culpabilité que le besoin d'autopunition qui se transforment en masochisme.

« Je crois que j'ai de nombreux petits malades qui montrent tout cela en même temps :

« Entre autres, un petit garçon qui était le premier de sa

classe ; il devient impossible, il fait des crises que l'on croit pithiatiformes. Chez cet enfant, c'était le refoulement qui jouait le premier rôle dans tous ces symptômes. Je crois que justement le masochisme se montrait dans ces crises, qui l'obligeaient à être soigné dans une clinique qui lui déplaisait énormément, et dans ses besoins aussi de battre sa mère qu'il aimait beaucoup. Dans ce cas je suis tout de même arrivée à voir que le sentiment de culpabilité était l'élément le plus important, parce qu'il impliquait la question de la masturbation, le complexe d'Œdipe étant à la base de tous ces phénomènes. C'est un événement qui a déclenché tout cela ; je crois qu'il faut tout de même, dans les symptômes névrotiques, envisager cet événement duquel Freud a dit qu'un névrosé peut rester toute sa vie normal s'il ne le rencontre pas. Chez cet enfant, l'événement était la castration d'un cheval qui avait son âge. A la suite de cette opération, le cheval mourut et cet événement a déclenché chez l'enfant un sentiment de culpabilité si fort qu'il refusait de manger si sa mère ne le lui permettait, et qu'à la plus légère observation il avait le désir de se suicider.

« Voilà, je crois, l'événement qui déclenche quelquefois toute une foule de réactions et qui me paraît assez intéressant. Nous avons vu l'identification de l'enfant avec ce cheval qui a subi la castration et qui en est mort. Cela avait éveillé en lui le sentiment de culpabilité. Il estimait de plus que son père avait l'air d'avoir une trique à la main, même quand il ne le punissait pas ; la peur du père et l'amour pour la mère...

« A une autre occasion, j'ai aussi vu cet événement déclenchant ; un enfant de dix ans, jusque là assez normal, devient presque inculte à la suite d'une piqûre antitétanique ; il avait de la difficulté à écrire, à lire, et on crut à une maladie organique ; mais il n'en était rien. La cause était beaucoup plus ancienne ; son grand-père étant mort subitement ce fut la première fois que cet enfant se trouva en face de la mort ; la piqûre qu'on lui avait faite réveilla le sentiment de culpabilité à l'égard de son père, sentiment de culpabilité qui l'avait inconsciemment frappé au moment de la mort de son grand-père. »

M. Parcheminey. — « Je voudrais seulement dire un mot, après ces différentes interventions. Je renouvelle mes félicitations à M. Nacht ; je crois qu'il a abordé un problème extrêmement intéressant et donné déjà beaucoup de lumières sur la question. Mais si on a parlé beaucoup déjà d'équations à propos de sado-masochisme, il est une équation que je voudrais encore souligner, c'est celle de la théorie de Freud selon laquelle la névrose est le négatif de la perversion. Si nous nous basons sur cette théorie, sur cet aphorisme, que venons-nous ranger comme négatif de la perversion, du masochisme érogène en tant que perversion ? M. Nacht a mis nettement en valeur le caractère objectif de la perversion masochiste. Il a notamment insisté sur la mise en scène, sur l'attitude de soumission, sur un certain comportement à base fétichiste et sur le fait essen-

tiel, c'est qu'au fond la douleur ne représente jamais un danger vital pour l'individu ; ceci est capital. Il dit également, en parlant des composantes du masochisme érogène que cette perversion équivaut à un stade prégénital ; nous devrions être en droit de dire, si on accepte l'équation sado-masochiste, que le négatif de cette perversion serait l'obsession. Nous trouvons au maximum les manifestations masochistes d'abord dans le syndrome obsessionnel, où le sadisme est le plus exagéré, la cruauté portée à son maximum. Alors qu'il n'était pas question de mort dans le premier cas, c'est-à-dire dans la perversion, nous trouvons ici un sadisme de destruction poussé à son maximum, qui nécessite des contre-investissements du surmoi.

« On voit que le premier passage du masochisme érogène au masochisme moral, dans ce que vous avez dit, est bien souligné ; le masochisme moral n'a rien de très spécifique, il serait une composante de beaucoup de névroses. Vous avez parlé d'une agressivité barrée par l'angoisse, par la peur. On pourrait donc dire qu'il faudrait réserver les éléments de masochisme moral à tout ce qui est trait de caractère lié aux névroses obsessionnelles.

« Un simple petit mot pour discuter également de la question des éléments de déviation de la sexualité. Pour pouvoir parler de caractère masochique, ou bien de névrose d'échec, comme l'a dit très justement Lœwenstein « qui dit échec dit réussite ». Quelle est la conception d'un échec, d'une réussite ? Elle est fonction d'un milieu extérieur, mais il ne faudrait pas pousser cette théorie trop loin ; ainsi deux individus prennent un billet de loterie, l'un gagne, l'autre ne gagne pas, on ne peut pas appeler masochiste celui qui perd.

« Vous donnez comme caractère masochique le fait que vous voyez très nettement, au cours de l'analyse d'une névrose masochique que cet état névrotique est supprimé dans les épisodes d'une maladie aiguë ; cela est peut-être vrai, mais ne doit-on pas dire que toutes les énergies du moi sont au service tout simplement de la maladie, ou que l'un est l'équivalent de l'autre ? Dans d'autres névroses, non masochistes, le fait pourrait se produire. Je crois que ceci est très intéressant, mais n'a pas un caractère spécifique. »

M. Lagache. — « Je renouvelle à Nacht mes félicitations pour cet excellent rapport. Je regrette seulement qu'il n'ait pas utilisé davantage certains éléments de sa construction, tout ce qui a trait notamment au rôle, à l'interprétation des situations dans la signification sadique ou masochiste.

« De fait, la signification d'un détail se rapportant à l'ensemble comporte, entre l'ensemble et le détail, une réciprocité évidente.

« Un autre élément : la confusion entre le sujet et autrui ; il me semble que M. de Saussure lui-même a signalé la différenciation entre le plaisir et la douleur ; il y a là toutes sortes d'éléments d'analyse phénoménologique qui paraissent importants.

« Je me demande s'il n'aurait pas été utile de donner une

place plus grande à une analyse minutieuse et ample des situations sado-masochistes et de montrer à quel point il peut être difficile de qualifier une situation sadique ou masochique, à quel point le sujet peut être à la fois l'un et l'autre, participer à la puissance qui l'écrase, ou ressentir la douleur qu'il inflige. Il y a des cas où l'on voit le sujet osciller continuellement entre des manifestations tantôt sadiques tantôt masochistes, de telle sorte que l'unité de telles situations paraît procéder du besoin qu'a le sujet d'éprouver la violence ; comme s'il y avait deux façons de l'éprouver, soit en l'infligeant soit en la subissant, il oscille de l'une à l'autre. Il a été question très souvent entre nous de cette femme qui, à quelques instants d'intervalle exprimait le désir d'écraser sa rivale et le désir d'être elle-même écrasée ; elle avait des fantasmes masochiques et des fantasmes nettement sadiques, et c'était une oscillation continuelle. Cela nous ramène d'ailleurs au besoin d'amour sur lequel Odier a insisté. »

M. Allendy. — « Mon intervention prolongera celle de de Saussure à propos de la différenciation assez difficile à faire chez l'enfant, entre le plaisir et la douleur. Il est certain que l'adaptation à la vie exige, pour l'enfant, la nécessité de dominer sa fatigue, de vaincre la peur, de vaincre même l'élément douleur et on peut dire que cet entraînement se continue par exemple dans le sport, qui, d'une certaine façon, présente un aspect masochique. Mais dans le cas, par exemple, d'un enfant soumis à des mauvais traitements, il est certain que cela peut fortifier chez lui une attitude de passivité et il s'ensuit tout naturellement que si l'enfant ne change pas cette attitude, il peut s'orienter vers le masochisme, qui serait en définitive qu'un équivalent de la force morale.

« Les sages de la Grèce nous ont donné une attitude qui peut être qualifiée de masochique : quand Diogène ne voulait garder que son écuelle de bois, il affirmait son détachement, sa force spirituelle ; il présentait cette espèce de culture de la volonté qui n'était masochique que d'une certaine façon.

« En outre, je voudrais ajouter quelques mots à propos des substitutions morbides. Il y a dans le masochisme un cas très typique de ces substitutions.

« Parcheminey, qui a fait, il y a deux ou trois ans un rapport si intéressant sur l'hystérie de conversion, ne paraît pas avoir remarqué que lorsqu'un masochiste réalise l'image de souffrance qu'il a en lui, il tend à éliminer son angoisse. C'est un processus de l'inconscient de la concrétiser en une image précise et de jouer avec cette image jusqu'à ce que la peur soit dominée. Un enfant qui a été brûlé joue ensuite à se brûler, de telle sorte que, dans le jeu, il domine son angoisse, et il y a dans les réalisations masochiques une certaine façon de jouer avec la peur, avec l'angoisse, qui est une façon d'éliminer. C'est un fait de pathologie très général, que l'apparition d'un symptôme physique calme l'angoisse et les exemples sont innombrables de cas où des névroses, des troubles

névrotiques ou psychotiques, ont cédé au moment où l'organisme était profondément miné par une maladie donnée. Cette espèce de substitution pourrait être aussi envisagée, et servir de composante à la genèse du masochisme. »

M. Meyer. — « D'après mon expérience, je peux donner raison à Odier, qui dit que la cause du masochisme est souvent un excès de besoin d'amour non satisfait. Je donne raison aussi à Laforgue qui dit que souvent c'est au contraire un excès d'amour vraiment reçu qui gâte la situation. Mais ce qui intéresse tout spécialement la genèse du masochisme, c'est le rôle collectif ou familial qu'a touché M. Laforgue, c'est le rôle de la religion, de l'éducation religieuse. Je trouve, parmi mes malades qui souffrent de masochisme, qu'il y en a beaucoup, surtout chez ceux qui ont reçu une éducation catholique très sévère, qui souffrent énormément d'une forme spéciale de masochisme, qui trouvent dans l'instruction religieuse une théorie. On peut dire que c'est un point que nous ne devons pas négliger dans la conception du masochisme et surtout dans la thérapeutique du masochisme. Il est très important de penser à cette question en tant que prophylaxie, car si nous voulons prévenir ces formes de masochisme, il faut modifier l'éducation en général, en particulier l'éducation religieuse.

« Une autre question est la suivante : n'y a-t-il pas dans ce domaine religieux un élément thérapeutique ; je pense au côté positif de la situation masochique, au courage devant la souffrance qui est développé dans l'éducation notamment chez celui qui a une éducation religieuse qui lui enseigne qu'il développe non seulement une force morale, mais qu'il gagne quelque chose dans l'éternité, quelque chose de très positif, parce qu'il souffre. Je crois que ce côté mérite d'être développé tout spécialement. »

M. Garma. — « Je félicite le Dr Nacht, et je vais continuer les observations du Dr de Saussure ; celui-ci nous a indiqué qu'un des traits caractéristiques du masochisme c'est que dans la pratique masochique très souvent les malades ne se plaignent pas, ne pleurent pas ; je trouve cette remarque extrêmement juste. Je vous citerai notamment le cas d'une malade que j'ai traitée ; cette femme avait un amant qui la battait, la mordait, la blessait et dont elle ne se plaignait jamais. Cette femme étant allée se faire arracher une dent, elle trouva cela si agréable qu'elle revint encore une deuxième fois pour s'en faire arracher une autre ; le troisième jour elle voulait revenir encore et c'est sa mère qui l'en empêcha en déclarant qu'elle y trouvait trop de plaisir. Cette femme a subi des avortements provoqués sans anesthésie, sans pousser aucune plainte et on voyait qu'elle jouissait de sa souffrance. Là où je ne suis pas d'accord avec M. de Saussure, c'est que je crois qu'il y a une cause de jouissance, dans le masochisme érogène, qui est la cause et l'origine du fait que ces malades ne se plaignent pas pendant les pratiques masochiques.

« Il y a encore des points concernant le masochisme que je

trouve extrêmement intéressants, et que j'aurais voulu entendre dans le rapport du Dr Nacht ; par exemple, ce que beaucoup de psychanalystes ont déjà signalé, l'union du masochisme avec l'exhibitionnisme. Nous n'avons qu'à nous rappeler le cas de Jean-Jacques Rousseau, dont l'exhibitionnisme était le trait dominant ; ou celui de cette malade, qui chantait à l'Opéra ; après avoir chanté, quand le public applaudissait, elle n'osait pas apparaître sur la scène pour recevoir les applaudissements du public.

« Je trouve très intéressants, dans le rapport du Dr Nacht, les faits biologiques qu'il cite ; ce n'est pas seulement chez les animaux que l'on peut trouver des exemples de masochisme ; tous ceux qui sont en contact avec la nature savent qu'il y a des arbres fruitiers qui à un moment ne produisent plus que très peu de fruits ; les cultivateurs, pour obtenir une meilleure récolte, font des blessures dans le tronc de ces arbres et la récolte est plus abondante. De même le cas des plantes tropicales qui, transplantées d'un pays chaud dans un climat plus froid meurent, mais avant de mourir fleurissent une dernière fois, même à une époque qui n'est pas celle de leur floraison habituelle.

« A un autre point de vue : la connaissance psychologique du moi n'était pas aussi approfondie il y a quelques années, on ne connaissait que le surmoi, mais les phases de l'évolution du moi, avant la formation du surmoi n'étaient pas aussi connues qu'aujourd'hui. Le Dr Nacht cite notamment les travaux de Melanie Klein ; je crois qu'il aurait peut-être fallu insister sur ces travaux, même dans le cas où on n'est pas d'accord avec Mme Klein. Et surtout, je trouve qu'il aurait dû citer les travaux d'Anna Freud, sur les étapes préliminaires des mécanismes de défense du moi ; il y a là des choses très intéressantes sur la formation du surmoi chez l'enfant.

« Un autre point qui n'a pas été traité non plus, c'est la défense du moi contre le masochisme, une chose qu'on pourrait homologuer, mais pas tout à fait, à la défense secondaire du moi contre l'anxiété, pas seulement quand le surmoi est déjà formé, mais déjà avant la formation du surmoi. Là je cite aussi la contribution d'Anna Freud, ce qu'elle appelle l'identification avec l'agresseur, avant la formation du surmoi ; l'agresseur est désiré et pour se défendre contre cette agression désirée l'enfant s'identifie avec son agresseur. »

La liste des interventions est close. Le rapporteur répond :

Dr Nacht. — « Je remercie ceux qui ont bien voulu m'écouter et je remercie tout particulièrement Odier, pour les choses si intéressantes qu'il a bien voulu me dire. La plupart, je les ai écoutées avec d'autant plus de plaisir qu'elles correspondent, à peu de choses près, à mes propres idées. Il y a cependant deux points sur lesquels je ne suis pas tout à fait d'accord avec lui :

« J'ai cru comprendre qu'il désirait faire une distinction entre les phénomènes du masochisme moral dépendants du sentiment de culpabilité et ceux dépendant d'un état de privation, comme s'il

considérait cette dernière forme en dehors et indépendante du sentiment de culpabilité. Je crois que cet état de privation reproduit simplement un état de frustration libidinale infantile, comme je l'ai montré dans mon rapport, et il intervient alors ce mécanisme de renversement de la vapeur, de renversement de l'agressivité en masochisme, car en se privant l'enfant reproduit ce qu'il a déjà vécu jadis, mais ce faisant il se punit et il punit l'autre (l'objet) également. Je crois que le sentiment de culpabilité, en tant que dépendant d'une agression primitivement refoulée, peut intervenir même dans cette forme, dite de privation.

« Le deuxième point de l'intervention d'Odier, qui me paraît plus important à relever, est le rôle de la haine dans le comportement du masochiste. Le masochiste, je l'ai cependant dit assez clairement, obéit à un besoin excessif d'amour, et la haine n'est en quelque sorte que derrière cette soif d'amour en tant que reliquat des déceptions et agressions frustrations infantiles refoulées. Le besoin d'amour existe, il est même beaucoup plus important, plus excessif chez le masochiste que chez tout autre, mais ce qui le caractérise chez le masochiste c'est qu'il peut trouver des satisfactions substantielles en son contraire.

« Bien entendu, je suis d'accord avec Lœwenstein, sur tout ce qu'il a dit ; seulement, dans sa formule arithmétique du masochisme, il y a un élément sur lequel j'insiste beaucoup et que j'aimerais bien souligner à nouveau. Quand il dit que masochisme égale haine plus dépit, je crois qu'en vérité le masochisme, si on peut le traduire par cette équation, égale haine, plus dépit, plus peur. Car, et j'ai insisté là-dessus à plusieurs endroits de mon rapport, c'est surtout l'intervention de la peur qui aboutit à ce retournement des forces pulsionnelles qui caractérise le masochisme.

« Dans son intervention, Laforgue m'a fait le reproche d'avoir omis un certain nombre de choses ; il y a, évidemment, une quantité d'omissions dans mon rapport. Il y a des omissions involontaires et un grand nombre de ces omissions me reviennent, depuis que le rapport est fini, presque tous les jours. Mais, il y a également des omissions volontaires dans mon rapport et celles dont il parle rentrent dans cette catégorie.

« Par exemple le masochisme collectif ; évidemment c'est un sujet passionnant, mais personnellement, je ne me suis pas senti la force de l'aborder. Il en est de même pour ce qui est du rôle du masochisme dans les névroses organiques ; cette question me passionne. Je viens justement de relire l'observation d'un cas de névrose organique que j'ai guérie et qui paraîtra dans un prochain numéro de la « Revue Française de Psychanalyse » ; mais si je n'ai pas cru bon de réserver un chapitre à ce problème, c'est que les connaissances psychanalytiques dans ce domaine sont encore bien incertaines et ne nous permettent pas encore d'en faire état dans un travail comme celui-ci.

Pour ce qui est du masochisme et de son rôle dans la névrose

familiale, je n'ai pas suffisamment insisté là-dessus il est vrai, mais dans le chapitre de mon rapport consacré à la prophylaxie, j'ai cependant à plusieurs reprises parlé de ces complexes sado-masochistes qui s'établissent entre parents, éducateurs et enfants.

« Quant à savoir si un excès d'amour reçu par l'enfant peut en faire un masochiste, je crois qu'on ne peut l'envisager que si à un moment donné intervient quand même une déception : la haine qui en résulte, une fois refoulée, permet l'installation d'un complexe de culpabilité. D'ailleurs Laforgue lui-même, dans l'observation qu'il a faite par la suite, me semble avoir indiqué quelque chose d'analogue.

« A R. de Saussure je répondrai, au sujet du voisinage physiologique de l'agréable et du désagréable, de la douleur et de la sensation agréable, que je suis absolument d'accord avec lui ; j'ai même à ce sujet employé un mot qui montre bien l'importance que j'attache à ce fait, j'ai parlé du « couplage » douleur et plaisir.

« Il est évident que le mécanisme de répétition est une chose très intéressante. L'enfant a besoin de répéter tout ce qui lui arrive et le grand mystère du besoin qu'il a de répéter des choses désagréables reste toujours debout.

« Là où je ne suis pas tout à fait d'accord avec lui c'est quand il dit que dans la scène que décrit Sacher Masoch, il serre les dents pour ne pas laisser venir les larmes, et qu'« ainsi il essaye de supprimer la douleur ». Je ne sais s'il supprime la douleur, l'agressivité ou le fait de se plaindre. »

M. R. de Saussure. — « Il supprime la plainte et par là s'efforce aussi de supprimer la douleur. »

M. Nacht. — « Ce serait vraiment merveilleux si, lorsque nous arrivons à ne pas nous plaindre d'une chose qui nous fait mal, nous arrivions à supprimer la cause du mal. »

M. R. de Saussure. — « Mais c'est là qu'intervient le mécanisme masochiste de changer cette douleur en jouissance. »

M. Nacht. — « Alors tout le problème reste irrésolu ; toute la question étant précisément là.

« Je remercie Madame Morgenstern des exemples si instructifs qu'elle a bien voulu nous donner et j'en arrive à la remarque de Parcheminey qui est très intéressante et au premier moment j'ai été surpris de ne pas y avoir pensé davantage moi-même. Cependant il y aurait un moyen de se tirer de cette contradiction entre masochisme moral et masochisme perversion. Il faudrait dire que le masochisme moral est à la base des deux, qu'il est en partie perversion et en partie névrose. Et il y a là quelque chose de vrai lorsqu'on y réfléchit : beaucoup de pervers masochistes érogènes finissent par être purement et simplement des masochistes moraux, chez qui la douleur joue un rôle minime dès le commencement et finit même par s'estomper, pour ne laisser subsister que la mise en scène, l'humiliation, la subordination, etc..., éléments moraux de la perversion.

« Pour ce qui est de la distinction que d'ailleurs Lœwenstein a faite dans son rapport, entre les différentes conditions d'échec, disons conditions d'échec objectives, je crois que l'exemple que vous avez donné pourrait se retourner contre votre objection même. Vous parlez de deux personnes qui prennent un billet de loterie, l'une perd l'autre gagne, certes on ne peut accuser de masochisme celui qui perd, mais lorsque le billet est gagnant, celui qui égare ce billet peut être suspecté de masochisme !...

« Quant à l'intervention de Lagache, je suis entièrement de son avis en ce qui concerne tous les éléments phénoménologiques que j'aurais dû mettre davantage en valeur. Quant au complexe sado-masochiste, j'en ai parlé davantage que je n'ai pu le faire ce matin, dans le chapitre de mon rapport consacré à la prophylaxie du masochisme.

« Je répondrai à M. Meyer que je suis de son avis, évidemment, sur l'amour satisfait ou insatisfait ; mais quant au problème religieux, j'avoue que j'ai délibérément évité d'aborder la question sous ce jour.

« Quant à M. Garma j'accepte son reproche de ne pas avoir suffisamment insisté sur l'exhibitionnisme chez le masochiste. Je ne l'ai pas fait dans l'étude de la perversion masochiste, mais par contre je l'ai, je crois, signalé dans le masochisme moral ; c'est un exhibitionnisme transposé sur le plan moral que le besoin de se montrer malheureux.

« Quant aux exemples si curieux qu'il a cités, de la vie de certaines fleurs, évidemment c'est assez joli, ce véritable chant du cygne des plantes, mais de là à les considérer comme des phénomènes masochiques...

« Je regrette de ne pas avoir fait état des travaux de Mlle Anna Freud sur les mécanismes de défense, mais j'avoue qu'ils m'ont échappé. »

DEUXIEME JOURNEE

La présidente, Mme Marie Bonaparte, donne lecture d'un télégramme du Dr Jones qui envoie ses meilleurs vœux à la conférence et elle fait part du texte d'un télégramme d'hommages envoyé au professeur Freud au nom de tous les congressistes. Le D^r Lœwenstein fait ensuite le rapport dont il s'était chargé : L'ORIGINE DU MASOCHISME ET LA THEORIE DES PULSIONS. La discussion s'engage aussitôt après :

M. l'abbé Jury. — « Je voulais vous dire quelques mots à propos de l'intervention de M. Meyer, qui a eu lieu hier et de la part que l'idée religieuse peut avoir dans le développement du masochisme, non pas dans sa naissance, puisque il précède de beaucoup la période où l'enfant peut avoir une conception religieuse. Mais, dans la conception chrétienne, il est extrêmement facile (non pas nécessaire cependant) de donner à l'enfant un aliment

pour son masochisme, parce que, surtout si l'enfant a eu un sentiment religieux très développé, on lui inculque l'idée du sacrifice, l'idée d'imiter le Seigneur crucifié, le désir de la perfection, qui consiste généralement dans l'enseignement qui est donné, en une conception toute négative, destructive. Lorsqu'on élève l'enfant dans la conception d'une perfection de continence et par conséquent de chasteté poussée à l'extrême, il n'est pas douteux qu'on crée chez lui une lutte contre lui-même, un besoin de se détruire et par conséquent on favorise énormément le masochisme.

« Je crois donc que, comme nous le rencontrons à chaque instant dans les personnes qui ont une préoccupation religieuse et qui veulent se soumettre à l'analyse, cela soulève des difficultés entre l'analysé et l'analyste, parce que ce dernier n'est pas catholique, ou bien pas pratiquant, ou simplement laïc et par conséquent les conseils qu'il donne, les directions dans lesquelles il veut entraîner l'analysé, provoquent des résistances énormes qui quelquefois arrêtent l'analyse.

« A chaque instant on m'envoie des catholiques qui se demandent s'ils ont le droit de faire de l'analyse, ou si l'analyste est suffisamment compétent, le seul fait qu'il soit laïc pouvant suffire à le frapper d'incompétence et si l'on peut sauver son âme, tout en se sauvant des difficultés contre lesquelles on se débat dans la névrose.

« Il y a en outre ces personnes ayant l'habitude de recourir à un conseiller religieux, soit un confesseur soit un pasteur. Ces personnes reçoivent très souvent l'ordre formel de ne pas faire l'analyse, parce que c'est une chose extrêmement dangereuse, parce que cela libèrerait chez eux des instincts considérés a priori comme essentiellement mauvais, par conséquent auxquels on ne doit rien accorder. Tout au plus, tenant compte qu'il y a chez nous une foule de perversions et qu'il est impossible de manœuvrer l'homme sans manœuvrer ces substances dangereuses, accorde-t-on le mariage comme une tolérance. Nous en avons tous l'expérience : un grand nombre de femmes, et même d'hommes ne vivent dans le mariage qu'avec l'idée que c'est une chose abominable, mais puisqu'il n'y a pas moyen d'éviter dans la vie des choses abominables, on supporte l'idée du mariage.

« Il n'y a pas de doute que dans tout cela il y a une tendance à la diminution qui, par conséquent, cultive les tendances masochiques d'une façon terrible et il serait très important que des gens qui y mettraient du tact, de l'information, puissent aborder ces sujets nettement, surtout dans un congrès psychanalytique. »

M. Schiff. — « J'ai beaucoup apprécié, comme tout le monde ici, les rapports qui nous ont été soumis, et je pense que leurs auteurs ne m'en voudront pas si je leur dis qu'un sujet aussi vaste laisse peut-être de la place pour quelques additions. Chacun de nous, j'en suis sûr, aura trouvé dans sa pratique psychanalytique et psy-

chiatrique, des faits intéressants de masochisme susceptibles d'éclaircir ou de commenter le problème.

« C'est à titre documentaire, que je voudrais, pour mon compte, faire quelques brèves remarques touchant : 1° la question de la douleur en général ; 2° les associations cliniques du masochisme ; 3° les pulsions de mort.

« En ce qui concerne la question de la « douleur », j'ai eu l'esprit arrêté par une petite phrase de Nacht, où il signale le côté symbolique de la douleur infligée au masochiste. Si je l'ai bien compris, l'auteur semble dire que la douleur, chez le masochiste, est beaucoup plus une comédie qu'autre chose. C'est d'ailleurs l'opinion, je crois, de Lœwenstein, pour qui cette douleur ne va jamais jusqu'à un danger réel. Il y a là un point sur lequel il faut insister : la douleur physique, en effet, est « toujours » un phénomène subjectif.

« Il est assez curieux que cette question de la douleur soit ainsi à l'ordre du jour aussi chez les psychanalystes.

« La Réunion Neurologique Internationale 1936 a été consacrée en partie à l'étude des voies et des organes de la douleur. Au VIe Congrès International des accidents du travail, trois rapports furent consacrés aux recherches pour trouver des tests objectifs de la douleur. Le professeur René Leriche a consacré à la douleur en chirurgie une année entière de son cours au Collège de France ; il vient de le publier, en un volume élargi, sur « Le problème de la douleur ». Une bonne partie de ces travaux s'efforce, sans y parvenir complètement, d'expliquer le caractère paradoxal de certaines douleurs dont l'intensité paraît incommensurable à la cause.

« J'avais autrefois, avec Mlle Wertheimer, essayé d'objectiver le seuil, sinon de la douleur, au moins d'une douleur, celle qui accompagne le réflexe oculo-cardiaque. Dans la compression des globes oculaires effectuée au cours de la recherche du réflexe oculo-cardiaque, se produit un phénomène cardio-vasculaire, le ralentissement du pouls — un phénomène secrétoire des larmes — un phénomène sensoriel, les phosphènes — un phénomène sensitif, la douleur, ces phénomènes étant associés, concomitants. Voici notre expérience : on mesure au préalable l'excitabilité douloureuse d'un sujet par une compression numériquement définie à l'oculo-compresseur de Roubinovitch, qui entraîne une brachycardie donnée. Si on exerce la même compression pendant la narcose chez des sujets en instance d'opération, on obtient les concomitants objectifs de la douleur : la brachycardie et les larmes. Mais au réveil, il n'y a pas le souvenir d'une douleur. La connaissance que nous avons des voies du réflexe oculo-cardiaque permet de déduire que la sensation douloureuse comporte un relais central, thalamique qui est objectivale, objectivé par cette expérience et une irradiation subjectivement perçue, à caractère cérébral.

« C'est le degré subjectif, cortical de la douleur chez le masochiste physique qui échappe à nos moyens de contrôle. Néanmoins,

il ne faudrait pas conclure trop vite que la douleur des masochistes n'est que pure représentation mentale, qu'elle est insincère et seulement une espèce de comédie arrangée par le sujet, qu'elle est symbolisme pur. J'en veux pour preuve le fait médico-légal suivant, rapporté par Chavigny.

« Cet auteur est appelé par un commissaire de police auprès d'un cadavre trouvé dans un lit avec un arrangement bizarre, étranglé par une corde passée autour du cou et qu'un système de poulies avait permis au sujet de serrer progressivement lui-même en agissant sur une porte placée près de ce lit. Chavigny, de l'examen des faits, a conclu qu'il s'agissait d'un masochiste utilisant, pour atteindre l'orgasme, un mécanisme fabriquant de l'angoisse et allant au seuil de l'étranglement. Ce jour-là, il a serré un peu trop fort et s'est garotté lui-même. Cet homme allait évidemment à l'extrême limite de la douleur supportable, il avait flirté avec la mort, mais elle l'a pris au sérieux.

« On ne peut donc pas dire que la vie du masochiste n'est jamais en danger, qu'il ne recherche jamais la mort. Il me paraît au contraire qu'un certain nombre de masochistes vont jusqu'aux frontières les plus avancées de la sensation douloureuse et du danger. J'en ai connu un qui manœuvrait son automobile de façon à butter à vitesse assez grande contre des talus, courant le risque d'accidents très graves. Un autre (que des recoupements m'ont montré véridique) se fait emprisonner pour des peccadilles et s'évade à deux reprises de sa prison dans des circonstances dramatiques, sautant d'un pont sur une voie ferrée au risque d'écrasement par un train. J'ai contrôlé et fait contrôler les lieux et les faits, l'aventure m'a paru à la fois plausible et dangereuse et guère plus compliquée que l'auto-étranglement du cas de Chevigny. Je suis donc persuadé que les masochistes vont parfois beaucoup plus loin dans le sens de la douleur véritable et de la mort réelle qu'on ne le croit. Chez beaucoup de masochistes, c'est certain, souvent il y a la mise en scène d'une souffrance avant tout symbolique, et une part de comédie ; mais souvent aussi la part de la souffrance réelle et du danger patent est beaucoup plus forte qu'on ne peut l'imaginer.

« En ce qui concerne les « associations cliniques » du masochisme, je crois avec Parcheminey que sur ce point le rapport de Nacht peut être complété. J'ai eu la chance d'avoir sous les yeux des documents psycho-criminels dont je dirai quelques mots à cause de leur valeur statistique. J'examine quelquefois, à la Petite-Roquette, des prostituées appartenant à une classe particulière, à la catégorie des filles qui, au lieu de s'adresser aux désirs sexuels courants, ont l'habileté d'exploiter les perversions sexuelles et en particulier celles des masochistes : masseuses spéciales, entremetteuses pour raffinés, etc... Deux d'entre elles avaient noté sur leurs carnets déposés au vestiaire d'entrée, des carnets dont elles m'ont fait donner communication et sur lesquels elles avaient

inscrit, en bonnes commerçantes, de façon plus ou moins hiéroglyphique, le détail des demandes de leur clientèle. Les commentaires qu'elles m'en ont fait sont évidemment sujets à caution mais le psychiatre des prisons apprend à faire la part du mensonge et d'ailleurs, dans le cas présent, il s'agissait de condamnées qui n'avaient rien à gagner en mentant. Il existait un point de départ écrit et les renseignements fournis furent très banaux, ils concordent pour beaucoup avec ce que nous savons déjà : l'intérêt de ces carnets est qu'ils fournissent une petite statistique des associations cliniques du masochisme.

« Les deux soi-disant « masseuses » réunissaient soixante-douze cas de masochistes pratiquants, aux pratiques le plus souvent très compliquées. Ce qui surprend, c'est la rareté de l'association du sadisme et du masochisme. C'est une chose admise, en psychiatrie, qu'on trouve très fréquemment des pratiques sadiques et masochiques associées. Or, sur ces soixante-douze cas — chiffre assez fort pour m'autoriser à établir des pourcentages — l'association de pratiques sadiques et masochistes chez le même malade n'existait que dans dix-sept pour cent des cas, ce qui est moins qu'on attend. Par contre (mais c'est peut-être un hasard de la clientèle de ces deux femmes) les pratiques coprophiliques, ouranophiliques, etc. coexistaient avec le masochisme, ou le constituaient à elles seules, dans quatre-vingt-trois pour cent des cas. Un autre fait, qui ne cadre ni avec ce que disent Lœwenstein et Nacht, ni avec ce que je croyais, c'est la fréquence d'un coït normal après ces pratiques. Ces pervertis se contentent moins qu'on ne croit d'excitation imaginative ou d'onanisme : près de la moitié d'entre eux — quarante-six pour cent — aboutit après les pratiques perverses à un rapport sexuel ; il y a donc chez le masochiste plus de virilité latente qu'on eût pu prévoir.

« Souvent associé à la coprophilie est le goût du travesti ; j'englobe sous ce terme toute mise en scène imaginative qui comporte un travestissement, soit du sujet, soit de la partenaire, soit des deux, ou bien des ornements nombreux et compliqués, carapaces de bijoux et autres, feuillages. Cette mise en scène se surajoute dans trente pour cent des cas aux pratiques banales de masochisme. Une excitation livresque, une espèce d'ivresse cérébrale produite par des moyens artificiels, lectures de livres particuliers, imprécations et injures soigneusement déterminées et dictées par avance, se retrouvent dans quarante-sept pour cent des cas. Cette intoxication psychique est obtenue par une iconographie stéréotypée, dont nos malades parlent souvent (j'y fis allusion ici même, il y a quelques années, à propos des rapports entre le masochisme et la folie de persécution). Il y a là toute une littérature avec auteurs et libraires spécialisés : le masochisme n'est pas seulement une perversion sexuelle très répandue, c'est aussi une branche du commerce international. L'iconographie ainsi suscitée est d'une frappante monotonie, d'une grande faiblesse d'imagination, d'un délire pauvre. Quelques remarques cependant, à propos de ces images, au contenu

érogène pour les masochistes : la fréquence de la transformation bestiale, tout d'abord, de la mutation en cheval : « la plus noble conquête », par son mélange de docilité et de fierté, par sa soumission prête à la révolte, est assez représentative de l'idéal masochiste, de l'idée que le masochiste voudrait avoir de lui-même. L'importance accordée, dans l'imagerie masochiste, ensuite aux hanches et fesses, surtout de type féminin. Cette « tonéopygie » (de Τονεὶν, accentuer) est-elle due uniquement à l'idée d'un châtiment corporel qu'elle évoque ? Je crois qu'elle a des racines plus complexes, en partie encore mystérieuses. L'indétermination sexuelle qu'elle représenterait ne me paraît pas plus évidente que la régression à des attitudes palingénésiques de rapports sexuels. L'explication la plus simple, la moins mauvaise, encore incomplète, me semble être dans la très grande fréquence de l'identification féminine chez le masochiste, sans refoulement concomitant de sadisme. D'après ma pratique psychanalytique et contrairement à ce qui semble admis, je crois qu'il y a des cas de masochisme qu'on arrive à liquider sans amener en même temps des décharges agressives et sadiques.

« Le sadisme, en effet, est le plus souvent présent, conscient dans l'acte masochiste. Le dédoublement de la personne y est constant. L'imagerie masochiste avec ses points de départ intellectuels, son déroulement stéréotypé chez les sujets qui y font appel, met en évidence un autre fait. Dans ce « couplage » dont j'ai parlé autrefois, du plaisir et de la peine, dans ce dédoublement de la personne en être souffrant et en être qui fait souffrir, dans cette ambivalence du masochisme chantée par Baudelaire quand il évoque « Le bourreau de soi-même » : « Je suis la plaie et le couteau — je suis le soufflet et la joue — je suis les membres et la roue — et la victime et le bourreau... », il y a encore un élément qui intervient, c'est l'élément spectaculaire, spéculaire, dirait le Dr Lacan.

« Il ne faudrait pas parler de couplage, mais en réalité de triplage. En même temps qu'il souffre et qu'il fait souffrir, le masochiste contemple cette souffrance. Il arrive par une discision psychique curieuse à planer au-dessus de la mêlée qui se livre en lui-même et à voir de loin la douleur ressentie et infligée dans l'instant même qu'il la subit et se l'inflige — cette douleur dimidiée, cette douleur à la fois directe et réfléchie, double et unique à la fois. Le complexe du miroir est une des créations de la psychanalyse française qui me semblent les plus fécondes en applications. La référence au « stade du miroir » de Lacan nous permettra, je crois, d'approfondir la phénoménologie et peut-être la psychogénèse, encore mal éclaircies, du masochisme. Celui-ci comporte, à côté du couple victime-bourreau, un troisième personnage, le spectateur. En même temps que le sujet souffre, il se sent s'infliger à lui-même les souffrances qu'il endure. En même temps qu'il est la victime, il sympathise avec le bourreau, qui est encore lui-même, et en plus il se voit sous son double aspect, il contemple la scène. Si je ne

craignais les mots barbares, je parlerais de sado-maso-auto-voyeurisme. Ceci était très frappant chez un de mes malades qui disait : « C'est toujours la même Sainte-Trinité ». Il disait encore : « C'est toujours Deibler, Liabeuf [un assassin d'avant-guerre] et l'aumônier ». J'ai pu me rendre compte, depuis, qu'à un degré plus ou moins net, presque tous les masochistes ressentent ce triplage de la douleur, subie, infligée et contemplée en une seule expérience D'autres névrosés ont également la vision comme lointaine des actes auxquels ils participent et pendant qu'ils y participent.

« Enfin, toujours d'après les deux carnets plus haut cités, je signale les masochistes relativement nombreux (trente-deux pour cent) qui ont une connaissance suffisante du traumatisme originel, infantile, ayant sans doute engendré la perversion : coït entrevu, correction subie dans le jeune âge et ressentie avec une volupté immédiate, déguisement imposé par les parents jusqu'à un âge avancé, etc... On doit se demander s'il s'agit de souvenirs écrans, de faux souvenirs. Il me semble surtout que ces souvenirs, à la fois vivaces et froids, restent traumatisants malgré la prise de conscience, pour n'avoir pas été suivis d'une catharsis émotionnelle comme celle du traitement psychanalytique.

« Pour terminer ce trop long commentaire, quelques mots encore sur l'« instinct de mort » dont la réalité est si vivement contestée par les rapporteurs. Si j'ai bien compris le D^r Lœwenstein, il y voit une conception toute théorique, mise en avant pour expliquer certains phénomènes de destruction, de punition, de suicide qu'il arrive très bien à expliquer sans y avoir recours. Ces phénomènes lui paraissent secondaires à l'instinct universel de vie, à la libido, il refuse à l'instinct de mort la valeur de pulsion essentielle, primaire.

« Je ne sais pourquoi, en écoutant Lœwenstein grouper ses raisonnements pour nier l'instinct de mort, il me semblait assister aux tours de force auxquels se livrent certains adversaires de Freud pour éluder à tout prix l'importance psychique de la sexualité. Dans sa tentative pour assujettir ces phénomènes destructeurs au principe de Carnot, il me semble que Lœwenstein procède davantage en naturaliste métaphysicien qu'en psychologue. S'il lui paraît très utile de remplacer le mot d'instinct par celui de pulsion et s'il préfère parler de pulsions variées de mort plutôt que d'un instinct principal de la mort, je ne le contredirai pas aujourd'hui, où le temps presse et parce que cette dispute terminologique est d'importance secondaire. Ce qui me paraît important c'est, à son encontre, d'admettre la réalité clinique, et non métaphysique, de ces pulsions, leur présence constante et parfois prépondérante chez le névrosé, et aussi, à un autre degré et sous d'autres formes, chez le normal. Ce sont des éléments psychiques que le médecin est obligé de reconnaître et de bien connaître, qu'il doit s'efforcer d'expliquer, de canaliser, de diriger, comme il tend, par un traitement psychanaly-

tique, à donner un cours aussi favorable que possible aux pulsions sexuelles. Le principe de Nirvana, opposé au principe d'Eros, me paraît une des nombreuses intuitions géniales de Freud, non encore dépassées et sur lesquelles notre compréhension des faits doit se fonder — même en tenant compte des réserves doctrinales de Freud lui-même sur le sujet. Malgré les objections que lui font certains des plus fidèles parmi les partisans de la psychanalyse, l'instinct de mort me paraît une addition remarquable à la théorie analytique, fondée avant tout, sur la connaissance de faits cliniques extrêmement frappants. Je crois qu'il nous faudra en discuter encore longuement avant d'y renoncer. »

M. J. Leuba. — « J'adresse tout d'abord aux deux rapporteurs mes remerciements, non pas rituels, mais très cordiaux, pour la façon si claire dont ils ont posé ce difficile problème du masochisme et, quant à Lœwenstein, pour les notions nouvelles et si utiles qu'il y a apportées.

« Il y a quelque deux ans, dans une communication à la société de psychanalyse intitulée « Réflexions subversives sur les instincts », j'avais tenté de montrer que ce que Freud appelle l'instinct de mort, ou « tendances destructives primaires », se ramène très exactement à un vocable en air filé, qui du point de vue biologique ne supporte pas une minute l'examen.

« Freud avait pris soin de dire que c'est là une notion purement spéculative. Mais nous ne nous apercevons jamais qu'après coup combien nous avons la tendance à croire que derrière les mots que nous forgeons il y a des choses et à quel point une hypothèse, utile à un moment donné, peut devenir encombrante. C'est pourquoi j'ai été heureux d'entendre, hier Nacht, aujourd'hui Lœwenstein, dire en clair et démontrer que nous pouvons nous passer de cette notion des pulsions autodestructrices primaires.

« Malgré qu'en ait Schiff, je trouve que nous avons un peu trop la tendance à examiner les problèmes humains en dehors du cadre des sciences naturelles. C'est pour cette raison que Frois-Wittmann et moi avons été si souvent en opposition apparente avec la théorie des instincts, simplement désireux que nous étions de rechercher, dans la mesure où c'est possible, un système de références commun aux deux disciplines biologique et psychologique.

« En ce qui concerne la possibilité de ramener le masochisme à un processus biologique élémentaire, Nacht me paraît être parti d'un très bon pied. Il déclarait en effet, d'entrée, que dans le masochisme les choses se passent comme si l'individu renonçait à une part de soi pour sauver le reste, montrant et disant en clair que le masochisme est à l'origine un moyen, non un but : un moyen de défense contre un danger.

« Je reviendrai tout de suite sur ce premier point. Non sans en soulever un second : Freud dit que c'est toujours le sentiment de culpabilité qui transforme le sadisme en son contraire le masochisme. Tout le problème du masochisme humain est contenu dans

ces deux propositions, acceptables du double point de vue psychologique et biologique.

« La première de ces propositions se vérifie dans toute la série animale. La seconde est plus malaisée à vérifier en dehors des primates hominiens, parce que le masochisme primitif, le masochisme protecteur, interfère avec des appétitions sociales que notre ignorance des comportements individuels, dans les très anciennes sociétés de fourmis, de termites, ne nous permet pas de comprendre pour le moment (ceci sans vouloir établir des comparaisons formelles entre les sociétés d'insectes et les sociétés humaines).

« Quoi qu'il en soit des sociétés d'insectes, Nacht a posé le problème sur son véritable terrain : la protection contre un danger. Dans toute la série animale nous voyons en effet des êtres en péril abandonner une partie de leur corps au poursuivant. Ce sont tantôt des excreta (urine, fécès, salive corrosive, mucus gluant, nuage d'encre) et tantôt un membre (une ou plusieurs pattes, la queue, voire l'estomac). Lorsqu'une poule est attaquée par une automobile, même si elle n'a pas reçu le moindre choc, on la voit, après le passage du monstre, s'ébrouer et abandonner toutes ses plumes sur la route. Dans ces cas, nous voyons l'animal faire la part de l'agresseur, lui abandonner une partie de son corps pour sauver l'ensemble. Ce réflexe est tout le contraire d'une auto-destruction, puisqu'il a pour effet de sauver la vie. Il peut se faire que le réflexe soit si énergique qu'il aboutit à détruire l'ensemble. C'est le cas des infusoires auxquels Lœwenstein a fait allusion. Certains excitants chimiques peuvent en effet provoquer chez eux des contractions si énergiques que l'animal éclate.

« En outre, il faut noter ici que dans le plus grand nombre de cas ce mécanisme salvateur, de pure défense à l'origine, revêt l'aspect d'une agression. Quand un enfant urine ou remplit sa culotte, il manifeste, disons-nous, un « sadisme » uréthral ou anal. Cela est vrai quand il s'agit d'une vengeance, consciente ou non, exercée par l'enfant. A vrai dire, c'est à l'origine un réflexe émotif que l'on a souventes fois vu jouer, pendant la guerre, chez les soldats au moment d'une attaque. Quand on veut saisir une cigale, elle lance un jet d'urine en prenant son essor ; les batraciens urinent de même quand on les saisit ; nombre d'insectes salivent, évacuent des fientes nauséabondes ou vous lancent au visage un jet d'acide formique. Ici, le sadisme, ou du moins ce que nous appelons de ce nom chez les humains, apparaît l'exact équivalent de la réaction de défense masochique, c'est-à-dire tout ensemble l'expression d'un émoi et une défense contre un danger.

« On peut déduire de l'universalité de ces moyens de défense qu'ils sont inconciliables avec l'idée d'une auto-destruction, d'une « pulsion de mort », et je félicite Nacht et Lœwenstein s'ils ont réussi à débarrasser le langage psychanalytique de cette encombrante notion. Cette notion d'une pulsion de mort est d'ailleurs controuvée par les faits expérimentaux montrant la pérennité de la

vie. M. Métalnikoff conserve en culture, depuis près de trente ans, des colonies de paramécies issues d'une paramécie unique.

« Il y a donc un masochisme primitif (il mériterait une autre appellation), qui est un mécanisme de protection contre un danger. Comment ce masochisme peut-il s'érotiser et jouer sur le plan moral ? C'est ici qu'intervient, comme l'a dit Lœwenstein, le conflit entre les pulsions individualistes et ce que j'ai appelé les appétitions sociales, qui sont certainement aussi fortes que les premières. Ces appétitions sociales sont notamment le besoin d'amour et son corollaire la crainte du châtiment. C'est sans aucun doute dans l'opposition de ces deux sortes d'appétitions qu'il faut rechercher la genèse du surmoi. On le voit très nettement chez des animaux qui n'ont pas un surmoi très apparent quand ils vivent en liberté, mais qui acquièrent un surmoi pathologique au contact des humains. Laforgue ne me contredira pas si je dis ici que son chien Boby a un surmoi de protestant, qu'il pousse le masochisme jusqu'à refuser une friandise quand on l'a ridiculisé ou grondé.

« Je souscris donc sans réserve à la conclusion de Lœwenstein, que le masochisme satisfait tout ensemble à la sexualité et à la sécurité, quand l'instinct de conservation entre en conflit avec les pulsions sexuelles. Il devient ainsi une fonction vicariante, régulatrice de l'agressivité-culpabilité dans le cas du masochisme moral, compromis entre les pulsions sexuelles et les pulsions sociales dans le cas du masochisme érogène.

« Cette manière de voir fournit, à mon sens, une explication satisfaisante du complexe de castration, qui sans cela ne pourrait nullement se comprendre du point de vue biologique.

« Odier s'était demandé, hier, quel fondement physiologique on peut donner au masochisme érogène. De Saussure a déjà répondu en partie. Je voudrais ajouter deux ou trois considérations qui me semblent dignes d'intérêt. Tout d'abord, n'oublions pas que les émois érotiques de l'enfant ont une intensité qui ne sera jamais égalée par les émois de l'adulte. D'où le désir, chez l'enfant, de retrouver ces émois et de les renouveler constamment (Beaucoup d'adultes demeurent accrochés au souvenir d'une expérience inachevée dans leur adolescence et regrettent toute leur vie d'avoir manqué cette occasion magnifique de prendre possession de leur virilité ; cet éternel regret contribue à conditionner le don juanisme).

« Ensuite, les sensations aiguës éprouvées par l'enfant font que celui-ci reste accroché aux sensations éprouvées dans les organes qui étaient érotisés au moment du conflit. Tel est le mode d'expression particulier au masochisme des obsédés.

« Enfin n'oublions pas que le plaisir se transforme aisément en douleur, car souvent la douleur naît d'un excès de plaisir. Il est agréable de se gratter quand on a une petite démangeaison ; à un moment donné, le plaisir trop aigu se transforme en douleur. Cela est de nature à nous faire comprendre comment la douleur peut

être érotisée. De là, aussi, cette notion, si intéressante et nouvelle, introduite par Lœwenstein dans le masochisme érogène, de la complaisance du sujet. »

M. Lagache. — « La question que je vais vous poser a trait à l'action résolutive de l'orgasme sur l'émotion pénible. N'y a-t-il pas entre l'action de l'orgasme et l'émotion pénible des liens plus immédiats, plus biologiques que ces liens, somme toute acquis et psychologiques, que Lœwenstein a surtout mis en vue dans son rapport. J'ai été amené à poser ce problème par les travaux de Tinklepaugh. Celui-ci a fait des travaux minutieux sur le comportement sexuel des chimpanzés. Il remarque que dans toutes sortes de situations pénibles, angoissantes, apparaissait un comportement sexuel, qui n'apparaît pas lorsque les singes sont en liberté. Il n'apparaîtrait comme solution au conflit que lorsque les singes vivent dans des conditions particulières. Nous ne voyons pas par quelle espèce de calcul de l'instinct de conservation, ce comportement sexuel pourrait apparaître. Il apparaît comme un exutoire immédiat de l'émotion pénible. Tinklepaugh fait remarquer que cette réaction s'apaise lorsque les singes sont en liberté.

Cela nous ramène à la notion que vous faites intervenir à la page 137 (1) de votre rapport. L'enfant est appelé masochiste parce qu'il ne peut pas avoir nos réactions à cette époque ; c'est comme si un réflexe génito-sexuel était un exutoire pour l'émotion, ce qui nous amène d'ailleurs à montrer qu'il s'agit là d'une réelle difficulté pour la psychanalyse. C'est qu'en général nous sommes portés à tout considérer comme un déguisement du sexuel, alors que là au contraire, le comportement sexuel apparaît comme un moyen d'expression universel d'émotions qui, en elles-mêmes, ne sont pas sexuelles.

« Il y a d'ailleurs, dans la clinique, des faits analogues : l'enfant qui résoud son angoisse dans la masturbation. Il y a des incontinences d'urine qui apparaissent chez l'enfant lorsqu'on le bat, et nous pouvons bien penser qu'ici l'urination est en même temps dirigée vers le parent méchant ; c'est une façon de le souiller, mais en même temps une satisfaction, une dérivation de l'émotion. Lorsque nous savons par ailleurs que cette énurésie a une valeur, cela complique le problème du masochisme.

« Je dirai encore un mot à propos de l'intervention de Schiff. Il me semble que le rôle de la coprophilie et de l'exhibitionnisme dans le masochisme est bien connu, et qu'il y a là peut-être, un besoin de sentir, ce que les théologiens, depuis longtemps appellent la « cupido sentiendi. »

M. de Saussure. — « Je m'excuse de ne pas aborder la partie la plus intéressante du rapport de Lœwenstein ; ce n'est pas que je ne me sois pas intéressé à tout ce côté de la complaisance qu'il y a entre celui qui subit le masochisme et son partenaire ; mais

(1) Cette Revue. Tome X, n° 2, page 299.

je voudrais prendre un point particulier, celui du principe de plaisir.

« J'ai été très heureux de la critique que Lœwenstein a faite des instincts de mort ; j'ai été étonné qu'il n'ait pas fait en même temps une critique du principe de plaisir de Freud. Quand on lit la description de ce principe, dans « Au delà du principe du plaisir », on est frappé par le fait que Freud ne parle que d'un seul principe de plaisir. Or celui-ci agit d'une façon différente suivant qu'on se place au point de vue de l'inconscient ou du conscient. Il y a une quantité de phénomènes ; un plaisir pour l'inconscient est un déplaisir pour le conscient. Ceci d'autant plus que, si l'on se place au point de vue de Freud, qui considère que le plaisir vient d'un abaissement de tension, l'inconscient est très souvent obligé de se soulager en répétant un acte ou en provoquant une pulsion qui peut être désagréable pour le conscient ; car celui-ci doit trouver par cette pulsion un exutoire dans le monde extérieur. Au moment où l'inconscient se soulage, satisfait son principe de plaisir, il arrive que le conscient au contraire arrive dans la phase de déplaisir.

« Toute cette partie de la doctrine de Freud est un peu obscure ; il emploie le terme principe de plaisir à deux fins différentes : de temps en temps comme principe de plaisir du conscient et de temps en temps comme principe du plaisir dans un sens plus large, comme étant le plaisir régulateur de tous les instincts. Il y aurait lieu, particulièrement pour la théorie du masochisme, de revenir sur cette notion de principe de plaisir. »

M. Lacan. — « Je remercie d'abord Lœwenstein pour son rapport, qui a le mérite de poser clairement les problèmes et tout spécialement le problème de la théorie des pulsions de mort, qu'il résoud à sa façon, mais qu'il résoud.

« La complication extrême de cette discussion sur le masochisme vient d'une sorte de diplopie qui nous saisit tous chaque fois qu'intervient cet arrière-fond de l'instinct de mort. Je crois qu'il est difficile d'éliminer de la doctrine analytique l'intuition freudienne de l'instinct de mort. Intuition, parce que, pour la mise au point doctrinal, il y a fort à faire, notre discussion le prouve ; mais assurément il me paraît extraordinaire, de la part de certains, de dire que, sur le sujet des instincts de mort, Freud a fait une construction spéculative et a été loin des faits. Il est plus spéculatif de vouloir que tout ce que nous trouvons dans notre domaine ait un sens biologique, que, en suivant cette expérience concrète de l'homme — et nul autre plus que Freud ne l'a eue en son siècle — de faire sortir une notion bâtarde, stupéfiante. Peu m'importe que ceci constitue une énigme biologique ; il est certain que dans le domaine biologique l'homme se distingue, en ce qu'il est un être qui se suicide, qui a un surmoi. On en voit l'ébauche dans le règne animal et bien entendu il n'est pas question de séparer l'homme de l'échelle animale ; mais tout de même on peut remarquer que ce

qui ressemble le plus à un surmoi humain n'apparaît, chez les animaux que dans le voisinage de l'homme, quand ils sont domestiqués. Pour les autres sociétés animales, depuis un certain temps est apparue une critique mettant en doute les ressemblances, un peu projetées, qu'on avait établies, entre la soi-disant analogie des sociétés de fourmis et des sociétés humaines ; de sorte que, sur leur surmoi, nous ne pouvons dire grand'chose. L'homme est aussi un animal qui se sacrifie et il nous est impossible à nous, analystes, de le méconnaître, surtout que sur ce dernier point des équivoques sont apparues. Cette sorte de convergence que nous avons soulignée, entre l'achèvement du principe de réalité, d'objectalité et le sacrifice, c'est quelque chose qui n'est peut-être pas si simple que la théorie semble l'indiquer. Ce n'est pas une maturation de l'être, c'est beaucoup plus mystérieux. Il y a une convergence entre deux choses tout à fait distinctes : entre l'achèvement de la réalité et quelque chose qui paraît être l'extrême pointe de ce rapport entre l'homme et la mort, qui d'ailleurs peut être précisé phénoménologiquement parlant. Le sens de la vie de l'homme étant, dans son vécu, intriquée avec le sens de la mort, ce qui spécifie l'homme par rapport à l'instinct de mort c'est que l'homme est l'animal qui sait qu'il mourra, qu'il est un animal mortel.

« Freud précisément, qui partait d'une formation, d'un esprit de biologiste et au contact même de l'expérience des malades, prononçait ces mots qui devaient lui retourner la plume : « l'instinct de mort est une chose dont nous devons tenir compte, qui me paraît faire une espèce d'irruption heureuse dans ce biologisme qui encombre trop ».

« Nous touchons à tout instant à une sorte de distinction entre les ordres et les domaines, à ces structures qui sont essentielles. Je n'ai pas saisi, tout à l'heure, ce que voulait dire Lœwenstein en terminant son rapport, lorsqu'il insistait pour que fussent distingués les mécanismes et les tendances. S'il voulait parler de la tendance que nous aurions à faire que tous les mécanismes ne soient que des tendances, pourquoi plutôt donner tout aux tendances ou tout aux mécanismes ? Si c'est simplement à cela qu'il a voulu se limiter, c'est tout à fait d'accord ; chacun sait combien, dans la doctrine analytique, les tendances ont toujours été une notion qui a prévalu sur les mécanismes, et dans beaucoup de cas il nous en reste de l'embarras. Mais s'il s'agit, phénoménologiquement, de faire le lien chronologique entre les mécanismes et les tendances, là je ne le suis plus. Mécanisme est un mot qui me semble laisser un doute, puisque, sous ce terme, il semblait citer d'autres choses que des mécanismes, des principes, et j'ai beaucoup goûté l'ironie de sa démonstration, suivant laquelle ces principes s'emboîtent et se déboîtent avec la plus grande facilité.

« Donc, s'il s'agit d'apporter un peu de clarté dans cette discussion, je crois qu'elle peut être dans ce sens : investigation

psychogénétique, par conséquent évolutive et historique des structures et des formes, dans leurs rapports avec les tendances ».

M. Odier. — « Je félicite Lœwenstein sur son rapport dont je crois devoir relever les originalités, en quoi il se distingue du rapport habituel psychanalytique orthodoxe sur le masochisme.

« Sa première originalité réside dans la manière de décrire la chose : cette conception du masochisme, d'ailleurs soulignée dans le texte dans laquelle le pervers force la personne dangereuse de l'enfance à participer aux satisfactions sexuelles, en la rendant ainsi inoffensive en même temps qu'objet sexuel complice. Si bien qu'une sympathie particulière lie le tourmenté à son tourmenteur, et nullement une haine. Ce trait est pour moi cliniquement très intéressant ; il me paraît une conception qui répond à la phénoménologie et à ce titre doit être souligné.

« Lœwenstein ajoute que le pervers écarte ainsi tout danger vital, puisque c'est le châtiment lui-même qui est érotisé, et qu'il rend inoffensive la frustration en en faisant une satisfaction. Cette description est très exacte au point de vue mécaniste. Reste le côté théorique : est-ce qu'il érotise la frustration parce qu'il y reste et s'y complait pour elle-même ou bien est-ce qu'il reste et se complait dans la frustration parce qu'il l'érotise ? Le masochiste, contrairement à l'obsédé classique, érotise la punition, la frustration elle-même, tandis que l'obsédé semble en érotiser les conséquences [par exemple dans l'Œdipe renversé]. Ça revient à ceci : est-ce que le masochiste, malgré tout, n'érotise pas cette frustration parce qu'il y tient, alors que l'obsédé se révolte contre elle mais l'érotise finalement parce qu'il ne peut pas faire autrement, et très secondairement ? Cette première question nous conduit à une seconde.

« Y a-t-il ou n'y a-t-il pas une structure du moi masochique indépendamment de tous les mécanismes qu'on peut décrire cliniquement, une structure qui, pour des raisons qui restent à approfondir, donne lieu à une préférence ou se traduit par elle. Le masochiste éprouve une préférence pour la privation plus que l'obsédé, qui, lui, en raison de ses forts et authentiques sentiments de culpabilité inconscients se punit pour les abolir. Le masochisme revient beaucoup plus, semble-t-il, à un problème du moi ; la névrose obsessionnelle pose les problèmes du surmoi d'une façon plus aiguë. Ces problèmes du moi ne sont pas suffisamment étudiés. Toutes nos études sur le masochisme ont soulevé une quantité immense de problèmes, beaucoup plus qu'elles n'en ont résolus. Il faudrait provisoirement laisser de côté le plan théorique, parce que nous n'en sortons pas, et reprendre le problème par l'autre bout.

« Ma tournure d'esprit me pousse justement de ce côté-là, d'un côté plus purement phénoménologique, vers une espèce de sémiologie pure, où l'on se contenterait d'enrichir nos connaissances le plus possible par l'observation et dans le respect du fait : le voir en lui-même, sans lui attribuer une interprétation, d'une façon

objective, ce qui nous permettrait peut-être ensuite de revenir à nos chers problèmes, mais sur une base beaucoup plus sûre.

« Je relève avec plaisir ce fait que Lœwenstein a osé, en tant que psychanalyste orthodoxe, citer dans son rapport que le masochisme pouvait avoir une valeur ludique. Ça c'est de la belle psychologie fonctionnelle, telle que Dewey la fonda en Amérique, en 1893, exactement la même année où Freud publiait sa première étude sur l'hystérie.

« La fonction du jeu est un élément extrêmement important chez l'enfant. Le sadisme pourrait aussi y participer ; certains enfants s'amusent à des jeux plutôt agressifs, ils essayent de provoquer l'adulte, d'être désobéissants, pour savoir jusqu'où ils peuvent aller ; s'ils vont trop loin, ils peuvent cesser sans régresser sur le plan masochique ; mais d'autres préféreraient les jeux masochiques trahissant déjà une anomalie structurale ou caractérielle. C'est là où l'on pourrait faire appel à la psychologie génétique, indépendamment des conflits pulsionnels inconscients, pour étudier tout d'abord les différents types affectifs infantiles. Il y a des enfants destinés à être des soumis et des faibles ; d'autres à être des révoltés, d'autres extrêmement dépendants. Tout cela est-il uniquement plié à des mécanismes pulsionnels ? voilà le problème, et il n'est pas suffisamment étudié.

« Lœwenstein insiste sur les bénéfices du masochisme ; je crois que là il faudrait faire attention, comme psychanalyste, à ne pas tomber dans le masochisme en écho ! Quand le masochiste vous décrit ses fantasmes, ses symptômes, peut-être donne-t-il l'impression d'une vive souffrance, d'une grande douleur, parce que nous le jugeons avec notre propre mentalité. C'est-à-dire que nous le mettons à notre place au lieu de nous plonger dans sa propre mentalité. Le masochiste souffre peut-être beaucoup moins que nous ne souffririons à sa place. Il intervient là cet élément de comédie sur lequel Schiff a insisté. On a souvent l'impression que le masochiste exagère. C'est aussi là, je crois, où Lœwenstein nous a rendu service, en insistant sur la passivité foncière du masochiste, laquelle l'aide à endurer bien des choses qui seraient intolérables à un individu actif. Enfin à la fonction ludique du masochisme, Lœwenstein a soulevé le problème du finalisme, et s'en est très bien tiré.

« Le but n'est pas de souffrir, au fond, mais de « sauver » la sexualité menacée et c'est la grande originalité du rapport que nous venons d'entendre ; on a souvent l'impression que le masochiste souffre et se punit pour mieux refouler, pour inhiber sa sexualité ; pas du tout, c'est pour la sauver ; Lœwenstein paraît avoir mis le doigt sur le nœud de la question.

« Nous sommes trop impressionnés par cette souffrance du masochiste et nous ne voyons pas assez toutes les jouissances qu'il en tire. Et je vous citerai plusieurs bénéfices : il abolit des tensions ; il satisfait sa passivité. — Dans ce dernier cas il se dispense d'une quantité de tâches, quelquefois très pénibles, que nous

impose l'activité. J'ai été une fois en contact avec un homme qui jouissait d'une grande autorité ; j'ai été sidéré de voir en quoi consistait sa vie ; c'était l'envers d'un masochiste mais sa vie était un enfer ; sa femme me disait : « mon mari se consume à petit feu ». L'attitude virile, de responsabilité, nous inflige beaucoup plus d'efforts et renoncements, de difficultés, que l'attitude passive adoptée par le masochiste, qui n'aime pas les responsabilités : ne rien faire et qu'on le soigne. Il y a une tendance passive humaine, sur laquelle Freud a très bien insisté dans un de ses derniers articles : « l'Analyse Interminable ». Autre bénéfice : le masochiste sauve l'orgasme, auquel il ne pourrait jamais arriver sans cela.

« Au sujet du masochisme moral, du besoin de souffrir, Lœwenstein dit ceci : « l'idée de Freud est que le moi cherche des souffrances parce qu'il y trouve des satisfactions masochiques inconscientes ». Il revient donc à la théorie orthodoxe et classique. Ce point est très important ; c'est celui que de Saussure vient de soulever tout à l'heure ; là réside l'amphibologie analytique. On la trouve dans deux domaines : voici un homme qui souffre, et les analystes disent : « pas du tout, il recherche là un grand plaisir ». Nous admettons la notion qu'un plaisir peut être inconscient ; de même nous avons son pendant, le sentiment de culpabilité inconscient ; c'est là où justement il faudrait reprendre la question entièrement, sous un angle plus phénoménologique. On trouverait alors des faits qui parlent pour ou contre. Je vous en citerai un seul au passage : ce plaisir inconscient, au fond c'est un non-sens ; nous ne pouvons nous représenter une joie, un plaisir inconscient, mais on pourrait parler quelquefois de joie secrète [joie ou plaisir sphériques], sur laquelle la conscience ne dirige pas son faisceau distinct, qui se passe en dehors d'elle tout en conservant une relation invisible avec la vie consciente. Les malades nous en parlent souvent ; si on les oriente dans ce sens-là, ils prennent conscience peu à peu de ces joies secrètes, intimes, inavouées mais réelles, dont jusqu'à présent la vision claire et précise leur avait échappé.

« Je touche là un dernier point capital : le problème des rapports entre les mécanismes énergétiques en eux-mêmes et les mécanismes psychologiques d'autre part. La grande difficulté vient toujours de ce que les uns ne sont pas objet d'expérience vécue, tandis que les autres le sont. C'est ce que Freud a très bien remarqué. Il a trouvé un plan sur lequel il était possible, non pas d'opposer ces phénomènes qui se passent dans le fond de l'inconscient avec ce qu'on ressent, ce qu'on vit, mais de les concilier : c'est dans sa théorie, le plan énergétique. Qu'est-ce qui peut bien réunir ces deux sortes de phénomènes hédoniques et algiques ? c'est le mécanisme de « tension », d'une part, entraînant une « détente » d'autre part. Autrement dit la tension, à titre de condition préalable de toute détente, serait l'élément commun au plaisir et à la souffrance. Engendrée par cette dernière elle serait comparable au plaisir préliminaire, c'est-à-dire un état de tension progressive, tendant vers

sa propre abolition, cette abolition étant précisément le fait que nous ressentons comme un plaisir. Ce mécanisme joue également dans certains cas d'attente anxieuse. Vous voyez beaucoup de cas où les hommes sont en état de tension, laquelle devient tellement pénible que n'importe quoi doit arriver pour y mettre fin. Il y a dans la douleur physique comme dans la douleur morale un élément énergétique faisant d'elle une promesse de satisfaction, par le fait qu'elle cessera à un certain moment. Ainsi, après les douleurs terribles de l'enfantement, on observe, au moment où la souffrance est terminée, une sorte de plaisir positif, de volupté, s'ajoutant à la satisfaction négative de ne plus souffrir. »

M. Spitz. — « Je dirai quelques mots seulement. J'ai beaucoup goûté ce que Lœwenstein a dit du masochisme servant à satisfaire l'instinct sexuel. Je lui rappellerai des idées personnelles sur la théorie de la fixation : les points de fixation se forment là où la privation est infligée à l'individu. La fixation est le point où cesse la jouissance précédente, car frustration suppose jouissance. Ce n'est pas vers la frustration mais vers la jouissance préalable qu'il y a régression. On trouve le même mécanisme dans le fétichisme.

« Un mot sur le masochisme moral et l'échec conditionné parfois aussi par la réalité : c'est vrai, mais on ne parle de névrose d'échec (« schicksal neurose ») que quand il y a répétition fréquente du mécanisme.

« Au sujet de la pulsion de mort, Lœwenstein dit que ce n'est pas une énergie dans le sens de libido. Je suis d'accord, ce n'est pas une poussée mais ça s'apparente à l'entropie : on retombe toutefois ici dans la théorie de Bibring : il s'agit d'une théorie « secondaire » qui s'applique à réunir des théories, différente des théories « primaires » qui tentent d'accorder des faits.

« Une dernière remarque sur les principes de plaisir et de nirvana : ils semblent faire partie des théories secondaires. Le principe de nirvana semble être une légère modification du principe de plaisir où les tensions sont dans des zones optima, alors que dans le nirvana les tensions égalent zéro. »

M. Nacht. — « Je voudrais seulement préciser ma pensée sur certains points du remarquable exposé de mon ami Lœwenstein et dire quelques mots au sujet de l'intervention de Schiff.

« Lœwenstein s'est dressé contre l'usage abusif du diagnostic de névrose d'échec. Loin de moi la pensée de considérer tous les êtres humains qui échouent comme des névrosés, encore moins comme des masochistes. Je pense simplement que dans le nombre de ceux dont la vie s'inscrit sous le signe de l'échec et de la souffrance, certains y sont amenés par le déroulement des processus névrotiques, notamment masochiques ; dans bien de ces cas, seule l'analyse minutieuse de leur comportement pourrait décider du diagnostic.

« Lœwenstein a parlé aussi de l'impuissant par simple inhibition étrangère au masochisme ; je n'ai bien entendu envisagé, quant

à moi, que les cas où précisément cette inhibition était due au refoulement, puis à la transformation, de l'agressivité principalement en tant que composante sexuelle partielle.

« Schiff ne m'a certainement pas compris, sans cela il ne me reprocherait point d'avoir décrit le masochiste à la recherche d'une « comédie » de la douleur. Ce que j'ai dit c'est que le pervers masochiste cherche la douleur « réelle », mais que celle-ci ne dépasse pas, somme toute, un certain degré, ce qui la rend supportable.

« Que Schiff n'ait pas constaté l'association des pratiques sadiques à celles du masochisme ne m'étonne guère, étant donné que le masochisme résulte précisément d'un refoulement du sadisme, qui de ce fait ne se manifeste plus.

« Odier, dans son intervention si intéressante, se demande s'il n'y a pas lieu de supposer à l'origine du masochisme une structure spéciale du moi. C'est justement ce que j'ai essayé de définir dans la troisième forme de masochisme moral que j'ai décrite ; dans cette forme le moi m'a paru comme entièrement « imprégné » par l'agressivité des phases primaires, pré-génitales, infléchies. »

Mme Marie Bonaparte. — « Je voudrais seulement dire deux mots au sujet de la controverse que nous venons d'entendre et de celle qui se poursuit, sur la question des instincts de mort.

« C'est le grand terrain de combat, sur lequel les différents analystes, actuellement, échangent leurs coups.

« Quant à moi, je suis très heureuse, d'abord, de féliciter les rapporteurs des problèmes qu'ils ont posés, mais je conclurai toute cette longue discussion par un acte d'humilité. Personnellement, je trouve que l'étude du masochisme pose un problème formidable au point de vue psychologique comme biologique et que ce problème reste encore à résoudre. Evidemment il y a plusieurs explications proposées ; on peut tendre vers l'une ou vers l'autre, mais il faut en effet, comme le disait M. Odier, de grandes études biologiques pour pouvoir aller plus loin, et peut-être des études physiologiques. En tout cas, actuellement, nous nous trouvons en présence de trois explications : Freud, ayant vu les instincts cliniquement, a cherché à l'expliquer par l'intrusion d'instincts de mort, qui, s'érotisant, produiraient le masochisme. Ces Messieurs, que vous avez entendus, ont proposé une autre explication ; d'une part le sadisme, d'autre part quelque chose d'infiniment plus intéressant, l'infléchissement de l'agression, que le sujet voudrait projeter vers le dehors, infléchissement qui servirait à des fins érotiques, ludiques, à neutraliser l'agression du dehors. Personnellement, ce qui me semble intéressant c'est l'idée, peut-être un peu moins mise en valeur, mais tout de même implicitement contenue dans les rapports de ces Messieurs, d'une espèce de liaison associative précoce entre l'agression ressentie, qu'on ne peut pas éviter, et l'érotisme. Le principe du plaisir est tellement fort, que quel que soit l'événement désagréable qui surgit, il éprouve le besoin de s'y complaire. Il faut évidemment une prédisposition pour que ceci puisse se produire, car tout le

monde a reçu des coups dans l'enfance, mais il faut une certaine structure passive du moi. Je dirais peut-être, et là nous rejoindrions Freud, qu'il y a certains instincts qui nous portent vers ces réactions négatives, tandis que pour nous orienter vers la réaction positive, il faut une certaine structure du ça.

« Il faudrait davantage d'études, tant phénoménologiques que théoriques pour arriver à quelques conclusions là-dessus, mais je me représenterais volontiers les choses de la façon suivante: il y a deux grands groupes de pulsions, que Freud a posés dans sa dernière conception : les instincts de vie et les instincts de mort. Si nous revenons à sa première conception, il y a les instincts du moi et les instincts ludiques, les premiers comprenant d'une part les instincts libidinaux et d'autre part les instincts du moi qui pourraient comporter les instincts d'agression, de nutrition et en dessous il m'est impossible de ne pas admettre certaines entropies qui ramènent tout de même tout ce qui vit vers la mort ; et je dirai qu'à mon avis ces entropies sont plutôt quelque chose de biologique qu'autre chose, malgré les tentatives de faire vivre indéfiniment des tissus ; et je voudrais d'ailleurs savoir à quel point ils vivront indéfiniment.

« Je verrais plutôt ces trois grandes forces : d'une part les instincts qui comprendraient tout ce qui vit : l'instinct de vie, soit sexuel pour l'espèce, soit individuel ; et d'autre part ces grands instincts au-dessous, ces grands X qui ramènent tout ce qui vit vers la mort. Je verrais tout cela d'une façon plutôt biologique que psychologique. Seulement quels représentants cela a-t-il dans la biologie, c'est le grand point obscur. C'est ce que j'appellerai l'hiatus entre les instincts de mort et l'agression, qui subsiste ; vous savez que Freud a considéré que l'agression était faite du retournement vers le dehors des instincts de mort ; j'en ai souvent parlé avec Freud, moi je conclus par un acte d'humilité. »

M. Lœwenstein. — « Je suis vraiment très touché de la façon si amicale et indulgente dont mon rapport a été discuté. L'heure tardive ne me permettra pas de répondre à toutes les suggestions, toutes les critiques qui m'ont été faites ; cela m'a suggéré une quantité de choses que j'ai encore oublié de présenter. Je vais répondre à certains points ; ceux des contradicteurs auxquels je n'aurai pas répondu voudront bien m'excuser.

« A propos de l'intervention de Schiff, je crois qu'il s'agit d'accidents ; je crois aussi qu'il faut admettre que l'instinct de conservation n'est pas infaillible ; le désir d'une douleur très forte existe certainement, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, mais il n'y a pas une comédie, comme il le pense, mais un jeu dans lequel il y a précisément cette sécurité, non pas que la douleur manque, mais néanmoins que ce n'est pas pour de bon. Pour ce qui est de l'explication des phénomènes dans lesquels il voit des pulsions de mort, c'est précisément ce que vise tout mon rapport : la distinction entre des phénomènes qu'on peut observer, les interprétations

qu'on en donne, et une théorie générale qu'on en fait et il faut distinguer toutes ces choses-là.

« Je remercie Leuba, qui a bien voulu rapporter les phénomènes du masochisme humain à tant de faits de zoologie, et qui le fait en biologiste acharné. Je crois que la psychanalyse est obligée d'être assise sur deux chaises, d'une part c'est une psychologie très certainement dérivée des sciences naturelles qui comme méthode, comme façon de voir, comme procédé profond, s'inspire des sciences naturelles, qui de plus, par l'expérience, le matériel, tient toujours compte de l'homme en tant qu'homme ; on ne peut donc pas faire abstraction de la biologie. Mais par ailleurs le psychisme humain nécessite des notions propres, des concepts adaptés au psychisme et non pas dérivés de la biologie. Mais lorsqu'on trouve toute la notion de la pulsion, de la libido, lorsqu'on se voit à la limite des deux, qu'on est obligé de s'y trouver, il faut chercher des notions qui satisfassent en même temps, au moins qui ne soient pas contradictoires, aux deux domaines qu'on veut toucher.

« Je remercie Lagache, il a cité un fait extrêmement intéressant qui, en effet, ramène à cette dernière notion du masochisme, dont je voulais parler : excitation sexuelle pouvant être provoquée par des émois qui ne sont pas d'origine sexuelle. Freud disait d'ailleurs, dans ses Trois Essais, que probablement tout émoi, lorsqu'il atteint une certaine intensité, provoque une excitation sexuelle ; c'était son ancienne théorie du masochisme. Exutoire pour émotions, très certainement ; on le voit même dans certaines manifestations de masochisme, dans des états d'angoisse ; on le voit très fréquemment chez l'enfant, et l'orgasme au moment d'une excitation est l'expression d'une sorte de peur, de détente, de décharge d'énergie.

« De Saussure a très justement insisté sur le principe du plaisir. J'ai moi-même relevé ce passage très intéressant de Hartmann où il parle précisément du principe du plaisir comme pouvant être considéré comme un cas particulier du principe de la réalité, et M. Spitz vient de nous signaler une théorie très intéressante, nouvelle façon de voir l'excitation, comme étant une zone optima.

« Je suis heureux de rencontrer Odier sur ce point et c'est en partie ce que visait mon rapport : distinguer entre les pulsions d'une part et les phénomènes énergétiques d'autre part et également entre ces phénomènes énergétiques et, si vous voulez, les structures. Il est très important de les distinguer ; il y a, évidemment, toujours, du fait même de notre travail analytique, une sorte d'interpénétration entre ces diverses choses et ceci est je crois encore dérivé de la façon dont nous interprétons par exemple une paralysie hystérique ; ce que nous y cherchons, c'est l'immiction d'un érotisme, d'une agression illicite ; nous laissons de côté tout ce qui est normal, nous obtenons un résultat parfait, en rendant consciente cette adjonction illicite. Nous avons laissé de côté ce qui était véritablement la valeur même des pulsions et des énergies habituel-

lement contenues dans la normale. Or ce que nous avons négligé c'est l'activité du moi, au service, par exemple, des instincts de conservation et je ne dis pas pulsion du moi. C'est une de ces notions qui insensiblement aboutit aux conceptions les plus contradictoires. En effet, depuis l'époque où on a créé la notion des pulsions de mort, le moi sur le plan topique a pris une importance de plus en plus considérable. Or le moi sur le plan topique est par définition le contraire de toute pulsion ; on est amené à parler, comme le font certains psychanalystes, de narcissisme dans le moi, de destruction dans le moi, de libido ; on ne s'en sort plus. Qu'on réserve le terme de moi à une notion topique, ou à une action structurale, mais qu'on ne parle pas de pulsions du moi. Ce sont les instincts de conservation, les instincts vitaux ; ils sont tout autant dans le ça que l'agressivité et la libido.

« M. Lacan attaque le biologisme ; on ne peut pas s'en passer, c'est une chose inévitable, on ne doit même pas s'en passer.

« Je remercie Odier, j'ai été très touché de son intervention ; et, en particulier, les problèmes qu'il a posés sont intéressants. Notamment le problème de la structure du moi chez le masochiste. Dans cette toute dernière explication que j'ai voulu trouver pour le masochisme, dans cette sorte de renversement ou d'infléchissement de la réaction motrice inhibée, dans cette formation, dans cette concavité, situation d'attente, il y a très certainement des tendances de l'individu à procéder de cette façon : l'un suivra, l'autre aura tendance à attendre que le moment soit venu pour changer, un troisième aura la tendance, la disposition au masochisme, disposition sur le plan physiologique ; qu'il y ait une structure du moi, c'est vraisemblable, mais ne pouvez-vous pas penser à un dédoublement du moi et du ça ? Le moi, une fois de plus, est une notion topique ; les structures concernent le psychisme entier, la personnalité et il serait peut-être utile de les distinguer. On les étudiera avec le temps.

« Je suis tout à fait d'accord avec Odier qui dit qu'il faudrait instituer une sorte d'étude phénoménologique minutieuse du masochisme et de tout ce que nous faisons. Je crois que les faits que nous observons, les interprétations que nous en donnons et les interprétations théoriques, tout ça c'est à revoir ; il faut tenir compte très exactement de ce que nous observons, de ce que nous impliquons, et nous ne pouvons évidemment nous borner à la phénoménologie ; c'est en cela que la psychanalyse est une science naturelle, elle étudie l'intervention de forces de processus non observables directement ; sans cela elle ne serait jamais sortie d'une psychologie introspective.

« M. Spitz dit très justement que ce mécanisme, ce processus est général et particulier à toutes les perversions. Il ajoute que toutes les perversions sont à cheval sur deux choses : l'une rappelle un événement d'interdiction, et l'autre fait allusion à un événement

où il y a eu satisfaction ; et c'est grâce à ce levier de la satisfaction réelle que les autres peuvent être toujours trompés.

« Au sujet du masochisme moral et de la réalité, je n'ai pas parlé de la réalité, mais une fois de plus de la réalité pour autant qu'elle est en rapport avec les pulsions. Le principe de réalité ne tient pas compte de la réalité en l'air, mais de la réalité pour autant qu'elle s'oppose ou qu'elle convient, s'adapte ou ne s'adapte pas aux pulsions vitales et aux pulsions sexuelles.

« Je remercie aussi Madame Marie Bonaparte de sa critique et de son argumentation. Je crois comme elle qu'en effet le problème du masochisme, finalement, se réduit à un problème physiologique et énergétique ; dans ce sens Freud dit qu'il ne peut pas se passer, pour l'explication des phénomènes psychologiques, d'énergies dites neutres, indépendantes de toute pulsion instinctive, des quantités énergétiques et des phénomènes qu'ils comportent, c'est-à-dire détente, décharge, dégradation d'énergie, etc...

« Je crois que si on considère les tendances comme de vagues et grandes lignes directrices, c'est parfait ; si on commence à les introduire dans le psychisme d'un homme, c'est la fin de tout. »

Séance administrative du 13 Juillet 1937

Présidence : Mme Marie Bonaparte, vice-présidente.

M. le Dr Lagache, Mme Hoffmann (ex-Mlle Rittmeyer) sont élus à l'unanimité, le premier membre titulaire, la seconde membre adhérent de la société.

M. Jones, président de la Société Internationale de Psychanalyse, suggère de réunir le congrès international en quelque autre endroit que Grenoble. La majorité se prononce pour le maintien de Grenoble.

Diverses modifications de détail sont apportées au texte des statuts de l'Association des Psychanalystes.

Un comité d'organisation du congrès international est désigné. MM. Laforgue et de Saussure pour Paris, M. Martin-Sisteron pour Grenoble sont élus.

Séance du 26 Octobre 1937

Présidence du Dr Pichon, Président.

M. Pichon ouvre la séance en saluant la mémoire de notre collègue et ami M. Jean Frois-Wittmann, enlevé subitement par une infection suraiguë :

« Mon premier devoir, à l'ouverture de cette séance et de cette année de travail, est de saluer la mémoire de notre collègue, mon cousin Jean Frois-Wittmann, emporté le 2 octobre 1937 par une foudroyante maladie aiguë. Malgré de très dures circonstances familiales, morales et sociales, il avait pu, grâce à la psychanalyse, mais grâce aussi à son entourage et à sa ténacité admirables, se constituer une personnalité forte et se créer un foyer. Il allait recueillir, par l'arrivée du terme de ses études de médecine, le fruit de ses derniers efforts et jouir enfin d'un peu de tranquillité laborieuse, quand il nous a été enlevé. La Société psychanalytique de Paris ne peut pas manquer de pleurer un pareil homme, aussi brutalement arraché à elle. Elle va entendre MM. Lœwenstein et Schlumberger qui lui donneront quelques indications sur l'activité scientifique de Jean Frois, et quant à Schlumberger, il lira deux de ses travaux les plus récents. En attendant, je lui demande de se joindre tout entier à moi pour offrir ses condoléances émues à Mme Jean Frois-Wittmann. »

M. Lœwenstein fait l'éloge de son élève et ami dans les termes suivants :

Il m'échoit le triste et douloureux honneur d'évoquer la mémoire de notre confrère, mon ami Jean Frois-Wittmann. Peu d'entre nous l'ont connu aussi intimement que moi, puisqu'il m'a honoré de sa confiance ; je dois à sa mémoire de retracer devant vous les étapes de son évolution intellectuelle qui l'amenèrent à faire partie de notre Société.

Depuis son enfance, Jean Frois-Wittmann a subi l'influence de deux pôles d'attraction, l'art d'un côté, et la science de l'autre, la science médicale et psychologique. Doué d'un talent peu commun pour la peinture et le dessin, enfant prodige dans ce domaine, il se donna tout d'abord entièrement à la peinture. L'expression des émotions humaines le fascinait tout particulièrement. Il se joignit au mouvement de peinture cubiste, seule capable, lui semblait-il, d'exprimer l'ordonnance abstraite des émotions et de la sensibilité. La guerre le mit en présence de douleurs et de passions humaines concrètes, auxquelles il eut à faire face en tant qu'infirmier mili-

taire, et la réalité atroce de ces souffrances décida de sa nouvelle voie. Après une série d'avatars auxquels il fit face avec le courage que vous lui connaissez tous, il débarqua un jour aux Etats-Unis, avide de se bâtir une vie de travail et de recherches. Il fit ses études de psychologie à l'Université de Princetown, d'où il sortit avec le diplôme de Docteur en psychologie. C'est au cours de ses études qu'il connut la psychanalyse, tout d'abord par un collègue new-yorkais, et ensuite par une série de conférences de Ferenczi sur la psychanalyse. Ses études à Princetown furent couronnées par la publication de sa thèse sur l'expression des émotions chez l'homme.

Je l'ai connu pendant l'un de ses séjours en France, qui coupèrent ses onze années de séjour aux Etats-Unis. Dès cette époque, la psychanalyse était au premier plan de son intérêt passionné pour la psychologie. Le Dr Clarke, séduit, impressionné par ses dons et sa clairvoyance psychologique, se l'adjoignit dans sa clinique. De plus, une carrière brillante semblait lui être assurée aux Etats-Unis. Il se décida néanmoins à rentrer en France, à y affronter la dure tâche des études médicales, convaincu qu'il était de l'avenir de la psychanalyse dans le mouvement scientifique français et du rôle que lui assumait sa formation dans cette évolution de la psychologie. Il commençait enfin à récolter le fruit de son dur travail, accompli dans des conditions extrêmement pénibles, lorsque la mort vint l'arracher à son labeur.

Séance du 16 Novembre 1937

Présidence du Dr Leuba, secrétaire.

Conférence de M. Schlumberger sur un cas d'épilepsie.

Discussion :

M. Odier. — Une des grandes qualité de la conférence de Schlumberger, c'est de ne s'être pas perdue dans tous les problèmes que soulève ce cas. Une première réflexion m'est suggérée : la valeur étiologique des contenus des rêves, quant au suicide terminal, me laisse un peu rêveur. Les arguments apportés par M. Schlumberger me semblent ingénieux, mais la question du suicide doit être mise de côté, puisqu'il n'y a pas eu suicide, mais mort subite.

2° quant à l'étiologie, dans quelle mesure les pulsions sont-elles la cause des attaques épileptiques ? Plusieurs analystes diront que l'épilepsie peut être, comme toute autre maladie, ramenée dans le cadre des charges pulsionnelles, mais pourquoi prend-elle cette forme dans l'épilepsie, tandis qu'elle ne la prend jamais dans d'autres névroses ? Erouard et Jackson viennent de reprendre la théorie selon laquelle le fait principal de toute maladie est la composante négative. Les fonctions que nous appelons « du moi », subitement dissoutes, les pulsions impérieuses peuvent se manifester.

3° les rêves sont-ils simplement le contenu qui vient boucher le trou laissé par la dissolution des organes de contrôle du moi ? C'est frappant de voir avec quelle rapidité le fond de l'inconscient est sorti ; la précocité de la mise au jour de ces pulsions semble montrer qu'il n'y a pas eu de refoulement. Peut-on dès lors parler de surmoi, d'un contrôle des pulsions ? Tout ce que dit le malade paraît dénué d'affectivité, chose en quoi l'épilepsie s'écarte fort des névroses. De plus, il n'y a pas eu de transfert, semble-t-il. Il y a un gros point d'interrogation à mettre sur l'étiologie des pulsions que Schlumberger a discutée.

M. Schlumberger. — Je n'ai pas parlé des théories sur l'épilepsie, j'ai exposé le cas tout cru ; cependant la peur que ce malade avait devant le coffret à ouvrir, le besoin de se conduire bien, me semblent être une manifestation du surmoi.

M. Laforgue. — Remercions M. Schlumberger d'avoir su faire de ce cas un exposé si attrayant et d'avoir évité la discussion sur une question d'étiquette. Ce n'est qu'en étudiant un grand nombre de cas de ce genre que nous pourrons élucider l'étiologie de l'épilepsie. La question me semble se poser ici du diagnostic différentiel entre l'épilepsie vraie et des névroses qui simulent l'épilepsie. Je crois qu'il nous faut admettre des cas particuliers. Ainsi de ces malades qui sortent de l'ordinaire avec une forte tendance autodestructive. J'ai l'impression que ces individus sont généralement des enfants de mères ayant une constitution particulière et qui, dans leur inconscient, rêvent de la mort de leur fils. Nous connaissons des fils de ce genre qui sont devenus des êtres tout à fait à part, très remarquables par le besoin qu'ils ont de provoquer des accidents et de mourir d'un accident. Je pense au cas d'Alexandre le Grand. Je me demande si le cas de Napoléon ne se range pas parmi eux. Nous avons à faire là à une orientation toute particulière de la libido des individus, et je me demande si ces attaques d'épilepsie ne sont pas en rapport avec la névrose complémentaire maternelle. Je crois que des névroses de ce genre peuvent se ranger non pas dans l'épilepsie, mais dans les névroses de caractère. Il y a dans ces cas un besoin sadique de meurtre de la mère, en réponse au désir inconscient de la mère de détruire l'enfant. Cette inter-

action a joué un grand rôle dans l'histoire du malade de Schlumberger. Le Christ qui enseigne que l'on doit se couper un membre, et que l'on voit si souvent dans les bras de sa mère, ne devrait-il pas être rangé dans cette catégorie d'individus ? Je me demande si l'on ne pourrait pas appeler ces névroses des névroses de crucifixion ? Quant à la question du surmoi, ou du transfert, qu'a soulevée Odier, Laforgue pense que l'obédience du malade à une règle rigide représente un surmoi et non un transfert.

M. Schlumberger. — Mes souvenirs ne sont pas très précis quant au caractère du père du malade ; il fut, je crois, soldat, et est devenu pasteur sur le tard. Les deux autres enfants de cette famille étaient charmants. Leur mère m'a paru très émotive et un peu écervelée. Le père avait de grands yeux, il était un peu effrayant, et a très bien pu être regardé par son fils comme un justicier.

Mlle Marette. — Je voudrais parler d'un enfant observé dans le service de M. Heuyer ; cet enfant épileptique avait cessé d'avoir des attaques, mais son caractère avait subitement changé. Il était devenu méchant. Sa dernière attaque avait eu lieu durant une composition de certificat d'études. Le maître lui avait interdit de continuer sa composition. Il n'a pas eu de crise depuis ce moment-là, mais une fureur constante contre sa mère.

M. Garma. — Deux mots seulement sur la bibliographie. Un auteur donne les mêmes conclusions que Schlumberger, d'un désir de retour au sein maternel. Je pense comme Schlumberger, que le malade s'est suicidé sans le vouloir. Tout son sadisme est oral. Il désire manger, ce qu'on lui donne ne lui suffit pas, et il fait une énorme culpabilité dans ce sadisme oral ; mais il retourne son sadisme en masochisme, et je pense qu'il a dû mourir d'un spasme de la gorge, pour avoir voulu étrangler sa mère. C'est une hypothèse qui me semble soutenable.

M. Spitz. — Je voudrais rappeler l'opinion de Harnick. Il a décrit un cas d'épileptique sur lequel il avait émis des opinions qui ressemblent beaucoup à celles de Schlumberger. Pour ce qui est de l'agressivité retournée contre soi, nous avons les observations de Pear Clark chez des débiles mentaux. En ce qui concerne ce qu'a dit Laforgue, je n'appuierai pas sur ce qu'il dit des névroses de caractère, mais bien sur ce qu'il dit de ces cas avec les névroses familiales.

M. Codet. — J'ai véritablement dégusté la conférence de Schlumberger. J'approuve et apprécie infiniment sa prudence, car il n'a pas abordé le problème de l'étiologie. Je crois bon de rappeler quelques notions cliniques classiques. Un des symptômes les plus constants, ce fut la pâleur telle qu'on l'observe chez tous les épileptiques. On ne trouve aucune explication organique à ce symptôme, et on en doit rester à la formule des épilepsies essentielles.

On a éliminé systématiquement notre explication des attaques par des faits psychiques. J'ai été interne à Bicêtre, dans un service d'épileptiques, où se tenait une statistique soigneuse des attaques. Eh bien je dois dire que j'ai été fort longtemps avant de pouvoir assister à une attaque. Les dimanches, pendant l'heure de visite, il y a très peu d'attaques ; les lundis à cause de l'alcool apporté clandestinement, il y en avait. Les conditions de contentement écartent les attaques. Les causes psychiques ne sont pas l'unique cause des attaques.

Il faut en outre remarquer que, quoiqu'on fasse en faveur d'un épileptique, il y a généralement des résultats positifs. Je crois donc que les facteurs affectifs ne sont pas une condition nécessaire et suffisante pour provoquer une attaque. Les changement de conditions affectives peuvent, comme dans le cas de Mlle Marette, modifier les manifestations.

M. Cenac. — La théorie de Jackson, évoquée par Odier, est extrêmement intéressante, mais de là à faire de l'effort cérébral le siège du surmoi, c'est aller un peu loin. Lorsque, après une encéphalite épidémique, on voyait apparaître des perversions, certains docteurs ont parlé de la destruction d'un frein. Or ces lésions de l'encéphalite logent dans le « locus niger ». Il faut être très réservé sur ces points-là. Comme l'a fait remarquer Codet, il y a des troubles du caractère qui sont liés à la maladie, mais il y a aussi des troubles secondaires du caractère, et c'est par là que l'on pourrait accepter la conception de Laforgue, de névrose de caractère dans l'épilepsie.

M. Odier. — Je n'ai pas songé un instant à localiser le surmoi quelque part. J'ai simplement fait allusion à ces dissolutions inlocalisables.

M. Leuba voudrait apporter une contribution à l'idée d'un déclenchement des attaques épileptiques par des affects. Un épileptique qui était venu lui demander de le traiter par la psychanalyse, insistant infiniment pour être admis au traitement malgré ses résistances, a éprouvé un très violent malaise dès la première occasion qui se présenta d'émettre une critique sur son analyste. Cette critique ne provenait même pas de lui ; il ne faisait que rapporter les propos d'un membre de sa famille, qui lui avait écrit que les psychanalystes sont des charlatans. A l'instant de lâcher le mot, il s'était levé et était tombé en attaque foudroyante. Dans ce cas-là, l'attaque épileptique m'a produit l'impression d'un retournement de l'agressivité contre soi, et c'est pourquoi je souscris à l'idée de Schlumberger que ce malade a pu mourir d'un spasme du larynx par retournement inconscient de son agressivité contre lui-même.

Séance du 21 Décembre 1937

Présidence de Mme Marie Bonaparte, vice-présidente.

Communication de M. Garma sur la névrose de Rimbaud.

Discussion. — M. Male a été vivement intéressé, car cette histoire de Rimbaud place le génie sur le plan analytique. A cet égard, il regrette que le mot de génie n'ait pas été prononcé. Le talent de Rimbaud, sa prodigieuse richesse d'images, me paraît une sublimation de conditions banales des adolescents. On a l'impression que l'homosexualité peut être réactionnelle chez Rimbaud. Pourquoi Rimbaud serait-il anormal parce qu'il a erré sur la planète ? Ce peut n'être qu'une réalisation de très forts instincts.

M. Leuba. — M. Garma paraît attribuer l'homosexualité de Rimbaud à la forme d'éducation que lui avait donnée sa mère. De fait, le comportement de cette mère revêche n'était pas de nature à le rassurer dans ses rapports avec les femmes. Je suis enclin à penser que l'éducation n'a joué qu'un rôle secondaire et qu'elle n'a fait que favoriser une crainte de sa mère, d'ailleurs redoutable, en fonction d'une angoisse. M. Garma nous a dit que le père de Rimbaud était un père à éclipses. Que ce père ait disparu au cours de la floraison du complexe, c'était assez pour déterminer une angoisse inconsciente sur laquelle pouvait broder à l'aise, et avec virtuosité, le sadisme maternel, le détournant ainsi des femmes pour des raisons trop fondées.

M. Lœwenstein. — Je pense que Male demande trop de choses à M. Garma quand il lui demande d'expliquer son génie. Le travail de M. Garma a consisté à ramasser les phases de la vie de Rimbaud et à les ramener aux phases de l'évolution de la libido, et c'est peut-être ce qui fait que Rimbaud prend un aspect si anonyme. On ne voit malheureusement pas l'homme à travers cette dissection.

M. Borel. — Je voudrais prendre la défense de Male. Pourquoi prend-on le cas de Rimbaud, si ce n'est pas justement pour expliquer la psychologie d'un cas général ? Nous voyons beaucoup mieux des cas identiques chez nos malades, mieux que dans le cas d'un génie, parce que nous sommes moins bien renseignés sur le génie.

M. Laforgue. — Je crois que l'on a tort de reprocher à M. Garma de n'avoir pas traité du génie de Rimbaud. Ce n'était

peut-être pas le but du Dr Garma. Il a, me semble-t-il, voulu montrer les variations d'aspect de la névrose de Rimbaud, et comment les symptômes en varient. Au point de vue clinique, le problème se pose de savoir si la névrose n'a pas évolué parallèlement à ces symptômes. Quant au génie, c'est un sujet à part ; c'est une notion collective et sociale, puisque l'on n'est génial que lorsqu'on est reconnu par la collectivité. M. Garma pourrait peut-être nous expliquer comment Rimbaud a pu sublimer sous une forme aussi vigoureuse son conflit.

M. de Saussure voudrait demander à M. Garma des renseignements sur les frères et sœurs de Rimbaud, parce que ce sont des éléments nécessaires. En ce qui concerne le génie de Rimbaud, il apparaît clairement que ce génie est tombé à plat à l'âge de dix-huit ans. Il y a une période de manifestation et une période stérile. Pendant qu'il est parasite, il produit, quand il ne l'est plus, il devient stérile.

Mme Marie Bonaparte. — Je crois que la question du génie est inaccessible à la psychanalyse. Mais peut-être n'avons-nous eu qu'un aspect tout à fait tronqué du travail d'ensemble dont M. Garma ne nous a lu qu'une partie.

Le titre de ce travail m'a frappée. Jusqu'à quel point y a-t-il névrose ? Pourquoi Rimbaud ne pourrait-il pas être considéré comme un pervers, car Rimbaud réalise ses fantasmes, et là je crois qu'il y a quelque chose de constitutionnel. S'il a eu des moments douloureux, il a eu également des félicités parfaites, comme tous les pervers. J'ai le sentiment que si l'on avait pu soumettre Rimbaud à une psychanalyse à l'âge de douze ans, il n'aurait pas pu renoncer à ses satisfactions.

M. Garma. — Je n'ai lu qu'un quart de mon travail ; il y a un grand nombre de choses que je n'ai pas dites et en particulier je n'ai pas parlé de toute une collection de néologismes dont j'ai relevé une liste chez un critique littéraire de Rimbaud.

MM. Leuba et Borel protestent contre ce qualificatif de néologismes donné à des termes comme pubescence, ou ithyphallique. Ce sont des mots qui ne sont pas d'un usage courant, mais des termes empruntés soit à la botanique, soit à l'histoire, et tels qu'en employaient volontiers beaucoup d'auteurs symbolistes.

M. Garma. — Ce qu'a dit M. Male de l'adolescence banale de Rimbaud est fort juste, mais il y a cette différence que Rimbaud a vécu toutes ses fantaisies d'adolescent ; en réalité, l'histoire policière à dix-huit ans, si malheureuse, n'est pas l'histoire d'une adolescence banale. Je me suis attaché à montrer les efforts de Rimbaud pour sauver sa virilité et à montrer en clair le conflit entre son désir et sa crainte de la sauver.

M. Garma est tout à fait d'accord avec ce qu'a dit

M. Leuba, et il donne à M. de Saussure les renseignements demandés sur les frères et sœurs de Rimbaud. Il regrette de s'être abstenu de lire des poèmes de Rimbaud à l'appui de sa conférence ; mais il ne voulait pas le faire par un scrupule, à cause de son accent étranger. Enfin, il ne pense pas que l'on puisse dire que la perversion est le négatif de la névrose, parce que le névrosé n'agit pas sa névrose, tandis que le pervers agit ses perversions.

Mme Marie Bonaparte. — Malgré tout, je regrette que M. Garma n'ait pas intitulé de préférence son étude « Etude Psychanalytique sur Rimbaud ».

Séance Administrative

La Société Psychanalytique, consultée par le Comité Central sur la question de la date du Congrès International qui doit avoir lieu en France, émet le vœu que ce Congrès ait lieu fin août ou début septembre.

Onzième Conférence des Psychanalystes de langue française : cette conférence est fixée aux lundi et mardi 21 et 22 février 1938.

Les sujets traités seront : « Le Masochisme. Etude historique, clinique et psychogénétique », par le Dr Nacht ; et « Le Masochisme et ses rapports avec la théorie des pulsions », par le Dr Lœwenstein.

Séance du 18 Janvier 1938

Séance administrative

Présidence du Dr Parcheminey.

Le bureau pour le nouvel exercice est élu de la façon suivante :
Président : Dr Odier.
Vice-Présidente : Mme Marie Bonaparte.
Secrétaire : Dr J. Leuba.
Trésorier : M. Schlumberger.

Sur la proposition de M. Leuba M. Schlumberger est nommé par acclamation Secrétaire de la onzième conférence.

M. Odier propose de changer le jour des séances, pour des raisons pratiques, et il propose de les situer au troisième lundi de

chaque mois. Après une courte discussion, cette proposition est adoptée.

M. Odier propose en outre de nommer un cinquième membre du Comité qui soit médecin.

Il aimerait que l'on mît au point la position réciproque des membres de la Société Psychanalytique et des membres de l'Association des Psychanalystes.

Séance administrative du 7 Février 1938

Présidence : Dr Odier, Président.

La Société, pressentie par le Comité International sur la date et le lieu du congrès international, se prononce à l'unanimité pour la dernière semaine de juillet, à la quasi-unanimité pour Paris.

Le comité d'organisation sera formé de MM. Laforgue, de Saussure, Parcheminey et Mme Marie Bonaparte.

Séance du 21 Mars 1938

Présidence du Dr Odier, Président.

M. Odier commence par déplorer les persécutions dont est victime le Professeur Freud, et il pense bien être l'interprète de toute l'assemblée en élevant une protestation indignée contre ces persécutions.

Il éprouve le besoin, au seuil de sa présidence, de remercier la Société de l'avoir appelé à cette charge, et il fait l'éloge de son prédécesseur, le Dr Pichon, en exposant l'œuvre scientifique de Pichon.

Partie scientifique

Mlle Feibel expose « Un cas de masturbation obsessionnelle ».

Discussion. — M. Parcheminey. — Vous appelez cette névrose une névrose obsessionnelle ; qu'est-ce qui est obsessionnel dans ce cas ? Il me semble que vous avez décrit des phénomènes conflictuels plutôt que des symptômes obsessionnels. Vous avez dit aussi que le malade souffrait d'un état anxieux, mais cela non plus n'est pas obsessionnel.

M. Pichon. — Je soulève une question de terminologie qui a aussi son importance pour le pronostic, car il n'est pas indifférent de savoir si l'on s'embarque dans l'analyse d'un anxieux ou d'un obsédé. Mais ce n'est pas cela que je voulais exactement dire ; je voulais attirer l'attention de Mlle Feibel, et en général de toutes les personnes qui commencent à écrire en français, sur l'inconvénient qu'il y à dire d'un homme qui a un complexe de castration : il est châtré. En réalité, il n'est pas châtré ; il a un complexe de castration, il n'a pas subi de castration effective.

Mlle Feibel. — J'ai parlé de névrose obsessionnelle parce que le sujet est vraiment obsédé. Quant il est obligé de reprendre douze fois une page au cours de son travail et de se masturber autant de fois, cela me semble terriblement obsessionnel.

M. Parcheminey. — Cela me semble plutôt compulsionnel.

M. Laforgue. — La névrose obsessionnelle est une des rares névroses assez bien définies pour que l'on ne puisse pas la confondre avec des états autres, tels par exemple que les états obsédants. Dans la mesure où nous pouvons nous autoriser à mettre des étiquettes sur les névroses, on ne peut parler vraiment ici de névrose obsessionnelle. Nous n'en sommes pas encore à pouvoir faire une classification des névroses fondée sur les mécanismes de défense du je. Je ne saurais trop comment appeler la névrose que nous a décrite Mlle Feibel ; elle se rapproche d'une névrose d'angoisse avec homosexualité. J'ai l'impression que nous avons affaire à un masochiste qui a appliqué sa puissance à détruire sa puissance. Pour en revenir à la question du diagnostic, je parlerais plutôt d'une névrose de caractère.

M. Spitz. — Nous trouvons chez ce malade des états que l'on a déclarés obsessionnels ou obsédants. Nous pouvons dire que nous connaissons deux grands groupes de névroses. L'un sur le mode hystérique, à symptômes somatiques, l'autre sur le mode obsessionnel avec érotisation de la pensée. Je pense à ce propos à ces malades dont Fenichel dit qu'ils se libèrent de leur ennui par une masturbation obsédante. Je serai donc porté à ranger ce cas dans le grand groupe des névroses du type obsessionnel.

M. Leuba. — Je tiens à rappeler ici la définition qu'avait donnée Odier de l'acte obsessionnel : « C'est l'expression irrationnelle, consciente, mais non voulue et j'ajouterai ni acceptée, d'un affect refoulé dissimulant une pulsion agressive ». Il semble que l'on puisse à bon droit interpréter cette masturbation comme un acte obsessionnel, c'est-à-dire comme une protection contre une pulsion agressive. Tout d'abord parce que cette masturbation n'est pas acceptée : le sujet lutte contre elle. Ensuite, parce que la pulsion agressive est contenue dans la signification du sperme, tel que l'a analysée Mlle Feibel : sperme-fécès. Le malade se décharge de son sperme, c'est-à-dire de ses fécès, pour neutraliser son agressivité.

M. Lœwenstein. — Toute cette discussion m'apparaît un peu byzantine. Il s'agit sans conteste d'une masturbation perverse. Un acte obsessionnel ne donne pas de satisfactions sexuelles. Quand un obsédé est obligé de toucher un nombre déterminé de fois un robinet, il n'éprouve aucune satisfaction génitale. Mlle Feibel a dit de ce garçon qu'il est châtré. Non, il n'est pas châtré ; c'est pour sauver son membre viril qu'il a renoncé à sa mère. Il renonce à certaines attitudes viriles mais il n'est pas châtré.

M. Codet. — J'ai en ce moment en analyse un malade homosexuel conscient qui s'est trouvé à la fin de la guerre dans la même situation que le malade de Mlle Feibel. Ce que j'ai observé chez ce malade m'amène à demander si le malade de Mlle Feibel a eu le sentiment, par une défense opposée à la masturbation, qu'on l'engageait à renoncer à son pénis.

M. Garma. — J'ai eu trois cas de masturbation analogues. L'un d'eux se présentait d'une façon tout à fait périodique. Le malade s'enfermait dans sa chambre close, avec volets clos, et se masturbait. Le deuxième était un masochiste qui se masturbait jusqu'à en éprouver de la douleur dans son pénis ; il s'arrêtait alors. Dans le troisième cas, le malade voyait un pied de cochon. Il a commencé à se masturber après une séduction par un de ses camarades ; il a continué à se masturber énormément après. Dans tous ces cas, j'ai mis en relief un masochisme très intense. Le malade se masturbe pour sauver sa sexualité.

Séance administrative du 28 Mars 1938

Présidence du Dr Odier, Président.

M. Odier propose, par souci d'équilibre, de faire représenter au bureau un médecin français. Mme Odette Codet est unanimement proposée et désignée pour être le cinquième membre du bureau.

La cotisation des membres est portée à 150 francs.

Séance du 25 Avril 1938

Présidence : Dr Leuba, Secrétaire.

Communication de Mlle Françoise Marette sur « Un cas de névrose de caractère à base d'autopunition ».

Discussion. — M. Leuba, qui a eu le plaisir de contrôler cette analyse, se dit fort mal placé pour en faire l'éloge. Mais comme il n'est pour rien dans la reconstruction et dans l'exposé du cas, il se sent très à l'aise pour dire le vif plaisir que cette conférence lui a donné, à tous les points de vue.

M. Lœwenstein a été ravi de l'exposé de ce cas, non seulement à cause de sa clarté et de son élégance, mais surtout à cause du relief des mécanismes névrotiques qui ont joué. Il a été particulièrement frappé par ce déroulement constant du comportement névrotique sur le plan de l'argent. Se comporter d'une façon névrotique à l'égard de l'argent dès que commencent les rapports sexuels se rapporte à la phase orale (avoir de l'argent pour pouvoir manger), mais aussi aux discussions des parents sur les comptes vespéraux (sexuels). Mlle Marette a remarquablement mis en relief tous ces comportements sur le thème oral.

Ce qui me paraît particulièrement important, dans cette analyse, c'est le progrès sur le plan général, d'un pronostic excellent.

M. Laforgue. — Je désire simplement remercier Mlle Marette de son travail, si consciencieusement développé que l'on pourrait difficilement y ajouter.

Je me suis demandé si le malade n'a pas pris sur lui la faute de la femme. Ce retournement de l'agressivité lui permet alors de conserver un minimum de contact avec la femme.

Quant au rêve de la pomme et de la poire, qui n'a pas été élucidé, on peut supposer, en tenant compte du contexte et de l'ensemble de la situation, que la poire symbolise l'homosexualité, la pomme l'hétéro-sexualité.

M. Spitz désire faire une remarque au sujet des tendances de ce malade : il a été frappé de voir ce comportement commencer par des « blagues noires » qui ont commencé dès l'âge de sept ans. Ce comportement indique une défense. Son fou-rire, sa façon de s'amuser de tout donnent le sentiment qu'il s'agit d'une digression. J'ai l'impression que, dans ces conditions, le malade ne sortira pas de l'analyse sans faire une dépression.

M. Leuba. — Evidemment, c'est une défense contre la prise de conscience de son homosexualité et contre l'aveu de son impuissance.

Mlle Marette. — Je dois dire ici qu'il a eu un fou-rire lors d'une noyade accidentelle de son frère. Il riait à tel point qu'il ne pensait pas à lui porter secours. Son frère en avait heureusement réchappé.

Mme Morgenstern. — J'ai l'impression que la sexualité de ce malade est demeurée sur un plan infantile. L'idée qui m'est venue, à propos du rêve de la pomme, c'est que l'analyse donne au malade une pomme, c'est-à-dire le sauve de la masturbation dans les cabinets.

M. Laforgue. — La réflexion de Spitz m'a fait saisir un aspect du cas tel que je demande s'il n'y a pas, à l'origine, un traumatisme qui l'aurait empêché de se servir de ses dents. Il y a toute une série d'incidents qui paraissent s'y rapporter : la bouse sur la pierre, les crocs de la chienne, la louve, etc... Les impuissants n'ont pas de mordant. N'y aurait-il pas eu, à l'origine, une peur des aliments, ou une peur des dents de sa mère, ou encore la peur d'être mangé ? A-t-il peut-être mordu le sein de sa mère et sa mère l'aurait-elle menacé de le mordre, ce qui l'aurait incité à répéter ensuite constamment ces interdictions ?

Mlle Marette. — Il y a une histoire qu'il raconte pour faire rire : à deux mois, on lui aurait arraché une dent.

M. Staub. — S'il est permis, dans un cas si bien traité, de donner un conseil pour la suite du traitement, je conseillerais de rechercher le pourquoi de cette interdiction de réussir dans les affaires, et, par conséquent, le pourquoi des éjaculations précoces. On suit fort bien la ligne œdipienne dans l'exposé de Mlle Marette,

mais on n'aperçoit pas pourquoi le malade a développé ce syndrome. Je suppose que cette analyse réserve des surprises.

Mlle Marette montre à M. Staub comment le syndrome est né par identification à l'oncle Armand, ce à quoi M. Staub répond que cette identification ne suffit pas à expliquer le syndrome tout entier. En terminant, elle remercie les argumentateurs de leurs remarques et suggestions, auxquelles elle n'a rien à objecter.

Séance du 16 Mai 1938

Présidence : Dr Odier, Président.

Cette séance, réservée aux seuls membres titulaires, est consacrée à l'examen de motions, présentées par M. Odier, relatives à l'activité de la société, et à la discussion de points de terminologie.

M. Odier a été prié, en conclusion, de présenter des suggestions concrètes qui seront discutées ultérieurement.

M. le Professeur Freud, Mlle Anna Freud et le Dr Jones sont nommés membres d'honneur de la société.

Séance du 20 Juin 1938

Présidence : Dr Odier, Président.

Le président se fait un plaisir de souhaiter la bienvenue à plusieurs collègues étrangers ou invités : M. le Dr et Mme La Dresse, M. le Dr Hartmann, de Vienne, Mme Walk, de Vienne, Mlle Péricaud, Mme Vilenski, MM. les Drs Staub, Kronengold et Carcemon.

M. Cenac introduit l'exposé d'un cas clinique. Il s'agit du « Traitement de l'agressivité chez une fillette par le jeu ».

Après avoir dit comment les conditions de sa consultation dans le XXe arrondissement le mettent en rapport avec des milieux où le traitement psychanalytique est en général fort bien accepté, à raison

des résultats positifs obtenus, M. Cenac donne la parole à sa collaboratrice, Mme Vilenski, qui donne, sans commentaires, l'observation clinique exacte.

Avant de livrer cette observation à la discussion, M. Odier rappelle que le premier qui ait signalé l'importance du jeu dans la compréhension de la psychologie de l'enfant est Spencer. Après lui, Magondie a souligné l'importance des activités ludiques pour la formation de la personnalité.

Discussion. — M. Pichon. — Je voudrais protester doucement, mais protester, contre ce que dit Cenac, qu'à l'hôpital nous n'avons que des malades graves. En fait, selon l'orientation que l'on donne à sa consultation, on y voit des malades bénignement atteints.

Cenac a raison de dire que la situation de cette petite malade n'est pas résolue. Elle ne l'est pas parce que les conflits familiaux continuent. Je crains que l'hostilité à l'égard des hommes ne persiste. Car je ne suis pas sûr que ce que Mme Vilenski a pris pour de l'hostilité à l'égard de la mère ne représente pas une hostilité contre le père. Il faudra, dans la suite, surveiller cette hostilité vis-à-vis du mâle.

M. Laforgue. — Je voudrais remercier Mme Vilenski et Cenac de cette observation clinique et consciencieuse. Je crois que les observations de ce genre sont très instructives, parce qu'elles nous permettent de faire des rapprochements fructueux sur l'origine des névroses des adultes. Malgré la sobriété voulue de votre exposé, l'homosexualité a été fort bien soulignée, en rapport avec ce que vous avez appelé l'analité. Ce sont ces rapports, si simplement exprimés chez l'enfant, qui sont si difficiles à établir et à rendre consciente chez les adultes. J'espère vivement que vous apporterez plus tard le complément de cette analyse.

Mme Lowtzky. — J'ai fort goûté, moi aussi, cet exposé, mais j'aimerais savoir en quoi a consisté l'analyse, quand nous n'avons entendu aucune interprétation ?

Mme Marie Bonaparte. — Je me joins à ce que demande Mme Lowtzky : Qu'est-ce qui a agi ? Est-ce l'abréaction dans les jeux, est-ce ce qu'a dit Mme Vilenski ?

Mme Morgenstern cite le cas d'une fillette dont l'homosexualité a été conditionnée par la haine de son père, qui avait introduit une belle-mère.

En ce qui concerne les jeux relatifs aux yeux, elle se demande si ces jeux ne se rapportent pas à la crainte d'être vue se masturbant, et au refoulement des choses qu'elle avait vues. Les jeux gravitant autour des yeux et la crampe dont elle est prise quand elle a un crayon ou un stylo en main pourrait bien n'être qu'une expression des tabous de la masturbation.

M. Parcheminey. — Quand on entend une analyse d'enfant,

on pense nécessairement aux analyses en cours. Et je me demandais, en entendant Mme Vilenski, si cette fillette n'était pas en train d'évoluer vers une obsession. Que deviennent ultérieurement ces malades, voilà ce qu'il serait intéressant de savoir.

M. Lœwenstein. — Le problème qui s'est posé à moi, d'une façon un peu différente de celle de Mme Lowtzky, qui demande où est l'analyse dans tout cela, c'est de savoir quel est le rapport entre le mode d'action de cette analyse et la passivité de l'analyste.

Cette analyse présente cette particularité que l'enfant y joue le jeu de son entourage, notamment le jeu de son père. Ce qui me frappe, tout au long du traitement, c'est que la peur n'apparaît nulle part. Le bienfait de l'analyse a probablement été de lier, dans le jeu, la peur du père aux émois du jeu.

La part si restreinte des interprétations ne nous choque guère : nous voyons si souvent, dans des analyses d'adultes, des améliorations survenir sans qu'il y ait eu interprétation.

M. Pichon. — Lœwenstein soulignait, quand il cherchait le mécanisme thérapeutique, l'effet cathartique du jeu. En fait, l'enfant avait joué ces jeux toute seule. C'est la confluence du jeu et de la présence d'une personne adulte qui a eu un effet cathartique.

M. Kalischer. — J'ai eu l'occasion d'étudier des enfants arriérés dont le comportement ressemblait à celui de cette enfant. Je me rappelle notamment le cas d'une petite fille que j'ai traitée et chez qui c'était surtout la peur qui s'était transformée en agression. Mlle Anna Freud a mis en relief ce moyen de défense contre la peur.

M. Leuba. — Tout récemment, j'ai été consulté pour un enfant d'une douzaine d'années dont les parents m'avaient fait un tableau tel que je m'attendais à voir un arriéré pervers. Il était d'une telle agressivité à l'égard de ses frères et sœurs, ainsi que de son père, étendant cette agressivité sur toutes choses, sur ses maîtres au collège où il était devenu « impossible », sur ses vêtements, que l'on songeait à le mettre dans une « maison d'éducation ».

Après une demi-heure de conversation avec ce soi-disant arriéré, je lui avais fait comprendre qu'il en voulait à mort à son père de s'être remarié après avoir divorcé et vouait du même coup sa belle-mère aux gémonies.

Sa réaction fut des plus violentes. Et quand je répétai cette explication devant ses parents, en sa présence, ce fut un véritable désespoir et de la fureur : « Je ne veux pas qu'on dise que je n'aime pas mes parents. Et d'abord, comment le sait-il ? »

Il se trouva que son père, des plus compréhensifs, avait passé, au même âge, par les mêmes difficultés. Il le lui dit. Après trois jours de dépression, cet enfant fut transformé au point que le

traitement psychanalytique que j'avais conseillé devint tout à fait inutile.

Ce n'est donc pas moi qui m'étonnerai de ce que l'on pourrait appeler l'indigence des interprétations dans le cas qui vient de nous être exposé. Le seul fait d'avoir permis à l'enfant d'abréagir son principal conflit en présence de ses parents, tout en recevant les apaisements nécessaires du fait de l'attitude des témoins, objective et exempte de tout jugement de valeur, a transformé de fond en comble la situation.

M. Cenac répond aux interpellateurs : si l'analyse a été ce qu'elle a été, c'est bien par ma volonté. J'ai interdit à l'analyste toute interprétation, afin de ne pas faire intervenir l'adulte censeur.

Un problème général se dégage des argumentations : que serait devenue cette enfant sans analyse ? Personne n'en sait rien.

A. M. Pichon : je me suis mal exprimé en disant que nous ne voyons dans les services hospitaliers que de grands malades. J'ai voulu dire que nous voyons, nous limitant aux écoliers d'un arrondissement, des enfants proches de la normale.

A M. Laforgue : vous avez anticipé sur l'évolution de cette névrose. Comment appelleriez-vous cette homosexualité ? Pour moi je l'appellerais homosexualité par phobie du mâle.

A Mme Morgenstern : j'ai été vivement intéressé par votre suggestion de ramener la phobie des crayons à un essai de refoulement de la masturbation.

A M. Kalischer : quelle est la valeur de la catharsis, en pareil cas ? C'est précisément l'apparition de la peur. On peut dire, ainsi que vous l'avez dit très justement, que l'agression a été chez cette enfant une défense contre la peur.

Partie administrative

Le président donne lecture de plusieurs lettres :

1° de M. le Professeur Freud, qui remercie la société psychanalytique de l'accueil qu'elle lui a fait, à lui et à sa famille, lors de son passage à Paris, sur la voie de l'exil, et nous exprime ses regrets de n'avoir pu, à raison des fatigues du voyage, se mêler à nous.

2° de M. le Dr Jones, président de la société internationale de psychanalyse, nous remerciant de l'avoir nommé membre d'honneur du groupe parisien.

3° de Mme Walk, membre adhérent du groupe viennois, demandant son habilitation comme membre adhérent du groupe parisien.

4° de Mlles Marette, Feibel, Rambert et Péricaud, toutes quatre candidatant au titre de membre adhérent.

La candidature de Mlle Marette ayant été enregistrée antérieurement, il est possible de se prononcer tout de suite sur sa candidature. Elle est nommée membre adhérent à l'unanimité.

La commission d'enseignement fait part à la société de ses décisions récentes, quant à l'organisation des cours donnés à l'institut psychanalytique.

Ces cours seront moins nombreux, afin de ne pas lasser les étudiants. Il y aura quatre cours fondamentaux et des conférences sur des sujets choisis.

Séance administrative du 4 Juillet 1938

Présidence : Dr Odier, Président.

Au début de la séance, Odier lit deux lettres de M. le Professeur Freud et de Mlle Anna Freud, remerciant de l'honorariat qui leur a été conféré.

La commission d'enseignement, d'accord avec les membres titulaires chargés de cours, a arrêté les modalités du nouveau programme des cours pour l'exercice 1938-39.

Nous décidons de faire, en outre des séances ordinaires, des séances techniques, réservées aux membres titulaires, et qui seraient une sorte de séminaire où l'on discuterait de problèmes techniques.

Date des séances ordinaires. — Les séances ordinaires auront désormais lieu, comme par le passé, le troisième mardi de chaque mois.

XIe conférence des psychanalystes de langue française. — La réunion de ladite conférence est fixée en mars 1939.

M. Odier s'offre à y traiter des fonctions du rêve. M. Laforgue y développera un point particulier : la censure dans le rêve. Il propose de traiter de ce point en collaboration avec M. Marc Schlumberger.

TABLE DES MATIERES
DU TOME X

N° 1 - 1938

Pages

E. PICHON. - A l'aise dans la civilisation. Trois conférences pour l'Institut de Psychanalyse de Paris..... 3

Mlle M.L. RAMBERT. - Une nouvelle technique en psychanalyse infantile : le jeu de guignols. 50

E. VELIKOVSKY. - Jeu de mots hébraïques. Une langue nouvellement acquise peut-elle devenir la langue de l'inconscient ? 66

E. PICHON. - Observations sur le travail de M. Vélikovsky. 74

S. NACHT & J.E. ELIET. - Remarques sur la guérison par le traitement psychanalytique d'une névrose organique. 76

R. de SAUSSURE. - Le miracle grec. Etude psychanalytique sur la civilisation hellénique.... 87

Liste des membres de l'Association internationale de Psychanalyse. 149

N° 2 - 1938

S. NACHT. - Le masochisme. Etude historique, clinique, psychogénique, prophylactique et thérapeutique. 171

R. LOEWENSTEIN. - L'origine du masochisme et la théorie des pulsions. 293

Pages

R. de SAUSSURE. - Le miracle grec. Etude psychanalytique sur la civilisation hellénique.... 323

Note pour lever une apparente contradiction..... 379

N° 3 - 1938

GARMA. - Essai de psychanalyse d'Arthur Rimbaud. 383

Etudes psychiatriques sur Arthur Rimbaud..... 419

E. SERVADIO. - Le cerf-volant, le feu et la foudre. Contribution à l'étude psychanalytique des symboles et des mythes..... 421

E. PICHON. - La personne et la personnalité vues à la lumière de la pensée idiomatique française. 447

E. PICHON. - Evolution divergente de la génitalité et de la sexualité dans la civilisation occidentale. 461

R. de SAUSSURE. - Le miracle grec. Etude psychanalytique sur la civilisation hellénique;... 471

R. LAFORGUE. - Le facteur thérapeutique en psychanalyse..... 537

Séances de la société psychanalytique de Paris : Comtes-rendus par J. LEUBE..... 547

Bibliographies 581

N° 4 - 1938

S. MORGENSTERN. - La structure de la personnalité et ses déviations. 591

E. PICHON. - La réalité devant M. LAFORGUE..... 669

D. LAGACHE. - Le travail du deuil. Ethnologie et psychanalyses..... 693

D. LAGACHE. - Contribution à l'étude des idées d'infidélité homosexuelle dans la jalousie.. 709

Compte Rendu de la Xe Conférence des psychanalystes de langue française..... 723

REVUE FRANCAISE DE PSYCHANALYSE

TABLES DES MATIERES
du Tome X

n° 4 .- Octobre -Décembre 1938

S. MORGENSTERN.- La Structure de la Personnalité et ses déviations.....591

E. PICHON. - La Réalité devant M.Laforgue.... 670

D. LAGACHE. - Le Travail du Deuil-Ethnologie et psychanalyse..... 693

D. LAGACHE. - Contribution à l'Etude des Idées d'Infidélité Homosexuelle dans la Jalousie- Communication au XV° Congrès International de Psychanalyse,Paris,1er au 5 août 1938.709

X° CONFERENCE DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANCAISE
Compte rendu..... 723